This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

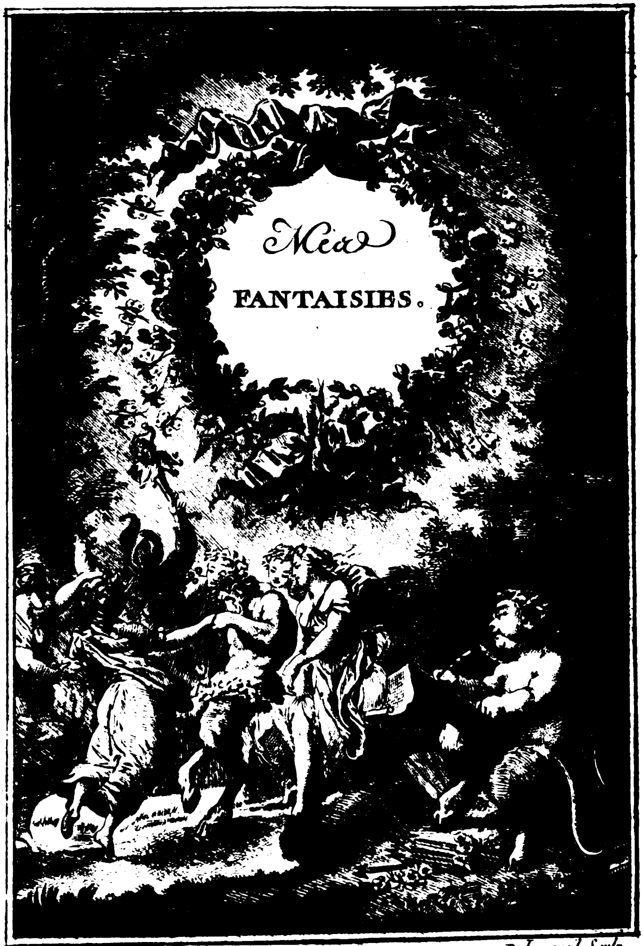
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR • INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Finch OO. 26

2,39



Ch. Eisen inv. De Longueil Sculp.

MES FANTAISIES.

Ludibria ventis.

TROISIÈME ÉDITION.

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

A LA HAYE,

Et se trouve à Paris,

Chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie Française.

M. D. CC. LXX.

OR INSTITUTION
3? JUL 1966
ARY

DISCOURS

Sur la Poésie en général, et particulièrement sur les Pièces Fugitives.

DEPUIS qu'*Homère*, le premier et le plus parfait des modèles, a enchanté ce triste globe par le charme des vers, la Poésie a conservé ses droits sur les cœurs sensibles et sur les imaginations qui connoissent le prix d'une erreur si souvent utile à la vérité. Cet Art se plut long-temps sous le beau ciel de la Grèce. La Patrie du Peintre d'Achille fut aussi celle des fictions brillantes, de l'Éloquence Républicaine, de cet héroïsme épuré qui naît de la culture des esprits, et que l'ignorance n'atteindra jamais. Rome se fit pardonner ses conquêtes en faveur du talent de les chanter. Les rives du Tibre, si souvent jonchées de morts, se couvrirent de fleurs aux accens d'Horace, de Virgile, et

de Tibulle. Grace à ces Philosophes paisibles, un jour doux pénétra dans ce deuil immense répandu alors sur l'Univers.

Entre les Nations modernes, les Italiens et les Anglois se sont aussi distingués par leur goût pour cet art consolateur. Les derniers sur-tout avoient besoin de sa magie pour éclaircir cette mélancolie sombre qui les consume, et vaincre cette férocité insulaire qui, peut-être, sans les Popes et les Miltons, auroit produit des monstres. Cromwel n'aimoit point les vers. Heureux encore les Mortels à qui la Nature dans leur infortune a laissé un hochet pour les distraire et les empêcher de devenir barbares ! Les Allemands aujourd'hui semblent avoir recueilli quelques unes de ces étincelles poétiques, long-temps égarées sous les cendres d'Athènes et les débris de l'ancienne Capitale du Monde : mais la France est toujours le sol que les Muses affectionnent davantage ; elles y résistent aux chocs des mœurs actuelles, aux dégoûts de la frivolité, à l'ingratitude de ces Oisifs, dont le luxe endurcit l'ame, et qui aimeroient mieux être

accablés d'ennui, que contraints d'estimer ce qui leur donne des plaisirs.

Je vais suivre les révolutions de la Poésie parmi nous : je remonterai jusqu'à son berceau, je marquerai ses progrès, ses jours de force ou de langueur, et me reposerai plus particuliérement sur le genre dans lequel j'ai hasardé les essais qui composent ce Recueil. Ces sortes d'esquisses, quand elles sont rapides, deviennent intéressantes, en ce qu'elles rassemblent, sous un seul point de vue, l'ouvrage de plusieurs siècles, rapprochent les nuances éparses d'un grand tableau, et fixent, en quelque sorte, l'éternelle mobilité de l'esprit humain. Le dépôt des connaissances se partage aujourd'hui en d'innombrables analyses qui les font circuler et les rendent plus familières à la multitude. Cette méthode, contre laquelle on a déclamé, place les trésors de la Science à une hauteur où l'on peut les atteindre : elle favorise la paresse, en multipliant les lumières; et, si elle empêche de découvrir des sources nouvelles, elle tire au moins des anciennes tout ce qu'elles peuvent fournir d'agrément

ou d'utilité. C'est ainsi que l'eau des grands fleuves se resserre en mille canaux souterrains, pour aller embellir nos Parcs, et abreuver nos prairies.

Nos premiers Poëtes, si nous voulons les chercher jusque dans les Gaules, sont connus sous le nom de Bardes. Ils composoient des vers; les Druides les récitoient. Ces Prêtres en savoient quelquefois jusqu'à vingt mille dans lesquels étoient renfermés les secrets de la Religion et les dogmes de la Théologie. Mais je ne veux point me perdre dans cette antiquité où l'on ne trouve que nuages et qu'incertitudes. Je laisse ces discussions minutieuses à la patience des Compilateurs. On en cite un qui affirme hardiment que les Patriarches, avant le déluge, n'étoient point du tout insensibles à la Poésie; que notre premier Père, dans le Paradis terrestre, faisoit, pour sa chère compagne, de très-jolis Madrigaux, et que les Anges mêmes, au moment de la création, entonnèrent en vers les louanges du Créateur. Ces absurdités ne sont bonnes qu'à faire voir jusqu'où peut égarer la manie des recherches, quand elle

n'est point dirigée par le goût et la Philosophie. Je n'examinerai pas non plus si nous devons la rime à l'*omoioteleute* des Romains; si elle nous vient des Provençaux, ou leur est antérieure; lequel en est inventeur, de *Paul Diacre*, ou du Pape *Léon*; si elle entra en France, par le Nord ou le Midi, par l'entremise des Maures, des Goths, ou des Arabes. Cela n'intéresse personne.

Ceux qui cultivoient notre Poésie dans son premier âge formoient des troupes errantes, à peu près comme celles de nos Comédiens de Campagne : des Essaims Poétiques se répandoient de toutes parts; ils assiégeoient les Châteaux, les Palais, et récitoient à tout venant des vers Tudesques qu'ils appelloient modestement le langage des dieux. Les chefs de famille menoient avec eux leurs femmes et leurs enfans qui naissoient dans le sein de la rime et n'avoient qu'elle pour héritage. Tous ces Amphions voyageurs étoient admis à la table de nos Rois qui les faisoient vivre, et à qui, comme de raison, ils promettoient l'immortalité. La louange adroite ou non fut la premiere séduction qu'em-

ploya la Poésie pour se concilier la bienveillance des hommes, et les Grands mirent bientôt de l'importance à des chansons qui flattoient leur oreille, en chatouillant leur vanité.

Les préparatifs des Croisades, la fermentation qu'elles occasionnèrent, cet enthousiasme, précurseur des grands évènemens, le vertige sacré qui agitoit l'Europe, toutes ces causes réunies firent éclore des légions de Poëtes belliqueux qui s'armérent pour le saint tombeau et s'en alloient rimant contre les Sarrasins: mais les noms de tous ces guerriers ne sont pas venus jusqu'à nous; on ne se souvient que de leur zèle et de leur extravagance. Une telle révolution changea cependant le caractère des ouvrages : il n'y étoit question, avant elle, que de Charlemagne, de Roland, de Renaud de Montauban, du Roi Artus, du Chevalier de la Table Ronde : à leurs noms succédèrent ceux de Bouillon, de Soliman, de Noradin, des Califes et des Soudans. Ces rimeurs Catholiques ne s'épargnoient pas sur-tout les Satyres contre les Turcs et ce Payen de Mahomet! Ils auroient au besoin brûlé Jérusalem pour

en mieux extirper les racines de la Religion Musulmane. On voit par-là que le Fanatisme les avoit tant soit peu gagnés, et que les Poëtes, dans ces temps de crise, au lieu de s'élever contre les passions des Princes, en étoient les plus ardens Apologistes. Il ne paroît pas que, depuis, ils se soient corrigés de ce défaut, et ce sera pour eux une tache éternelle au yeux de la raison et de l'humanité.

Parmi tant de noms oubliés et si dignes de l'être, il en est un que répèteront dans la postérité la plus reculée les Amans et les Philosophes ; c'est celui d'Abélard, dont la science, les réflexions, et le génie vinrent échouer contre un sourire d'Héloïse, et dont les malheurs ont ouvert une source de larmes qui ne se fermera jamais dans tous les cœurs sensibles. Il entremêloit les fleurs de la Poésie aux épines théologiques ; et, lorsque des études incertaines offusquoient à ses yeux les rayons de la Divinité, il les retrouvoit avec tout leur éclat dans les regards de sa maîtresse. Les vers qui lui échappoient alors respiroient la passion, la volupté,

l'amour : les jeunes Amans se les rappeloient dans le calme de la solitude ; ils y retrouvoient la peinture enflammée de leurs peines, de leurs plaisirs et de leurs sentimens. Abélard fut à la fois le Savant le plus profond, le plus aimable des hommes, et certainement le plus persécuté. Né avec une ame brûlante, il se vit obligé de s'ensevelir vivant, pour pleurer l'impuissance de ses désirs, l'inutilité de sa raison, et cette loi du sort qui le fit passer en quelque sorte par tous les grades de l'infortune. Son existence cependant, toute orageuse, toute pénible, toute horrible qu'elle fût, me sembleroit préférable à celle de ces Érudits orgueilleux, qui croyent reculer les limites de l'esprit humain, en posant les bornes du leur, achètent du sacrifice de leurs passions le droit d'être insensibles pour les autres, et ne laissent en entrant dans le tombeau que des noms qu'on abhorre, et des volumes qu'on ne lit pas.

Je me suis trop abandonné peut-être en parlant d'Abélard ; mais lorsqu'on écrit pour soulager son cœur et distraire son imagi-

nation, on se permet tout ce qui peut attacher l'une ou intéresser l'autre. La crainte de la critique doit céder au plaisir de se satisfaire, et il faut bien se garder de toucher à un défaut, quand il est le résultat d'un sentiment.

Les Poëtes qui vinrent après l'Amant d'Héloïse n'eurent ni son mérite ni sa réputation : c'est un *Hélynand* qui fut Moine pendant sa vie, et dont on fit un Saint après sa mort ; un *Hugues de Bercy*, Auteur d'une Satyre sanglante qu'il nomma la Bible de Guyot ; un *Raoul, un Vace* Normand, etc, etc, etc. *Thibault*, Comte de Champagne se distingua dans cette foule ; c'est qu'il aimoit et qu'il chantoit l'Amour. Il mêla le premier les rimes masculines aux féminines, et sentit les graces de ce mélange : l'Arioste, le Tasse, le Cavalier Marin transportèrent cette nouveauté dans leurs Stances qui en acquirent plus de charme et d'harmonie. Les Chansons de Thibault furent très-estimées et eurent beaucoup d'imitateurs : elles célébroient la beauté de Blanche de Castille, Mère de Saint Louis. D'après cela,

il n'y eut si petit Rimeur qui ne se fît une Reine à sa guise, pour laquelle il s'épuisoit en Madrigaux amoureusement gothiques. De là sont nées les Iris en l'air, les chaînes, les martyres, toutes ces phrases doucereuses qui vieillirent dès leur nouveauté, et sont venues depuis affadir nos Églogues, nos Idylles, nos Élégies, sur-tout nos Opéras.

Au milieu de tant de Chansons, on vit éclore le Roman de *la Rose*, que les gens de de goût estiment encore aujourd'hui : il fut commencé par Guillaume de Lorris, et continué par Jean de Meun ; c'est une espèce d'art d'aimer :

> Ci est le Roman de la Rose,
>
> Où tout l'art d'amours est enclose.

Il renferme les expressions vives de cette passion si douce et si cruelle, qu'on ne se lassera jamais de peindre, et dont les peintures sont toujours intéressantes même pour les malheureux qu'elle a faits. Cet Ouvrage éprouva tout ce qui accompagne les grands succès, les éloges outrés, et les contradic-

tions ridicules. Les Religieux qui s'y voyoient maltraités crioient au blasphème : les Prédicateurs lançoient contre lui toutes les foudres de l'Eloquence Apostolique ; et Gerson, Chancelier de l'Université, crut l'ensevelir sous un énorme Traité Latin qu'il composa à ce sujet avec toute la fougue de Démosthènes ; mais les Graces toujours victorieuses se jouent des criailleries des Moines, des Anathèmes de la Chaire, et du Latin de l'Université.

Les partisans du Roman de la Rose tombèrent dans un autre excès : à les entendre, c'étoit le Livre universel. Fable, Histoire, Morale, Théologie, Religion, Chimie ; tout étoit renfermé sous cet ingénieux emblème. Cette Rose, d'après eux, représentoit tour-à-tour la Science, la Sagesse, les mystères de la *Grace*, la Piété Chrétienne, et le *Port du Salut :* quelques uns même y appercevoient la *Rose virginale de Marie*, la *blanche Rose en Jéricho plantée*, le *Verger d'infinie Liesse*, le *Rosier de tout bien et gloire, qui est la béatifique vision de l'essence de Dieu*.

Quel délire de part et d'autre ! Il est clair cependant que cette Rose si mal attaquée, si mal défendue, est absolument la même * qui fut transplantée depuis à l'Opéra-Comique, par l'Auteur de la Métromanie.

Quoi qu'il en soit, ce Roman célèbre fut en quelque sorte l'Aurore de la Poésie Françoise ; il est à la fois voluptueux et satyrique. Les Femmes sur-tout n'y sont pas ménagées ; les Épigrammes contr'elles y reviennent à tout moment ; en voici une :

Pénélope même il prendroit,
Qui bien à la prendre entendroit.

Quand cela seroit, faut-il le dire avec cette dureté, et outrager un Sexe charmant qui n'a pas toujours le courage de se défendre contre les idées de bonheur que nous attachons à ses foiblesses ?

Après cette production, les Muses se re-

(1) *La Rose*, Opéra-Comique de M. *Piron*.

posèrent long-temps. Dans cet intervalle elles n'accordèrent leurs faveurs qu'à quelques Moines, et entr'autres à *Jean Venète*, Carme du grand Couvent. Enfin, grace à *Froissard*, on vit naître le *Chant Royal*, la *Ballade*, le *Lai*, le *Virelai*, le *Triolet*, le *Rondeau*, et toutes les Piéces à refrain. Ce *Froissard*, que nous connoissons comme Historien, fit aussi beaucoup de vers : il mettoit à la tête, qu'ils avoient été composés à *l'aide de Dieu* et des *Amours*.

Villon parut, et, comme dit Boileau,
.... dans ces siècles grossiers,
Débrouilla l'art confus de nos vieux Romanciers.

Ce Villon avoit quelque mérite; mais sa vie est pleine de détails qui répugnent. Ses licences plus que poétiques le mirent aux prises avec le Châtelet ; et il paroît par les plaisanteries qui lui échappèrent alors, que c'étoit un homme sans honneur et sans aucune sorte de sensibilité. Je ne sais comment on s'arrête sur ces anecdotes flétrissantes pour la Littérature : que ne peut.

ou plutôt cacher à la postérité les noms des malheureux qui ont déshonoré leur talent, et n'ont pas senti que la première gloire est celle des mœurs et de la probité ?

Les Ouvrages de Villon, quoique plus corrects, ne servirent point aux progrès de la Poésie : au contraire, ceux qui le suivirent la défigurèrent au point d'en faire un art méconnoissable et barbare. Ce n'étoit plus qu'un amas de rimes laborieusement entassées les unes sur les autres ; leurs noms étoient la *Batelée Fraternisée*, la *Rétrograde*; l'*Enchaînée*, la *Brisée*, l'*Equivoque*, la *Senée*, la *Couronnée*, l'*Empérière*, monstrueux abus de la patience et de l'esprit humain. Ce mauvais goût infecta tous les écrits : il donna des entraves à la raison, au sentiment ; et les Poëtes alors n'étoient que des enfans imbécilles ou des Bateleurs coupables. La fureur des rimes bizarres n'est pas la seule manie qu'on ait à leur reprocher. Pour comble de ridicule, ils arrangeoient leurs vers avec une telle symétrie et des combinaisons si ridiculement ingénieuses qu'ils en formoient toutes sortes de figures, comme des

des *triangles*, des *ovales*, des *croix*, des *fourches*, des *râteaux*. On a conservé cinq de ces Pièces qui représentent un autel, un *œuf*, *des ailes* et *un siflet* : ce dernier convient merveilleusement à de pareilles inventions, aux Rimailleurs Automates qui se sont joués à ce point de l'indulgence de leurs Contemporains.

L'excès des extravagances annonce qu'elles touchent à leur terme. *Marot* les fit oublier. Voici le moment où la Poésie sort en quelque sorte de son chaos, prend une forme plus régulière, et s'embellit, par degrés, sous les pinceaux de Clément, de Saint Gelais, de Belleau, de Ronsard et de Baïf. Malherbe lui donne encore plus de pompe et d'énergie; il ébauche en elle ces traits de force et de majesté qui se développent enfin, sous le beau siècle des Corneille, des Racine, des Boileau et des la Fontaine. Le nôtre, à ce qu'il me semble, n'a point dégénéré. Nous avons, je crois, des rivaux à opposer aux plus beaux génies qui aient illustré le règne de Louis XIV. La Philosophie a ouvert le champ des connoissances

où la Poésie elle-même a cueilli des fleurs moins passagères, et de plus solides ornemens. L'augmentation du luxe, l'amour de la nouveauté, l'appréciation plus juste des titres et des rangs, une sorte d'indépendance dans les opinions, tout cela donne plus de *mordant* aux esprits, et au goût plus de délicatesse. Les grands Hommes, que je viens de nommer, en nous applanissant les difficultés de l'art, nous ont laissé le temps de penser davantage. Le travail de l'Artiste ne nuit pas, de nos jours, aux études du Philosophe, et nous sommes d'autant plus avancés, qu'on a fait pour nous les premiers pas qui ne sont pas les moins difficiles. Peut-être est-il quelque partie plus négligée, telle que la Comédie, portée à sa perfection par Molière, et voisine aujourd'hui de sa décadence ; mais il en est d'autres dans lesquelles nous ne devons rien envier à nos prédécesseurs.

Parmi les genres où nous excellons, la Poésie légère est un de ceux que nous avons le plus perfectionnés. On a vu naître depuis quarante ans une foule de Pièces fugitives

qui sont devenues le charme et l'amusement de la Société. Il ne faut point les juger par leur peu d'étendue, mais par les graces tantôt badines, tantôt voluptueuses qu'on y doit répandre, par la gaîté franche, la peinture vive des mœurs, et ce cachet d'originalité qui en doit être le principal caractère. Dans certaines productions, le Poëte est contraint de disparoître sous des Personnages empruntés qu'il fait parler bien ou mal. Il se montre dans quelques unes avec un attirail fatigant pour lui et pour les autres : là, il n'a point d'entraves à se donner : il est exempt de ces convulsions péliminaires qui, dans la règle, doivent précéder l'inspiration. C'est l'homme que l'on cherche, c'est lui qu'on est censé voir et entendre ; il parle, il converse, il s'abandonne à cette indiscrétion qui fait honneur à l'ame qu'elle trahit. Ses goûts, ses penchans, ses humeurs, ses défauts mêmes, tout lui échappe, comme si le Public ne devoit jamais être dans la confidence. S'il est vrai qu'un Poëte se peigne dans ses écrits, c'est surtout dans ceux dont il est question. Il y est froid, dès qu'il se masque; il faut qu'il y soit Amant,

Convive, Ami, et que son cœur se réfléchisse dans tous les tableaux que colorie son imagination. Voilà pourquoi ces sortes de Pièces doivent être courtes et rapides : elles sont les saillies du moment; tout leur sel s'évapore, dès qu'elles annoncent le projet. Qu'on lise Horace, on verra chez lui le précepte renfermé dans l'exécution. Exceptez-en les Satyres, l'Art Poétique, quelques Odes dans le goût de Pindare, ce Poëte charmant est tout en Pièces fugitives. Ce sont autant de petits chefs-d'œuvre que la volupté même a dictés à la paresse, et que les Muses ont recueillis pour en faire les délices de la postérité. Ce genre convenoit parfaitement au tour d'esprit d'Horace, à son caractère volage, à la vie dissipée qu'il menoit chez Mécène, et qui ne lui permettoit pas de s'imposer la charge d'un long ouvrage. Entraîné par le tourbillon de Rome, il saisissoit, en courant, les nuances les plus délicates; sur-tout il se peignoit lui-même avec ces couleurs vraies, qui prêtent à la négligence même un charme que n'ont pas des beautés à pré-

tentions. Tantôt il vante l'illusion d'un amour naissant; tantôt il s'emporte contre la perfidie d'une Maîtresse. Pour se consoler il ordonne à un Esclave d'apporter des fleurs et du vin; il célèbre les charmes de la jeune Phidylé, plaisante sur la coquetterie de la vieille Chloris, prend congé de l'Amour avec humeur, et l'instant d'après chante amoureusement une hymne à Vénus: là, c'est Bacchus qu'il implore, et qu'il prie de l'aider à bien recevoir Messala; plus loin, il annonce à Lamia de l'orage pour le lendemain, et lui recommande d'adoucir la rigueur du temps par le plaisir de la table. Ne croiroit-on pas, en parcourant tous ces Sujets, être dans la familiarité d'Horace? Il vous transporte à son Tivoli, entre Philis et Ligurinus; vous devenez le témoin de ses fêtes, le confident de ses amours, et l'admirateur de ses chansons. Ce qui achève son éloge, c'est ce mélange de raison qui perce à travers son badinage: on trouve plus de morale dans les esquisses de ce Poëte Philosophe, que dans les traités approfondis de tous nos Moralistes.

TAYLOR INST. OXFORD

Ce n'est point cette Philosophie orgueilleuse qui se charge avec confiance de l'instruction de l'Univers, n'estime que ses opinions, n'aime que ses Prosélytes, et verse autour d'elle le fiel brûlant de la misantropie; c'est celle qui sait rire et pardonner, qui se joue en quelque sorte autour du cœur humain, pour mieux saisir l'instant d'y pénétrer; est toujours simple, ne dogmatise jamais, et adoucit, par des Fables aimables, les traits austères de la vérité. La Philosophie d'un Poëte doit être sans affiche. Il faut qu'il la puise dans son cœur, et qu'elle se mêle à ses ouvrages comme l'air, ce fluide imperceptible, s'insinue dans tous les corps, sans que l'œil s'apperçoive de cette opération de la Nature. Un vrai Sage est indulgent; c'est d'après ses propres passions qu'il doit raisonner sur celles des autres; c'est de son aveuglement qu'il doit emprunter le flambeau dont il éclaire ce qui l'environne : l'insensibilité sèche l'esprit, et resserre les idées. De là naissent les conjectures vagues, les faux jugemens, les déclamations fastueuses, tous ces froids

apophtegmes pour qui l'ame n'a point d'oreilles. Il faut avoir vu les tempêtes pour oser les décrire : enfin, c'est parmi les peines et les plaisirs, dans les chocs de l'amour et de l'ambition, c'est du sein des foiblesses et des erreurs que s'élève cette voix intéressante et victorieuse qui instruit les malheureux en les attendrissant, fait aimer la raison, persuade le devoir, et ramène l'homme par l'attrait même du bonheur qu'il avoit perdu.

Voilà mes Sages, voilà ceux que j'irai consulter, quand il me faudra de plus consolantes illusions. Je redoute Sénèque comme un Maître, je consulte Horace comme un Ami.

Parmi les Modernes, l'Abbé de Chaulieu nous donne une idée de cette sagesse douce et compatissante que Nicole et la Bruyère n'ont jamais connue.

Je m'arrêterai un moment sur ce Poëte célèbre qui, le premier, a mis en vogue le genre sur lequel j'ose risquer quelques réflexions. Il étoit d'une bonne Maison, quoiqu'il fît de jolis vers. Il avoit l'imagination

brillante, l'ame sensible, pleine de chaleur, ouverte aux douces impressions de la volupté. Outre ces qualités peintes dans ses écrits, il se trouva porté par sa naissance dans ce tourbillon qu'on appelle bonne Compagnie, qui seule pouvoit faire la réputation d'un homme tel que Chaulieu. Le Prince de Conti, Messieurs de Vendôme, le Duc et la Duchesse de Bouillon, s'en emparèrent et l'admirent dans le secret de leurs plaisirs. Les Gens-de-Lettres alors trouvoient de vrais amis, et n'avoient point sans cesse à se tenir en garde contre l'insolence des Protecteurs. C'est de notre siècle que date cette espèce d'hommes qui se croient Propriétaires du talent qu'ils prônent, versent le dénigrement sur celui qui les néglige, et ne sont plus rien, dès qu'on les a remis à leur place. Le *Temple* et la maison de Marianne Mancini seront célèbres à jamais par les vers de l'Abbé de Chaulieu, et par la Société qui les inspiroit : c'étoit un double Lycée, où les Muses se jouoient avec les Graces, où l'esprit aiguillonné par la confiance, étoit toujours désarmé par la délicatesse; ou, mal-

gré le bon ton, régnoit encore cette cordialité, sans laquelle le rire n'est qu'une grimace inventée pour déguiser l'ennui. C'est là que l'Ami de la Fare puisoit ces tours heureux, cette aménité, cette fraîcheur de coloris, répandue sur tous ses Ouvrages. Il est diffus, incorrect, mais pénétré de ce qu'il écrit; qualité précieuse, à qui l'on doit le peu de bons vers qu'on lit encore. Peint-il Lisette, avec un chapeau de fleurs? on voit qu'il avoit souvent consulté son modèle. Il ne parle de sa goutte que comme un Maître dans l'art de jouir, et dès long-temps exercé aux plaisirs qui la précèdent. Sa morale même est toute en sentimens. Chez lui, les idées de la destruction n'ont plus rien d'affreux; il se familiarise avec elles et n'en avance pas moins dans les délices de la vie, quoiqu'elles le rapprochent du terme dont il ose envisager la perspective. C'est que son Epicuréisme, affranchi de la servitude des préjugés, se représente au bout de sa carrière un Dieu bon qui lui tend les bras, non un Tyran imaginaire, attendant aux bornes de l'existence un être

qu'il a créé foible, pour le punir de ses foiblesses, et lui faire expier, par une éternité de douleurs, des plaisirs d'un instant.

Lorsque *Chaulieu* cessa de vivre, on imagina que la Muse des Graces ne seroit plus occupée qu'à gémir sur son tombeau : M. *de Voltaire* nous a fait voir qu'il étoit possible de la consoler. S'il a moins de chaleur et de volupté que le Goutteux du Temple, il est aussi moins inégal, plus fécond, sur-tout plus étincelant de cette gaîté française qui s'évapore dans nos cercles, et qu'il a fixée dans ses écrits. Le style de ces deux Emules indique les différentes circonstances où ils se sont trouvés. *Chaulieu* ne vit que l'aurore de cette Philosophie qui bouleversa le système moral, amena d'autres rapports et d'autres combinaisons. De son temps les esprits étoient plus tranquilles, les ames plus recueillies, les tableaux plus monotones. Son rival parut dans le moment de la Révolution. Des travers perfectionnés, des plaisirs rajeunis, une superficie de légèreté répandue sur les choses les plus solides; des connoissances nouvelles, de nouvelles

sottises ; voilà ce qui dut frapper ses premiers regards, lorsque de son berceau il s'élança dans un Monde où il alloit jouer un si grand rôle. Admis chez la célèbre *Ninon de Lenclos*, il puisa dans son commerce la politesse du Siècle qui expiroit, et la malignité de celui qui commençoit à naître. Il devina les hommes avec lesquels il auroit à vivre et se saisit de l'arme du ridicule qu'il a maniée depuis avec tant d'avantage et de cruauté. Ses plaisanteries mêmes supposent des réflexions profondes sur le cœur humain ; il ne fait rire que pour inviter à penser. J'ai toujours cru que ses petits Romans, ses Lettres en vers, ses Pièces détachées, et ses Poëmes satyriques avoient donné l'idée du mot *Persiflage* qui s'introduit depuis peu, et dont le sens n'est pas aussi vague que d'abord il le paroît. Le Persiflage est à mes yeux la décomposition des objets imposans réduits à leur juste valeur. Lorsqu'il attaque les devoirs de la vie, qu'il sappe les préjugés utiles, et fait rougir la vertu, il devient l'opprobre de celui qui l'emploie ; mais s'il se borne à fronder les folies du jour, à pul-

vériser les titres qui décorent des Nains, à montrer à nu la difformité des Sots, à purger la Société de tous les fourbes qui la trompent, et de toutes les chenilles qui l'empoisonnent, ce n'est plus alors que le droit de l'homme sensible, et la vengeance du Philosophe révolté. Le grand malheur de persifler la Courtisanne, dont la dignité burlesque insulte à la décence publique; le Fat ignorant qui tranche, décide, colporte des Epigrammes, et ne sait pas qu'il est au dessous même de la Satyre; la femme surannée qui, au défaut des charmes, se sauve dans la Métaphysique; le Poëte présomptueux se croyant un Sophocle, parce qu'il a lu dans Aristote les mots de *Péripétie*, de *Protase*, et de *Catastrophe;* tous ces Etres enfin qui nous inonderoient de leurs ridicules, sans la fermeté courageuse qui les dénonce et les anéantit!

M. de Voltaire s'est chargé de ce soin, dans la plupart de ses Ouvrages fugitifs; mais on sent bien, lorsqu'il s'exerce dans ce genre, qu'il est supérieur au genre même. Heureux s'il n'avoit pas quelquefois porté trop loin

un talent dangereux dont, alors, le seul dédommagement est le plaisir d'avoir nui. Jouissance morne, inquiette, qui répugne à toute ame sensible, qu'un égoïsme féroce n'a pas encore dénaturée.

M. Gresset a un caractère moins marqué, et parcourt un cercle moins étendu. Ses Poésies, si l'on en excepte *le Méchant*, respirent la paresse, le goût de la solitude et des plaisirs tranquilles. On y voit percer de temps en temps la haine des hommes; mais c'est une haine sans âpreté: elle s'éteint bientôt dans cette apathie douce, aussi éloignée du tourment de haïr, que de la fatigue d'aimer. La Littérature aujourd'hui est une espèce d'arène où l'on s'entre-déchire pour le brin de laurier qu'on dispute. Après les premiers efforts, le dégoût ne tarde pas à germer dans un cœur honnête, si des passions fortes ne le soutiennent, ne l'embrasent, ne le déterminent. Elles seules donnent l'action au talent, renouvellent les idées, mettent l'ame aux prises avec l'imagination, dévorent l'intervalle qui sépare les travaux et les succès: ce sont des semences

de feu qui courent de veine en veine, fournissent au génie l'aliment qu'il demande, et ne lui permettent de repos que pour le pousser à de nouveaux élans. Cette impulsion victorieuse a manqué, je crois, au charmant Auteur de *Verd-verd;* car je ne puis me convaincre qu'il ait sérieusement regardé comme un scandale public l'heureuse faculté d'orner la Raison, d'égayer la Morale, d'intimider les Méchans, et d'immortaliser un Perroquet.

On perd sans doute beaucoup au silence de cet ingénieux Écrivain; mais quelques personnes aujourd'hui semblent faites pour nous en dédommager. Le C.... de B.... qui dans son *Épître aux Grâces* a trahi son commerce avec elles; le Chevalier de *Boufflers*, l'*Hamilton* de nos jours, ce Duc (1) Philosophe, dont le nom seul rappelle l'idée d'un talent, et d'un esprit héréditaire; MM. de Voisenon et de S. Lambert ont permis à leur plume ces riens brillans et faciles qui occu-

(1) M. le Duc de N***.

poient autrefois les loisirs d'Anacréon ; ils y ont peint leur ame, et le modèle répond de la délicatesse du tableau. Je citerois encore un de nos Militaires (1), le plus distingué par sa naissance et son génie, qui, de la même main qu'il traça des plans de campagne, écrit en vers charmans des Épîtres pour ses Amis, et des Contes pour ses Maîtresses. Il nous apprend que le goût est de tous les états, et qu'il habite sous des tentes comme dans nos Académies. Les Gens du monde eurent toujours une préférence marquée pour ce genre de productions : c'est qu'il n'affiche point ; c'est qu'il échappe à l'envie, et ne choque qu'indirectement les Littérateurs déclarés, gens pour la plupart hérissés d'ombrages, et sur le chemin desquels il ne faut pas se trouver, quand on s'entête à vivre heureux.

Parmi les Poëtes aimables que je viens de nommer, je n'ai garde d'oublier l'*Ovide* moderne, cet Épicurien accompli qui pra-

(1) M. le Comte de M.

tique l'art de plaire avec autant de succès qu'il a écrit sur l'art d'aimer. La rigueur scrupuleuse, avec laquelle il renferme ses Ouvrages, est une sorte de pudeur littéraire qui en augmente le charme, et tournera un jour au profit de nos plaisirs. Le jeune Auteur de *Zélis au Bain* est digne de chanter l'Amour, et d'en obtenir le prix de ses Chansons. Nous avons aussi de M. *Barthe* quelques Épîtres d'une tournure très-agréable.

Eh! que ne peut-on pénétrer dans les porte-feuilles de ces Sages obscurs qui méprisent ce vain bruit qu'on nomme *Réputation*, répandent leur ame paisible sur leurs tablettes ignorées, et n'ont garde de prostituer aux regards publics la Muse solitaire qui les console? C'est là qu'on trouveroit souvent l'expression vraie de la sensibilité, et ces jeux naturels d'un esprit libre qui n'a que lui pour confident et pour Juge.

Le genre dont il s'agit est vraiment le seul où jusqu'ici nous n'ayons point à craindre de rivaux: il convient à cette effervescence passagère de l'Esprit National, à cette gaîté superficielle

superficielle qui n'échauffe point un long ouvrage, et prête tant de grace à nos productions du moment. Je dirai plus, avec toutes les dispositions naturelles pour cette sorte de Poésie, il faut encore, si l'on y veut être supérieur, respirer l'air de la Capitale. Ici, le succès dépend du sol : ce n'est qu'à Paris qu'on a pu écrire les *Tu* et les *Vous*, le *Mondain*, les vers au Président *Hénault*, à Madame *de Fontaine Martel*, Maréchal *de Richelieu*. On y est à la source des ridicules : c'est-là que vous avez sous les yeux la liste des Sots parvenus, des Femmes vacantes, des Amans en pied, ou des Surnuméraires. On s'y met au fait des anecdotes, de l'histoire des soupers, des brouilleries, des noirceurs, de mille nuances charmantes qu'on ne devine point, dès qu'on s'en éloigne. Rien n'est fixe, tout échappe, revient, disparoît. Le tourbillon roule, il faut être au courant, et poursuivre, les pinceaux à la main, ces modèles fugitifs qui ne laissent pas même au Peintre le temps de les esquisser. C'est au milieu de ce flux et reflux que l'Esprit fermente, que l'imagination s'allume

et enfante les tableaux rapides qui immortaliseront notre frivolité. Paris, en un mot, est le séjour par excellence, si l'on veut être martyr de l'Amour, dupe de l'Amitié, voir des horreurs sous un vernis d'élégance, connoître à fond l'étiquette, acquérir le bon ton, renoncer au bonheur, et faire de jolis vers.

G. Rivon inv. R. De Ghendt Sculp.

MES FANTAISIES.

L'ESPRIT DE L'OUVRAGE.

Ce pauvre Globe est ballotté
Entre l'Amour et la Folie ;
Sentir l'un est ma volupté,
Rire avec l'autre est mon génie.

A MES ENNEMIS, CAR TOUT LE MONDE EN A.

Mes chers amis, j'imagine un moyen
De vivre en paix ; j'y gagne, et vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point sublime ;
Je n'aurai pas le front d'empiéter sur vos droits ;
Je persiflerai quelquefois,
Dut-on encor m'en faire un crime :
Par son attrait chacun est emporté ;
D'ailleurs le persiflage est bon à ma santé,
Et me moquer des sots entre dans mon régime.
Je suis homme à parler d'un ton peu circonspect
De tous vos tyrans littéraires ;
En vrai Républicain, je verrai sans respect
Les Tarquins du Parnasse, ainsi que ses Tibères ;
Je serai, s'il me plaît, inconséquent, léger,
Et tâcherai, mes chers confrères,
De vivre heureux pour vous faire enrager.
Sur ce traitons, c'est moi qui vous en prie ;
Persécutez-moi bien une fois pour toujours :
N'allez point avec barbarie
Goutte à goutte épancher votre fiel sur mes jours :
Faites un seul faisceau des traits de la satire,

Et, de mon avenir embrassant tout le cours,
Avancez-moi le mal que vous avez à dire,
Et puis rions; prospérez, j'y consens :
Pour moi, si j'en reviens, j'oublierai votre offense ;
Ne craignez pas que j'use mes momens
A méditer une vengeance :
Je connois mieux l'emploi du temps.

ÉPITRE
A UNE COQUETTE.

C'est assez me croire ta dupe,
En dépit de ta vanité
Et du manège qui t'occupe,
D'honneur, je ne l'ai pas été;
Sauve qui peut!.... Jeune et charmante,
Tes traits sur moi n'ont point porté.
Sans doute l'insulte est criante,
C'est manquer à la probité.
A tes ruses les plus secrettes,
Qui? moi! j'ai le front d'échapper!
Tout Amant qu'on ne peut tromper,
Est un monstre aux yeux des Coquettes.
Je l'avouerai; quand je te vis,
Fraîche, comme on l'est au bel âge,

T'avancer au milieu des ris,
Et fixer la foule volage
De tous nos jeunes étourdis,
T'offrant des cœurs à ton passage;
Lorsque je vis tes beaux cheveux
Tomber, à boucles ondoyantes,
Sur tes épaules éclatantes,
Dont l'albâtre en ressortoit mieux;
Lorsque je vis sur tes grands yeux
Tes longues paupières baissées,
Et ton regard ingénieux
Où l'on croit lire tes pensées;
Cette taille, qui tour à tour
Est légère ou voluptueuse,
Et sait être majestueuse,
Sans trop effaroucher l'Amour;
Embrasé d'une ardeur nouvelle,
Quand je vis tout cela, Zulmé,
Je m'écriai : comme elle est belle!
Qu'il seroit doux d'en être aimé!
Mais, après la première ivresse,
Quand, laissant tomber le bandeau,
Je vis tes projets, ton adresse,
Et tout le revers du tableau;
Ta beauté toujours sous les armes
Pour insulter à ses martyrs,
L'artifice de tes soupirs,
Et le mensonge de tes larmes;
Quand je te vis à tes Amans

Jeter une amorce perfide,
Pour t'assurer de leurs tourmens;
Quand je surpris une ame aride,
Sous le masque des sentimens;
Lorsque, pour suivre une conquête,
Je te vis, avec tant de feu,
Mettre cent passions en jeu,
Avec l'amour-propre à leur tête;
Prompt alors à me dégager,
Et plein d'un sang-froid qui m'étonne,
Je m'écriai : qu'elle est friponne!
Et quel plaisir de s'en venger!

BREF, la guerre entre nous commence.
J'abjurai vite mon amour,
Et n'en gardai que l'apparence.
Tu m'enhardis, le premier jour:
Le second, je ris quand j'y pense,
Tu fis un effort de décence:
Les dédains même eurent leur tour;
Je me tins prêt à la défense.
A cet acte d'hostilité
J'oppose une autre batterie:
J'encourage ta perfidie
Par un désespoir imité.
Bientôt mon air d'indifférence
Arme l'orgueil de tes appas:
Nouvelle attaque, autres combats;
Nous déployons notre science:
C'est à qui sera le plus faux:

De l'art épuisant les chefs-d'œuvre,
Je déconcerte tes manœuvres,
Et contre-mine tes travaux.
Ta prudence en vain se ménage
Des chemins couverts et mêlés :
Dans tes plus sombres défilés,
Je suis toujours sur ton passage.
Te souvient-il de ce moment,
Où, ballotté par ton caprice,
Je soupirois si tendrement,
En accusant ton injustice?
J'appuyois ces soupirs trop vains
Par un beau déluge de larmes :
Tes yeux alors sembloient sereins,
Tu jouissois de mes alarmes;
Eh bien! ces pleurs, ils étoient feints;
J'en suis désolé pour tes charmes.
Te souvient-il encor d'un soir,
Où, sur un sopha renversée,
Et par cent zéphyrs caressée
Dans le plus magique boudoir,
Trois fois tu m'étois retracée
Par le jeu d'un triple miroir?
Tes frais vêtemens laissoient voir
Une jambe au hasard jetée,
Attitude exprès méditée,
Pour me r'embarquer dans l'espoir.
La lumière demi-voilée
Coloroit ton sein presque nu,

Allant, sans être contenu,
Comme une fleur fort effeuillée
Du calice qu'elle a rompu.
J'ordonnai; mes yeux s'allumèrent,
Doux avant-coureurs des plaisirs,
Les gestes, les regards parlèrent;
Et tu les pris pour des désirs.
Tu t'abusois; Ciel! quel outrage!
En vain expiroit ta fierté;
En vain l'Amour livroit passage
A l'heureuse témérité :
Tu sais trop combien je fus sage,
Et cependant des feux de l'âge
J'ai toute la vivacité.
Je riois de ta dignité,
Qui contrastoit avec l'injure
Du désordre de ta parure;
De ton maintien déconcerté;
Et tu vis, dans cette aventure,
Que la jeunesse et la beauté
N'ont qu'un pouvoir bien limité,
Sans le charme de la nature.

Combien te surpasse à mes yeux,
La Bergère douce et sensible,
Qui, par un attrait invincible,
Naïvement fait un heureux!
Ses baisers peignent son ivresse,
Sans ôter rien à sa candeur :
Succombe-t-elle? sa foiblesse

La pare aux yeux de son vainqueur :
Sans la moindre supercherie,
Elle s'embellit en aimant,
Et sa seule coquetterie
Est l'art de plaire à son Amant.

Mais, quels tableaux vais-je te faire ?
Je choisis là de vieux crayons,
Et ressuscite la chimère
Des Hilas et des Corydons,
Mourant d'amour sur la fougère,
Et bien plus sots que leurs moutons :
Va, Zulmé, fournis ta carrière,
Il est tant de mortels blasés,
Tant de petits Seigneurs usés
Qui réclament ton savoir faire !
Exerce tes jolis talens,
Sur quelques fous mélancoliques :
Attaque des tempéramens
Russes, Anglois, ou Germaniques :
Voilà, crois-moi, voilà tes gens.
Pour moi, je hais trop l'artifice,
Et je tiens trop aux sentimens :
Sais-je évaluer un caprice ?
Sais-je priser de faux sermens ?
Trompe, désespère, tourmente
Les oisifs qui sont tes Amans.
Poursuis, Coquette de vingt ans,
Ta couronne est encor brillante ;
Mais c'est à trente où je t'attends.

TRADUCTION
D'UN DISTIQUE LATIN.

L'œil droit manque à Dorine, et le gauche à Cidnus;
Tous deux ont en partage une beauté céleste :
A ta sœur, bel enfant, cède l'œil qui te reste,
Tu vas être l'Amour, elle sera Vénus.

ÉPITRE
AU ROI
DE DANEMARCK.

Quoi! dans la saison de l'ivresse,
Et des prestiges séducteurs,
Lorsque le trône et ta jeunesse
Pourroient excuser tes erreurs,
Par toi, sur tes pas enchaînée,
La raison guide tes projets,
Et t'arrachant de ton Palais,

Malgré les soupirs d'hyménée,
Malgré les pleurs de tes sujets,
Tu viens parmi nous comme un sage,
Sans étiquette, sans flatteurs,
N'ayant de garde, à ton passage,
Que ta bienfaisance, tes mœurs,
Et les graces de ton bel âge!
Du tableau que t'offrent ces lieux,
Ta prompte et vive intelligence
Saisit la mobile nuance,
Et s'instruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante,
Tu souris à tous nos talens,
Et tu voyages à vingt ans,
Comme le Czar fit à quarante.
Que dis-je? lorsqu'en nos climats,
Il chercha des secrets utiles,
Et qu'il recueillit dans nos villes
De quoi féconder ses États;
Je ne sais quelle ombre funèbre
Sembloit obscurcir son laurier;
Ce n'étoit qu'un Héros célèbre,
Un politique meurtrier;
Sa main, de sang déjà rougie,
Avoit pesé sur les mortels;
Détestant ses excès cruels,
On n'admiroit que son génie:
Ainsi, sous un Ciel orageux,
Une comète menaçante

Fixe les regards curieux
Du vulgaire qu'elle épouvante.
Qu'un prix plus noble t'est bien dû !
Tout séduit en toi, rien ne blesse ;
Par aucun retour de tristesse,
Notre hommage n'est combattu,
Et cet encens que l'on t'adresse
Est aussi pur que ta vertu.
Absolu, tu sais être juste :
Le fier despotisme à tes yeux
N'est, dit-on, que le droit auguste
De faire à ton gré des heureux.
A l'infortuné qui t'implore,
Ta bonté laisse un libre accès ;
Tous ces héroïques forfaits,
Que de si beaux noms on décore,
Ton cœur les hait ou les ignore ;
Ta main ne s'est ouverte encore
Que pour répandre des bienfaits.
Tu n'as point encore sur le trône
Eprouvé ces fatals instans.
Où de ses rayons foudroyans
Un roi doit armer la Couronne (1) ;
Tous ceux, dont l'éclat t'environne,
Sont les doux rayons du Printemps :

---

(1) Un Roi qui arme la Couronne de ses rayons foudroyans. Style un peu recherché.

Tel le jour en naissant colore
L'Univers dans l'ombre engourdi,
Et renouvelle à son aurore
Les champs qu'il brûle à son midi.
VOILA d'où vient notre délire :
Protecteur de l'humanité;
On aime en toi ce qu'on admire.
Loin des limites emporté,
Peut-être aussi que notre zèle
Importune ta Majesté,
En voulant s'épuiser pour elle.
Mais, attentif aux grands objets,
Tu n'as point jugé les Français,
Par ces ardeurs trop indiscrètes,
Par nos soupers et nos couplets,
Et le jargon de nos Coquettes :
Tu vas chercher la Nation
Dans nos savantes galeries,
Dans le cabinet de Buffon,
Aux ateliers de ces génies,
Rivaux heureux de Girardon;
Et, par les Muses attendris,
Guidé vers les bois d'Hélicon,
Tu viens, dans nos Académies,
Des fleurs que l'amour t'a choisies,
Parer l'autel de la raison.
AU sein de notre auguste Maître,
Tu goûtes ces épanchemens,
Ce plaisir pur, ces sentimens,

[Que tous deux vous devez connoître,
Mais inconnus aux Courtisans.
Ton ame a des droits sur la sienne :
A ton âge il sait se plier ;
Sa tête, courbant son laurier,
Le mêle aux roses de la tienne ;
Et sur ton front laissant couler
Des pleurs de joie et de tendresse,
Il aime, il adopte, il caresse
Un jeune Roi qui l'intéresse,
Et promet de lui ressembler.
Le charme de cette entrevue
Doit tout embellir à tes yeux,
Et fixer ton ame en ces lieux,
Quand tu les prives de ta vue.
Ah ! pour qui pense comme toi,
(Sans compter même notre hommage)
Le plaisir de voir un bon Roi,
Valoit la peine du voyage.

A
MADAME NEKER,
En lui envoyant les Vers au Roi de Danemarck.

Ces vers sont approuvés par toi,
C'est pour eux un charmant présage,
De la Beauté j'ai le suffrage :
Que craindrois-je d'un jeune Roi,
Qui, charmé de lui rendre hommage,
Est son sujet ainsi que moi ?
Tu me rends fier de mon ouvrage.
Jusqu'à ce jour j'ai peu flatté ;
Je suis indépendant, et juste :
J'appartiens à la vérité,
C'est une Reine assez auguste ;
Mais pouvoir célébrer deux Rois,
Qui, protecteurs sacrés des lois,
Font tout le bien qu'ils peuvent faire ;
Ce prodige, sous l'hémisphère,
Ne se rencontre qu'une fois,
Et ne permet point de se taire.

D'ailleurs

D'ailleurs, à ma sincérité
Je ne crois pas que je déroge;
Cet écrit n'est point un éloge,
C'est le cœur seul qui l'a dicté.

A MADAME DE CASSINI

Qui se plaignoit de ce qu'on bâtissoit chez elle.

AMPHION, en touchant la lyre,
Vit des remparts mouvans s'élever sur ses pas:
Pour faire plus que lui, vous n'avez qu'à sourire;
Si ce charme ne suffit pas,
Chantez, chaque pierre docile
En colonne de fleurs va s'arrondir soudain;
votre rival construisit une Ville:
Mais à Vénus il ne faut qu'un jardin.

A LA BARONNE
DE NEUKERQUE.

Enfin, te voilà de retour
Dans ce pays de fous aimables,
Chez ces Français recommandables
Par le caprice et par l'Amour;
Peuple charmant qui déifie
Tout ce qui vient pour l'embellir;
Qui, sage avec étourderie,
Suit toujours l'attrait du désir,
Et depuis deux siècles s'ennuie,
En courant après le plaisir.
Des travers et des ridicules
Tu vas voir le tableau mouvant;
Cent jolis riens, peu de scrupules;
Des ardeurs qu'emporte le vent;
De jeunes Seigneurs bien volages,
Bien aimables, bien insolens;
Et des bouffons, soit-disant sages;
Et des Héros, de temps en temps.
Qu'aurois-tu fait dans ta Hollande,
Où l'on ignore le bon ton,

Et d'où nous viennent, me dit-on,
Les vapeurs et la contrebande ?
On n'y voit que de gros Marchands,
Entêtés de leurs pâturages,
Des Nymphes pressant leurs laitages,
Et des animaux calculans,
Qui, sur les bords d'une onde pure,
Semés de bosquets enchanteurs,
Promènent leur lourde structure,
Viennent enfumer la verdure,
Et souiller le parfum des fleurs;
Qui jamais des tendres caresses
Ne ressentant l'aimable feu,
Préfèrent Barême à Chaulieu,
Et leurs pipes à leurs Maîtresses.
Et les amours dans ce climat,
Ont-ils les manières plus douces ?
Ce sont des espèces de Mousses
Toujours pendus à quelque mât,
Des Navigateurs intrépides;
Ronflant, jurant sur des vaisseaux,
Ou qui nagent entre deux eaux,
Pour faire peur aux Néréïdes.
Que dire, hélas! d'un tel pays,
Et des habitans qu'il rassemble ?
Il faut y loger, ce me semble,
Nos Matelots et nos Maris.
Parmi nous fixe ton empire.
Nous seuls pouvons sentir le prix

De ces traits si bien assortis
Pour intéresser, pour séduire,
De ta bouche aux vives couleurs
Où la volupté semble éclore,
Où badine l'Amant de Flore,
Qui croit voltiger sur des fleurs;
De cette belle chevelure
Qui se joue en mille replis,
Et, sans se charger de rubis,
Est elle-même une parure;
De ces innombrables attraits
Que l'Amour seul pourroit décrire,
Et que sans doute il n'a point faits
Pour l'œil d'un Bourguemestre épais
Qui ne sait pas comme on soupire,
Et qui ne l'apprendra jamais.
Ici la Beauté souveraine
Nous fait des plaisirs de ses lois;
Et nous encensons notre Reine,
Pour la mieux tromper quelquefois;
Elle en impose au plus volage;
Le plus téméraire la craint,
Et les dieux mêmes qu'elle peint,
Sont oubliés pour leur image.
Quels myrtes frais tu vas cueillir!
Ils se plaisent sur nos rivages.
Que nous allons t'offrir d'hommages!
Que nos Femmes vont te haïr!
Il faut t'attendre à leurs cabales,

A leurs justes ressentimens :
Elles aiment peu leurs Amans,
Mais détestent bien leurs Rivales.
Tu n'auras plus que de beaux jours :
Malgré leur jalouse colère,
Devant toi marcheront toujours
Le grand étendard de Cythère,
Et la phalange des Amours.
Pour ton époux, je le révère :
Mais qu'il reste où le Sort l'a mis ;
Et qu'il regrette en son pays
Les péchés qu'ici tu fais faire.

LE BOUTON DE ROSE.

CETTE Rose, dans son bouton,
Peint l'innocence de ton âge ;
Et de ses sœurs devance la saison,
Pour être la première à t'offrir ton image.

BILLET

En réponse à des vers que l'Auteur appeloit Versiculets.

J'AI reçu vos Versiculets,
Versiculets vous plaît à dire.
Tous ces grands vers qu'on toise exprès,
Sont bien pesans, bien longs à lire:
De plus petits, s'ils sont bien faits,
N'en sont pas moins chers à la gloire;
Grace à leur taille, à leurs attraits,
Ils se glissent dans la mémoire,
Et puis ils n'en sortent jamais.
L'Aigle est altier, je le révère;
Mais tous mes sens sont alarmés,
Quand de ses ongles enflammés
Il laisse échapper le tonnerre.
A quoi tant de bruit est-il bon!
J'aime bien mieux, je le confesse,
Le paisible et discret Pigeon
Vers ses Amis, et sa Maîtresse
Que députoit Anacréon.

A M. HUME.

JUSQU'ICI ma Muse volage,
Sur un luth couronné de fleurs,
A chanté les tendres erreurs,
Et le délire du bel âge ;
Le doux manège des rigueurs ;
L'Amour qui se plaît dans l'orage
Et craint le calme des faveurs :
J'épure aujourd'hui mon hommage.
Corine, va tromper ailleurs,
Je m'entretiens avec un Sage.
Que dis-je ? Pourquoi te chasser ?
Ne crains point qu'il veuille t'instruire.
Tu lui permettras de penser,
Il te permettra de sourire.
Mon Philosophe aura pitié
De ta naïve extravagance,
De ton babil si varié,
De tes jeux, de ton inconstance,
De tes défauts que je chéris,
Et de ton aimable ignorance
Qui m'en a déjà tant appris.
Je le vois ; Corine t'ennuie,
Hume, il te faut un autre ton...

Eh bien! parlons de ma Patrie.
Que dis-tu de ce tourbillon,
De ce séjour de la Féerie,
Où le plaisir déifié
Sous cent formes se multiplie;
Où l'on voit la Raison à pied
Suivre le char de la Folie.
Toi, qui d'un sévère burin,
As dans tes archives sublimes,
Arbitre juste et souverain,
Gravé les vertus et les crimes;
Qui, de l'homme pesant les droits,
Les défendis avec courage,
Et dans le cabinet des Rois
Fis pénétrer l'esprit d'un Sage;
Toi, chez qui la Religion,
Sans cruauté, sans imposture,
Est l'organe de la Nature,
Non l'opprobre de la Raison:
De ce sommet philosophique,
D'où ton œil mesure les Cieux,
Et des Etres unis entr'eux
Suit la chaîne métaphysique;
Peux-tu bien descendre à nos jeux,
T'emprisonner dans nos usages,
Supporter nos Diseurs de mots,
Qui vont citant à tous propos
Les Jean-Jacques, les Diderot,
Et qui n'ont point lu leurs ouvrages?

Etre oisivement occupé,
Courir, assiéger les toilettes,
Partager l'honneur d'un souper
Avec un Chanteur d'Ariettes;
A tout moment s'extasier,
Malgré toi prodiguer l'éloge,
Et t'enfermer dans une loge,
Pour applaudir au Serrurier (1)?
Mais l'œil de la Philosophie
Par-tout découvre des secrets:
Il n'est point de petits objets
Pour qui les voit avec génie.
A tout examiner de près,
Est-on moins ſou dans ta Patrie?
J'aime assez votre activité,
Votre apparente indépendance,
Ce phantôme de liberté
Que par habitude on encense,
Et qu'on défend par vanité.
J'aime ce spectacle bizarre
Que vous devez à Shakespir;
Vos Spectres, votre tintamarre,
Dont l'horreur se change en plaisir;
Ces drames bouffons et sublimes,
Où sont entassés tous les crimes,
Où l'on rit et pleure à son choix,

(1) Opéra bouffon.

Où l'Auteur s'élève et s'abaisse,
Et qui finissent quelquefois (1)
Par le viol de la Princesse.
Mais ces combats impertinens,
Et cette joûte singulière,
Où deux coqs, nobles concurrens,
Devant la Nation entière
Tiennent cent Milords en suspens;
Pardonnez, Pairs de l'Angleterre,
Si l'on en rit à vos dépens.
Je vous admire et je vous aime,
Quand vous ornez d'un diadême
Le front auguste des talens;
Quand d'Olfield la cendre chérie,
Que n'osent point troubler les lois,
Figurè dans une Abbaye
Auprès de la cendre des Rois:
Mais ne prétendez plus nous plaire,
Quand vous dressez des échafauds;
Quand votre sanglant Ministère
Du glaive oser armer les bourreaux;
Ou, persécutant des Héros
Aussi fidèles que les nôtres,
Fusille un de vos Amiraux,
Afin d'encourager les autres.

---

(1) Avec le tems les nôtres finiront par-là; ce qui prêtera infiniment au jeu des *Actrices*.

Pour moi, j'adore mon Pays,
Et ses modes et ses caprices,
Ses travers toujours rajeunis.
Nos Ninons valent vos Clarisses :
Vos Lords valent-ils nos Marquis ?
Pour nous l'indulgente Nature
Semble prodiguer ses bienfaits ;
Et du fond de nos cabinets,
Nous cultivons l'Agriculture.
La brillante frivolité
Sous mille aspects roule et circule :
Weisse fumige la beauté,
Gatti l'amuse et l'inocule.
Nos Femmes expliquent Neuton,
Et quittent, pleine d'un beau zèle,
Misapouf ; et tant mieux pour elle,
Pour Bolinbroke et pour Bâcon.
Nous aimons vos graves chimères
Et vos jeux tristement sensés.
Nous ornons ce que vous pensez ;
Nous savons de nos mains légères
Polir vos goûts et vos talens ;
Vous avez quelques diamans,
Mais vous manquez de Lapidaires.
Ce négligé qui nous déplaît,
Nous l'égayons par la parure ;
Et notre France est le creuset
Où l'or de l'Europe s'épure.
Que dis-je ? Dans les arts brillans,

Nos succès surpassent les vôtres :
Vos théâtres si florissans
Égalent-ils l'éclat des nôtres ?
Laissant bien loin tous ses Rivaux,
C'est-là que l'aîné des Corneilles
Déposa le fruit de ses veilles,
Et vit encor dans ses Héros :
C'est-là que Racine plus tendre,
Peintre des Amans malheureux,
Soupira ces vers amoureux
Qu'on ne se lasse point d'entendre.
Eh ! que pouvez-vous comparer (1)
A notre moderne Bathile ?
Que Garrich même ose admirer ;
Qui, par son jeu toujours facile,
Toujours plaisant et varié,
Parviendroit à fondre la bile
Du Quakre le plus ennuyé.
Penseurs profonds que je révère,
Qu'opposerez-vous aux talens
De cèt universel Voltaire,
Qui nous console, nous éclaire,
Et dont la Muse en cheveux blancs,
Est aussi vive, aussi légère,
Qu'elle parut dans son printemps ?
DANS l'art de la galanterie
Nous excellons assurément ;

(1) Préville.

Et, pour soupirer décemment,
Il faut venir dans ma Patrie.
Entrez dans ce sombre boudoir,
Et contemplez-en la Déesse;
Tous ces charmes qu'avec adresse
Ce demi-jour laisse entrevoir.
Combien sa parure est légère!
Son sein de quelques fleurs orné,
Et par cent rubans enchaîné,
Va rompre la frêle barrière
Qui le retient emprisonné.
Le cristal uni de ces glaces,
Doublant le jeu de ses appas,
Par-tout lui répète ses graces,
Et reproduit votre embarras.
Il suffit pour la satisfaire;
Ne prétendez point l'occuper.
L'Enchanteresse a su vous plaire,
Et va songer à vous tromper....
Allons, Milord, prenez courage;
Un peu de caprice a son prix.
Vous seriez moins heureux, je gage,
Dans les bras de vos Milédis.
Dussiez-vous ici vous morfondre,
Ma foi, les rigueurs de Paris
Valent bien les faveurs de Londres.
  HUME, souris à mes chansons,
Enfans légers de mon délire :
Ma main, parcourant tous les tons,

Aime à s'égarer sur la lyre.
J'oubliois, pour déraisonner,
Le Philosophe respectable;
Et ne voyois que l'homme aimable
Qui voudra bien me pardonner.

LES PEINES D'AMOUR.

Des langueurs où l'Amour me jette,
Loin que je songe à me sauver,
Je chéris ma peine secrette,
Tout mon plaisir est d'y rêver;
En effet l'ennui d'un cœur tendre
Est un mal si doux à garder,
Que, si l'on pouvoit en céder,
Point ne voudrois m'en laisser prendre.

A MONSIEUR
DE VOLTAIRE,

Sur la complaisance qu'il a d'écrire à tout le monde.

Tu nous mis l'histoire en tableaux,
La morale en contes pour rire.
Tu fis expirer quelques Sots,
Sous les verges de la satyre,
Et sous le tranchant des bons mots.
Tes drames ont charmé la France ;
De la scène ils sont l'ornement :
Ils manquent un peu d'ordonnance ;
Mais, toujours pleins de sentiment,
De pathétique et d'éloquence,
On les attaque vainement ;
Ils ont nos larmes pour défense.
Pour t'égayer dans tes ennuis,
Tu poursuivis, sans conséquence,
Et la Beaumelle et Maupertuis :
Je les mets sur ta conscience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché

D'un tant soit peu de vaine gloire :
Je n'ai pas de peine à le croire ;
Et ce n'est pas un grand péché.
AUJOURD'HUI, vainqueur de l'envie,
A ton siècle donnant le ton,
Tu tiens le sceptre du génie,
Et le flambeau de la Raison.
Volage amant de la sagesse,
Dont tu ressuscitas les droits,
Tu reprends encor quelquefois
Tous les hochets de ta jeunesse ;
Par toi, par ton heureuse adresse,
Le Pactole plus illustré
Vient rouler son or égaré
Parmi les ondes du Permesse.
Les Amans t'adressent leurs vœux,
Ils accourent dans ton asile,
Tu dotes la beauté nubile,
N'en pouvant rien faire de mieux :
Ta plume est le fléau du vice :
Avec courage elle a vengé
L'honneur d'un vieillard égorgé
Par le glaive de la Justice.
Tu consoles l'humanité
Qu'on afflige, qu'on déshonore ;
Et, quand le Sage est tourmenté,
Voltaire est l'appui qu'il implore.
Enfin, dans toi sont réunis
Le Philosophe qui disserte

Sans

Sans jamais effrayer les ris;
Et l'Auteur qui tient table ouverte,
Fait peu commun aux beaux Esprits.
MAIS, dis-moi, par quelle indulgence,
Ou bien par quels motifs secrets,
Soutiens-tu la correspondance
De ces innombrables roquets,
Qui fatiguent ta patience
Par leurs petits vers indiscrets,
Et dont l'Apollon à grands frais
T'ennuie avec persévérance,
Quoique flatteur avec excès?
Rien, à mon gré, n'est si risible,
Que leur air, leurs tons empesés,
Et leur mérite imperceptible,
Dont tu les a seul avisés.
Si leur siècle les contrarie,
Tout est perdu, goût, équité:
Ils font, plaignant *la* barbarie,
Appel à la postérité.
Ta missive, qu'ils ont en poche,
Leur sert de lunette d'approche,
Pour lorgner l'immortalité.
BARDUS paroît, et pour stupide
D'une voix il est proclamé;
Mais Bardus nous montre l'égide
Dont par toi-même il fut armé:
Contre nos traits il se rassure,
Lisant l'écrit consolateur

Où le fat, par ta signature,
Est désigné ton successeur.

TA louange, bien dispensée,
Doit, pour échapper aux railleurs,
Être semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs :
Non à cette pluie abondante
Qu'un sombre nuage produit,
Et qui, courbant la jeune plante,
Souvent la noie et la détruit.

TOUJOURS jaloux de renommée,
Car c'est le vice des grands cœurs,
Peut-être contre tes censeurs
Prétends-tu lever une armée,
Et t'y soudoyer des prôneurs ?
Mais crains du moins leur maladresse ;
Ils sont d'un gauche à t'effrayer :
Toujours prompts à s'extasier :
Ils te nuisent par leur ivresse.
Croirois-tu bien qu'on les entend,
Oubliant tout ce qui t'honore,
Louer ta Prude obstinément,
Et vanter intrépidement
Samson, tes Odes et Pandore ?

DANS ton Commentaire charmant
Depuis qu'il t'a pris fantaisie
De persiffler si lestement
Le grand Peintre de Cornélie,
Qui, sublime tout bonnement,

Ne sut persiffler de sa vie;
Ne voilà-t-il pas tous nos Sots
Qui vont étayant ton système,
Et sont de ton nouveau blasphême
Les infatigables échos?
Que ces bouffons, ces froids copistes,
Ces mirmidons religieux,
Soient tes martyrs, si tu le veux,
Mais non pas tes panégyristes.

CONVERSE avec les Diderots,
Les Dalemberts et les Duclos:
Du haut des sphères qu'il mesure,
Buffon brigue ton entretien:
Le confident de la Nature
A mérité d'être le tien.
Las de te perdre dans les nues,
Ris avec ce folâtre Abbé,
Dont les peintures ingénues
Nous ont offert les graces nues
Dans maint roman très-prohibé:
Du jour apprends l'historiette
Par ce fou volage et charmant
Qui va de toilette en toilette
Décréditer le sentiment,
Comme contraire à l'étiquette;
Et qui, daignant éparpiller
Les trésors de son porte-feuille,
De chaque fleurette qu'il cueille
Voit sortir un nouveau laurier.

Mais, par tes billets circulaires,
N'enhardis plus l'essaim bruyant
De ces insectes éphémères,
Qui vont assiéger ton couchant.
Ainsi, dans les plaines de Flore,
Sur le déclin des jours brûlans,
L'œil surpris voit soudain éclore
Tous ces moucherons bourdonnans,
Qui de l'aurore qui doit suivre
Ne reverront pas le réveil,
Et viennent se hâter de vivre
Aux derniers rayons du soleil.
ADIEU ; de ce vain badinage
Ne va point te formaliser :
Un Fou peut-il blesser un Sage,
En ne voulant que l'amuser ?
Ne cherche pas qui je puis être,
Je donne un conseil à mon maître,
Dont j'idolâtre les talens.
Sous le voile qui m'envelope,
J'osai rire quelques instans ;
Et je vais pleurer à Mérope.

A MADEMOISELLE
DOLIGNY,

Pour mettre au bas de son Portrait.

PAR les talens et la décence
Tu nous captives tour-à-tour ;
Et tu souris comme l'Amour,
Quand il avoit son innocence.

PORTRAIT
D'UN CHEVALIER FRANÇAIS.

SI l'on peignoit l'honneur Français,
Je voudrois qu'il fût ceint d'une écharpe éclatante,
Qu'autour d'une taille élégante,
Les amours renoûroient sans pompe et sans apprêts.
Ses yeux seroient brillans d'une douce allégresse :
Ses longs cheveux, négligemment épars,
Ne seroient point tressés des mains de la Mollesse :
On reconnoîtroit Mars au feu de ses regards.

A la victoire on le verroit sourire;
Ses graces même auroient un air guerrier :
D'une main il tiendroit des branches de laurier,
Et de l'autre des fleurs pour le sein de Thémire.
On représenteroit des sièges, des combats,
Autour de cette auguste image :
Elle peindroit l'Amour, la vertu, le courage;
Et le nom de Brissac seroit inscrit au bas.

A M. DE PESAI VOYAGEANT.

Où te promène ton destin,
Et quand finissent tes voyages ?
Qu'as-tu vu ? Des fous et des sages;
Moitié plaisir, moitié chagrin;
Nombre d'impertinens usages,
Gravés sur le marbre et l'airain;
Et des sceptres et des couronnes,
Hochets que la mort vient briser;
Des Rois qui bâillent sur leurs Trônes,
Et peuvent tout, hors s'amuser;
Quelques vertus, mille foiblesses,
Des sots, des dupes, des tyrans,
Et par-tout d'ennuyeux amans,

Qui se plaignent de leurs maîtresses.
C'est bien la peine de courir.
Tel est pourtant cet assemblage
D'êtres qui naissent pour mourir,
Et que Dieu fit à son image.
Que penses-tu de ces beaux lieux,
Où ce Calvin ingénieux
Vit prospérer son hérésie;
De ce séjour de l'industrie,
Berceau d'un Cynique fameux,
Savourant loin de sa patrie
Le plaisir d'être malheureux,
Et le tout par philosophie?
Quel est ce Mont-Jura vanté,
D'où l'œil, sous un ciel qui s'épure,
Aime à contempler la Nature
Souriant avec majesté :
D'où l'on voit la magnificence
Du Dieu qui mûrit les moissons :
Le cercle éternel des saisons;
Et les gerbes de l'abondance
S'accumuler dans les vallons?
Ce mont, inaccessible aux vices,
Et voisin des hauteurs des Cieux,
Ne semble-t-il pas orgueilleux
De dominer sur les délices?
Mais de quoi vais-je te parler?
Le Peintre adoré de Zaïre
A quitté ce paisible empire :

C'est à Ferney qu'il faut voler.
A Médine en pélérinage,
On va religieusement
Y visiter le monument
D'un Imposteur soi-disant Sage,
Qui mériteroit nos mépris,
Malgré la Secte qui lui reste,
N'étoient les Vierges bleu-céleste,
Dont il meubla son Paradis.
Or, ce Mahomet qu'on révère,
Et de qui la cendre est si fière,
D'occuper dans l'air un tombeau,
Qu'est-ce auprès de notre Voltaire,
Riche Seigneur d'un bon château?
L'un content d'être formidable,
Fut un charlatan sans gaîté :
L'autre est un Enchanteur aimable,
Qui du fard brillant de la fable,
Enlumina la vérité;
A notre foiblesse inquiète
Montre toujours les cieux ouverts,
Et ne se sert de sa baguette
Que pour embellir l'Univers;
Il obtint la palme immortelle
Que l'autre ravit en tyran;
Et, dussé-je offenser le zèle
De quelque entêté Musulman,
Le Paradis de l'alcoran
Vaut-il l'enfer de la Pucelle?

A MADEMOISELLE
CLAIRON.

JAMAIS le même, et toujours sûr de plaire,
Pliant à tous le tons son génie et son goût,
Voltaire seul embellit tout,
Et toi seule embellis Voltaire.

EPITRE
A DORIS.

TU me défens les vers, tu dois être obéie;
Tu peux tout sur mon cœur; va, jouis de tes droits:
Doris, tu l'as voulu; ta voix, ta voix chérie
Me donne des plaisirs, en me donnant des lois.
Aimable et brillante folie,
Charme de la cadence, ah! fuyez pour toujours.
C'est à Doris que je vous sacrifie;
Doris sans vous embellira mes jours.
Non, le caprice seul n'est pas ce qui t'inspire;
Ton esprit, je le sais, par les Graces formé,

Admira de tout temps les Maîtres de la lyre;
Du feu dont ils brûloient ton cœur est animé:
Tu les égalerois, si tu daignois écrire.
Que de fois je t'ai vue, un Racine à la main,
Des orages du cœur dévorer la peinture,
Des malheureux Amans déplorer le destin,
Et dans les jeux de l'art adorer la Nature,
Tandis qu'interrompant cette heureuse imposture,
Je recueillois les pleurs qui tomboient sur ton sein!
Tu redoutes pour moi des excès que j'ignore;
Cet abus de l'esprit, ce qu'il traîne après soi;
Cette gloire qui déshonore,
Et qui pourroit troubler des jours heureux par toi.
Je te vois... je t'entends me répéter encore:
» Renonce au vain éclat des lauriers orgueilleux;
» Viens cueillir avec moi les doux présens de Flore!
» Flore aime les Amans, les fleurs naissent pour eux.
» Veux-tu, toujours actif et toujours inutile,
» Vanter, sans en jouir, la fraîcheur d'un beau jour?
» Veiller, te consumer dans un travail stérile?
» Ah! si tu veux veiller, que ce soit pour l'Amour.
» Si ton siècle un jour te couronne,
» Quel sera le dépit de tes obscurs rivaux?
» Est-il quelque succès que leur fiel n'empoisonne?
» ils voudront t'arracher le prix de tes travaux:
» Tu descendras avec eux dans l'arêne;
» Pour de défendre, il faudra t'avilir;
» Tu te verras forcé de les haïr;
» Et l'on n'est plus heureux, dès qu'on connoît la haine.

Que dis-tu ? s'ils m'avoient inspiré leurs fureurs,
J'aurois volé vers toi, j'aurois vu son sourire ;
Et cherchant dans ton sein l'oubli de mes douleurs,
Je m'y serois sauvé des traits de la satire :
Quel asyle plus doux pour braver les Censeurs!
Mais du Public pour moi si tu crains l'œil sévère,
Ne peut-on échapper à sa malignité ?
Les plus beaux jours sont ceux que l'on cache au vulgaire.
Le Dieu des vers souvent aime l'obscurité :
Je cacherois les miens dans l'ombre du mystère :
Doris me tiendroit lieu de la postérité.
La Terre a déployé ses tapis de verdure :
Sur l'aile des Zéphyrs le Printemps est porté :
Tout renaît, tout s'anime, et la fécondité
Pénètre avec l'Amour le sein de la Nature.
Je cède aux doux transports dont je suis agité.
Si tu voulois, ma voix touchante
Aux concerts des oiseaux mêleroit ses accens :
Je chanterois ta beauté ravissante,
Je chanterois Doris ou le Printemps.
Je peindrois ces bosquets que décore la rose,
Dédales parfumés, où, par mille détours,
Les Amans égarés se retrouvent toujours ;
Le plaisir qui s'éveille et même qui repose,
Le sombre azur des nuits et l'éclat des beaux jours.
Je peindrois ces instans, où, brûlant de ta flamme,
Ma bouche sur la tienne alloit chercher ton ame....
Mais des ordres nouveaux sont écrits dans tes yeux,
Et tu sais trop si j'entends leur langage....

Muses, disparoissez, je renonce à vos jeux ;
Je dois, belle Doris, t'adorer sans Partage.
C'en est fait, j'obéis, mon goût cède à tes vœux ;
Va, mon plus beau triomphe est de te satisfaire ;
Quand tu m'ordonnes de te plaire,
Tu me commandes d'être heureux.

BILLET

A MADEMOISELLE***

Qui me proposoit d'aller dans un désert passer un mois avec elle.

Un mois, dans un désert! es-tu de bonne foi ?
Qui, toi, vive, aimable et légère,
Dans un désert, et sur-tout avec moi,
L'Amant le moins champêtre, le moins solitaire !
On t'adore en ces lieux ; ils sont ornés par toi :
Doit-on abandonner les lieux où l'on sait plaire ?
Quelquefois, pour rêver, l'amour quitte Cythère ;
Mais il faut, du moins je le croi,
Il faut toujours une cour à sa mère :
Va, laissons ce projet ; soyons de notre temps :
Ton front brillant des roses du bel âge,

Ton doux sourire, tes talens,
Sont-ils faits pour un hermitage?
Il vaut mieux sous sa main avoir tous ses Amans;
On peut vouloir être volage;
Cela s'est vu de temps en temps:
Que devenir alors dans un antre sauvage?
Ne vois-tu pas d'ici perdre déjà courage
Deux tristes cœurs, forcés d'être constans?
Suivons donc la route ordinaire;
Souffrir mes vœux, et puis les rejeter,
Paroître, tour à tour, indulgente et sévère,
T'embellir, chaque jour, pour mieux me tourmenter,
Me désoler, à force de me plaire,
Me prendre par humeur, en riant, me quitter,
A la Ville, en un mois, tout cela se peut faire.

VERS

Sur le Mariage de M. de la Marche, Premier Président du Parlement de Dijon.

Près de ces fertiles coteaux
Où Bacchus ouvre ses fontaines,
Et, paré de pampres nouveaux,
Fait couler à longs traits le Pomar dans ses veines,

Sous des berceaux, loin du fracas des Cours,
J'ai vu l'hymen ordonner une fête,
Le front riant, ce qu'il n'a pas toujours,
Il menoit sa double conquête
Qu'avec orgueil il montroit aux amours.
Sur les pas de l'époux on voyoit la prudence
Et l'équité sévère, unie à l'enjoûment ;
La Nymphe sur sa trace enchaînoit la décence,
La jeunesse sans fard, et sans vain ornement,
Cette séduction que la beauté commence,
Et qu'achève le sentiment.
Son front peignoit ce désordre charmant
Cet embarras de l'innocence
Qui dispute une Rose aux transports d'un Amant,
Plus fier de vaincre après la résistance.
L'Amour près d'elle heureux de s'arrêter,
D'un air soumis lui remettoit ses armes,
Sans bandeau, pour voir tant de charmes ;
Et sans ailes sur-tout, pour ne les plus quitter.

A MADAME DE**.

Qui avoit dit en plaisantant que je passerois la nuit avec elle.

Je n'ai pensé qu'à toi pendant la nuit entière ;
Je me suis peint le sort dont tu m'avois flatté :
Juge si le sommeil a fui de ma paupière !
Sans ce charmant espoir à mes vœux présenté,
J'aurois dormi du moins, et peut-être qu'un songe,
Image du bonheur, dans tes bras m'eût porté;
J'eûsse rêvé ce bien que j'ai tant regretté :
En m'enflammant pour la réalité,
Tu m'as même privé des douceurs du mensonge.

VERS

SUR UNE ÉCLIPSE.

Rassure-toi, jeune Thémire:
Que j'aime cette utile et douce obscurité !
J'ai vu, j'adore ta beauté;
Le Soleil peut cesser de luire.
Qu'ai-je besoin de sa clarté
Pour t'aimer et pour te le dire ?
Laissons, crois-moi, ces globes radieux
Errans ou fixes dans leur sphère,
Nous dérober, nous rendre la lumière:
Tandis que d'un pas sûr Clérault franchit les cieux,
Allons à tâtons sur la Terre.
L'Amour, les yeux voilés, rencontre le bonheur;
Quand il s'abat sur le sein de sa mère,
A travers son bandeau c'est l'instinct qui l'éclaire.
Suis cet instinct, il n'est jamais trompeur.
Le Ciel nous favorise: oui, suis-moi, ma Thémire,
Viens recevoir et mon cœur et ma foi:
Tout brille à mes yeux, tout respire,
Et rien n'est éclipsé pour moi.
Tu tombes dans mes bras !... tu brûles de ma flamme:
Ton

Ton sein frémit sous le tact amoureux:
Sur mes lèvres de feu je sens voler ton ame....
Tu soupires... Je suis heureux.
Le jour renaît... fuyez, vaines alarmes;
Ses feux raniment mes désirs :
Il reparoît pour éclairer tes charmes;
Il se cachoit pour voiler nos plaisirs.

A M***.

De ton agreste solitude
Je vais donc quitter le repos.
Adieu ces tranquilles berceaux,
Où je consacrois à l'étude
Des jours plus sereins et plus beaux :
Adieu cet inculte hermitage,
Coupé de limpides canaux,
Où la nature un peu sauvage
Sort d'une forêt de roseaux,
Pour sourire aux vertus d'un Sage.
Je ne verrai plus sur les eaux
Se jouer tes cignes fidèles,
Mêlant l'albâtre de leurs ailes
Au verd naissant des arbrisseaux.

Dans tes forges retentissantes,
Frappant des coups toujours égaux,
Soumettre aux flammes jaillissantes
Le plus indompté des métaux.
Lassé des champêtres tableaux,
J'errois sous la voûte obscurcie,
Où Vulcain, d'une main noircie,
Lui-même attise tes fourneaux.
Souvent j'y devançois l'aurore;
Eh! peut-on voir avec ennui
Un feu pétillant et sonore
Chercher, dans le fer qu'il dévore,
Un aliment digne de lui?
Du métal vaincre la rudesse,
A cent formes l'assujettir,
D'un fil lui donner la souplesse,
Ou le forcer de s'arrondir?
Ah! que dans nos plaines fertiles
Par lui nos socs soient façonnés!
Qu'il se courbe en serpes utiles
Par qui nos grains sont moissonnés!
Que pour le Dieu de la tendresse,
Il forge les heureux verroux
Qui garantissent des jaloux
L'Amant et sa jeune maîtresse!
Mais qu'il ne compose jamais
Les gonds, les barreaux détestables
De tous ces cloîtres formidables,
Où la beauté, dans les regrets,

Maudit enfin ces vœux coupables
Qui nous dérobent ses attraits !
Qu'il n'arme point la barbarie
De ces cohortes de brigands
Qui courent prodiguer leur vie,
Pour désennuyer leurs tyrans !
Sous la hache du despotisme
Ne tranche point notre destin,
Et n'aille pas de sang humain
Baigner l'autel du fanatisme !
O mon ami ! tels sont mes vœux.
Toi, demeure dans ces asyles,
Où, simple, obscur et vertueux,
Tu ris du faste de nos villes
En voyant la pompe des Cieux.
Près de ta respectable mère,
Tu mets à profit tes beaux jours,
Et j'ai vu leur paisible cours
S'embellir du soin de lui plaire.
La raison réglant tes désirs
Sous la zone de la jeunesse,
Enchaîne aux pieds de la vieillesse
Tes passions et tes plaisirs.
Tu peux, sans redouter le blâme,
Rendre compte de tes momens :
La nature enrichit ton ame
De ce qu'elle enlève à tes sens.
Pour moi, je ne sais quelle ivresse
Emporte et promène mon cœur,

C'est, en regrettant la sagesse,
Que je cours embrasser l'erreur.
Oui; déjà tout mon sang bouillonne:
Les trésors parfumés des champs,
De Cérès les nouveaux présens,
L'amitié même, hélas! pardonne,
Rien ne maîtrise les élans
D'un cœur trompé qui s'abandonne
A la foule de ses penchans.
Fatigué du jour qui m'éclaire,
Je vais, dans mon aveuglement,
Errer de chimère en chimère
Offrir un culte involontaire
Aux illusions du moment;
Acheter par de longues peines
Une étincelle de bonheur;
Crier liberté dans les chaînes,
Et rire au sein de la douleur;
Dans une pénible mollesse
Consumer chaque triste jour,
Et sur-tout livrer ma foiblesse
A tous les rêves de l'amour.

Ah! sans lui, qui pourroit nous plaire?
Sans cet heureux enchantement,
Que resteroit-il à la terre?
L'ennui de vivre et le néant.

Tu vois trop quel est mon délire;
Ami, je ne puis le cacher:
L'amour lui seul peut m'attacher;

C'est sa flamme que je respire.
Ce sexe, orné de mille attraits
Que son adresse multiplie,
Nous tient enchaînés à la vie
Par d'imperceptibles filets,
Dans ses défauts trouve ses armes;
Nous plaît en nous tyrannisant,
Et n'est jamais si séduisant,
Qu'alors il fait couler nos larmes.
Toujours absous par nos désirs,
Il a tout, puisqu'il a les charmes,
Et qu'il dispense les plaisirs.
Que dis-je ? une fougue imprudente
Sans doute égare mes esprits :
La jeunesse toujours ardente
A ce bonheur met trop de prix.
Ils viendront ces jours de lumière,
Où la scene change à nos yeux,
Où l'homme, en soupirant, s'éclaire
Sur les vrais moyens d'être heureux.
Alors battu par les orages,
Digne du moins de ta pitié,
J'irai, fuyant d'autres naufrages,
Chercher un port dans l'amitié.
Sous la plus épaisse verdure
Du bosquet le plus retiré,
Je pourrai, loin de l'imposture,
Reposer mon œil épuré
Sur les tableaux de la Nature.

Alors, il faudra vous quitter,
Douces erreurs de notre aurore....
Mais nous en parlerons encore,
Ne pouvant plus en profiter.

A UNE
JOLIE FEMME
Qui m'avoit défendu une Épigramme.

Le mal est moins cuisant que n'est doux le remède ;
Mais de mon agresseur les traits vous sont connus :
N'irritez point le nouveau Diomède ;
Comme l'ancien, il blesseroit Vénus.

A L'AUTEUR DES GRACES.

Oui, la véritable féerie
N'est que le charme des talens.
Saint-Foix, ton aimable génie
Est le Dieu des enchantemens.
Dans mille riantes images
Tu peins nos goûts et nos penchans :
A ta voix naissent les bocages
Peuplés de nymphes et d'amans;
Les indifférens et les sages
Sont réchauffés par tes accens,
Et c'est à l'ivresse des sens
Que l'on reconnoît tes ouvrages.

Que j'aime ce fripon d'amour,
Chassé des Cieux pour ses fredaines,
Et ravi d'établir sa cour
Parmi des beautés plus humaines!
Eh! que feroit-il en effet,
Près de la fougueuse Bellone,
De Pallas qui toujours raisonne,
D'Hébé qui garde le buffet,
Près de Jupin qui le sermonne,

Et qui, tâchant de s'égayer,
Dans son triste et brillant empire,
Se met par fois à foudroyer
Ce pauvre globe, où l'on sait rire,
Et qu'il est contraint d'envier?
Car tel est le céleste groupe
Si las de la Divinité,
Et savourant à pleine coupe
L'ennui de l'immortalité.

L'Amour est bien mieux sur la terre:
Là tout l'encense et le révère:
Là de tout il se fait un jeu,
Brave l'égide redoutable,
Et, quittant l'affiche d'un Dieu,
Prend la liberté d'être aimable.
Dans le sentiment absorbé,
Tantôt en silence il sait plaire;
Tantôt abjurant le mystère
Près de la volage Thisbé,
Il est fou comme un Mousquetaire,
Et libertin comme un Abbé.

Sans cesse il termine ou projette;
Et, dans son délire enfantin,
S'il badine le sceptre en main,
Il commande avec la houlette;
Il unit la nature et l'art,
Chez la prude il vient sur le tard,
A toute heure chez la coquette.

Par son inconstance emporté,

Au hasard il enflamme, il blesse
La simple et crédule beauté,
Qui, soupçonnant la volupté,
Touche à l'instant de la foiblesse;
Et le jeune homme plein d'ardeur,
Qui, volant où l'instinct l'appelle,
Vif, pressant, heureux et trompeur,
Joint à l'orgueil d'être vainqueur,
Le doux espoir d'être infidèle;
Et ce Tircis en cheveux blancs,
Qui, courbé sous la main du Temps
S'exténue en cherchant à plaire,
Prend ses regrets pour des désirs,
Et d'une voix octogénaire,
Balbutie un hymne aux plaisirs.

Au fond de ce bocage sombre,
Quel Dieu, l'œil à demi-fermé,
Dort ou feint de dormir à l'ombre
De cet arbrisseau parfumé?
C'est l'amour, c'est ce Dieu perfide,
Toujours plus cruel, et plus beau :
Voilà son air doux et timide,
Voilà ses traits et son flambeau.
Trois nymphes, pour lui quel présage!
S'avancent d'un pas incertain,
Le regardent d'un œil malin,
Et se sauvent sous le feuillage.
L'amour rit de leur badinage,
Et s'applaudit de son destin.

L'aspect d'un enfant les rassure :
On vante ses vives couleurs ;
On joue avec sa chevelure ;
On l'ensevelit sous des fleurs.
Renfermant encor son ivresse,
Son sein, que l'on ose presser,
Palpite, et craint de repousser
La jeune main qui le caresse.
Mais, sur-tout, que j'aime à le voir
Sous les liens de ces guirlandes,
Qui devoient lui servir d'offrandes,
Gémir sans force et sans pouvoir!
Se débattre, verser des larmes,
Supplier, frémir, s'indigner,
Captif auprès des mêmes charmes
Qu'il s'apprêtoit à moissonner ;
Dans les entraves qu'il déteste,
N'ayant que l'usage des yeux ;
Avantage, hélas! bien funeste,
Lorsque, chargé de mille nœuds,
On ne peut disposer du reste!
De jeux toujours environné,
Peintre charmant, peintre des graces,
Des fleurs dont tu semas leurs traces
Ton front doit être couronné.
Jusqu'ici ta touche légère
N'a point rencontré de rivaux ;
L'amour fit placer tes tableaux
Dans tous les boudoirs de Cythère.

Ah! sois mon maître désormais,
Apprends-moi cet art de séduire,
Cet art qui fixe les succès :
Tu ne veux plus que nous instruire ;
Donne-moi tes premiers secrets.
MAIS quoi! puis-je en toi méconnoître
L'aimable élève du plaisir ?
Sans l'heureux talent de jouir,
Anacréon seroit à naître.
Les ris, les graces, les amours
Furent tes Dieux dans tes beaux jours.
Plein d'un feu, trop prompt à s'éteindre,
Et que tu sais entretenir,
C'est à force de les servir,
Que tu parvins à les bien peindre.

AU MARQUIS DE***.

TOI qui, de Beautés en Beautés,
Promènes ton frivole hommage ;
Toi, qu'on aime mieux qu'un plus sage,
Malgré tes infidélités :
Écoute le récit d'un songe
Qui n'auroit dû finir jamais :
La vérité n'a point d'attraits

Qui valent un si doux mensonge.
A l'ombre des tilleuls mille oiseaux réunis
Mêloient leurs becs, entrelaçoient leurs ailes :
La brillante rosée en liquides rubis
Tomboit sur les roses nouvelles;
Le chevre-feuille et le jasmin
Marioient leur tige embaumée,
Et l'Univers sembloit un grand jardin,
Où des zéphyrs, l'haleine parfumée,
Rafraîchissoient le trône du matin.
Je parcourois les bosquets de Cythère,
Dans ce riant et magique séjour;
Deux Nymphes allumoient la guerre
Qui divisoit et Cypris et l'Amour.
L'une inspire les feux dont son œil étincelle,
Enivre d'un regard, et ressemble à Vénus
Qui protège des traits dont elle est le modèle.
L'autre moins vive, et peut-être plus belle,
Sait rougir, et souvent baisser un œil confus :
Elle a sa langueur même et Cupidon pour elle.
Mais ce n'étoient point leurs appas
Qui partageoient alors et le fils et la mère :
Il falloit décider, pour finir leurs débats,
Laquelle savoit mieux, instruite au doux mystère,
Ranimer un Mortel expirant dans ses bras,
Des mouvemens graduer la vitesse,
De l'Amour désarmé retendre l'arc divin,
Promener au hasard une indulgente main,
Joindre un tendre soupir au feu d'une caresse.

Et retarder, par cet art enchanteur,
Et le vol du plaisir et l'éclair du bonheur.
Le croiras-tu? je ne sais à quel titre,
Je méritai cette faveur :
C'est moi, nouveau Pâris, qu'on choisit pour arbitre.
Conçois-tu mon orgueil, et vois-tu mon ardeur?
Déjà dans le fond d'un bocage,
Où l'air est embrasé du souffle des désirs,
Vénus, sous un sombre feuillage,
Fait élever un dais à mes plaisirs.
On voit flotter autour une gaze légère,
Voile brillant par Zéphyr agité :
Car en tout lieu, même à Cythère,
L'ombre paisible du mystère
Sert d'attrait à la volupté.
Là, sur un lit de fleurs dressé par la Mollesse,
Le front de myrte couronné,
Et rayonnant d'une amoureuse ivresse,
J'attendois ce beau couple à mes vœux destiné.
Elles approchent... Dieux! quel trouble! quel délire!
Mon cœur s'élance sur leurs pas...
Heureux momens que je n'ose décrire!...
Tire le voile, Amour; elles sont dans mes bras.
L'une aux transports de ma tendresse
Oppose d'aimables refus.
Une langueur qui m'intéresse
Se peint dans ses yeux ingénus,
A l'aspect de ses charmes nus,
Et du désir qui les caresse.

Plus foible, succombant enfin
Au feu d'une attaque si douce,
Elle m'attire d'une main,
Lorsque l'autre encor me repousse :
Aux premiers rayons du matin
Telle on voit une rose éclore
Et feuille à feuille ouvrir son sein
Au parfum des pleurs de l'aurore.
L'autre, dans mes bras amoureux,
Meurt, renaît, s'enlace et s'agite;
Son ardeur épuise mes feux,
Sa volupté les ressuscite.
Elle veut être tour-à-tour
Et la Prêtresse et la Victime;
Et, dans cet abandon sublime,
Ses lèvres que mon souffle anime
Dardent les flèches de l'Amour.
Hé bien! me dit Vénuss, parle, je te l'ordonne :
Je t'ai fait juge entre mon fils et moi.
N'abuse point des droits que ma faveur te donne;
Vénus veut bien s'en rapporter à toi.
A cet Arrêt que devint mon courage!
Combien je livrai de combats!
Entre tant de Beautés le choix est un outrage :
On jouit du plaisir, et l'on n'en juge pas.
Il fallut prononcer : nécessité fatale!
Détournant mes yeux attendris,
A la première enfin ma voix donna le prix;
Mais je n'osai regarder sa Rivale.

A ZÉMIS

Pendant mon séjour à la Rochelle.

J'ai vu cet élément terrible,
Ce mobile empire des vents,
Cet amas de flots mugissans
Qu'enchaîne un pouvoir invisible.
Sous un Ciel toujours agité,
J'ai vu cette mer orageuse,
Frémissant avec majesté,
Rapporter son onde fougueuse
Dans le lit qu'elle avoit quitté.
J'ai vu ces hardis édifices,
Qui, vers les bords les plus lointains,
A travers mille précipices,
S'ouvrent de liquides chemins;
Vont à des Nations sauvages
Porter nos vices et nos fers,
Et rarement sur nos rivages
Les dépouilles de l'Univers.
Mon ame interdite et surprise
Goûte un plaisir mêlé d'horreur,
A l'aspect des flots en fureur,
Et de l'homme qui les maîtrise....

Viens ; embarquons-nous, ma Zémis ;
Fuis Paris, il a ses naufrages :
Je te promets des vents soumis ;
Un jour pur, un Ciel sans nuages :
Tu n'as besoin que d'un souris,
Pour en imposer aux orages.
Les amours, ces Dieux protecteurs,
Dont toujours l'essaim t'environne,
Deviennent bons navigateurs,
Sitôt que la beauté l'ordonne.
Ils auront tous cœur au travail :
Les uns tiendront le gouvernail ;
Les autres déploiront la voile,
Et, sur les flots à peine émus,
Les Zéphyrs, par toi retenus,
Te feront voguer sous l'étoile
Qui t'est commune avec Vénus.

Il est des Iles fortunées
Où l'on aime sans en rougir ;
Où, renouvelant les années,
Le temps rajeunit le plaisir ;
On ne trouve dans ces retraites,
Ni méchans, ni sots indiscrets ;
Ni ces expirantes coquettes,
Qu'offensent de naissants attraits ;
Point d'élégans saupoudrés d'ambre,
Exigeant qu'on brûle pour eux,
Ni Gentils-hommes de Chambre,
Qu'il faille aimer une heure ou deux.

Là,

Là, dans un temple de feuillage
Sur un autel orné de fleurs,
La nature unira nos cœurs
Si bien faits pour lui rendre hommage.
Nous serons libres, amoureux,
Et, transporté sur nos rivages,
L'Européen ingénieux,
Rira bien de nos simples jeux,
Et nous prendra pour des Sauvages,
Assez sots, pour n'être qu'heureux.
  Mais où m'égare mon délire?
Ce n'est qu'un rêve, ma Zémis.
Restons où le sort nous a mis.
Pourquoi changerois-tu d'empire?
Le Dieu qui me tient dans tes fers
Te fit pour un brillant Théâtre;
Ton joli nez que j'idolâtre
N'est point troussé pour les déserts.
Adieu, mon île et mon bocage;
Tout examen fait, demeurons,
C'est le plus sûr et le plus sage;
Et, parmi ce monde volage,
Où l'Amour reçoit tant d'affronts,
Aimons-nous, quel que soit l'usage,
Le plus long-temps que nous pourrons.

A M. DE PÉZAI, SUR SON POÈME.

Je t'ai vu par un goût volage,
Dans le tourbillon emporté,
De ta bruyante oisiveté
Vanter et chérir l'avantage;
Séduire et tromper la beauté,
Changer chaque jour d'esclavage,
Etre pris, repris et quitté;
Du plaisir embrasser l'image,
Et jamais la réalité.
Bientôt une flamme plus belle
Dissipa ce charme trompeur:
J'entends la gloire qui t'appelle,
Sa voix retentit dans ton cœur.
C'est Renaud qui, plus intrépide,
A repris l'ame d'un Héros,
S'éloigne d'une Cour perfide,
Et fuit l'ombre de ces berceaux,
Où la mollesse et le repos
Le retenoient aux pieds d'Armide.
Aujourd'hui qu'un Ciel plus serein
Ranime et féconde la Terre,
Que l'horrible Dieu de la Guerre

Rugit sous cent chaînes d'airain,
Toujours ardent, toujours sensible,
Tu suis une plus douce loi;
Il te faut un laurier paisible;
La gloire est un besoin pour toi.
Ta main qui soutenoit des armes,
Tient les frais et rians pinceaux
Qui nous retracent tous les charmes
De ta Zélis au sein des eaux.
Une musette solitaire
Remplace le bruit du clairon :
Soldat dans les champs de la guerre,
Tendre Berger sur le gazon,
Tu sus combattre, tu sais plaire;
Et ton panache de Dragon
Se cache aux yeux de ta Bergère,
Sous le myrte d'Anacréon.
Poursuis, Ami, rends à notre âge
Ces esprits simples et brillans,
Qui, sans faste et sans étalage,
Cultivoient leurs heureux talens,
Qui, sur le sein de leur maîtresse
Pour génie ayant leurs désirs,
Ne célébroient que leur paresse,
Et ne chantoient que leurs plaisirs;
Qui jamais n'ont connu l'envie,
Ce triste fléau de nos jours,
Et, lorsqu'ils laissèrent la vie,
Mirent en deuil tous les Amours.

A MADEMOISELLE

CLAIRON,

Sur l'indécision de sa rentrée au Théâtre.

Rentres-tu ? ne rentres-tu pas ?
Prononce ; éclaircis ce mystère.
Quand la Gloire te tend les bras,
Pourquoi ferois-tu la sévère ?
On se demande tour à tour :
» Hé bien ! sait-on quelque nouvelle ?
» L'aurons-nous ? reparoîtra-t-elle ?
» Joûra-t-elle au moins pour la Cour ?
C'est une alarme universelle,
Un deuil qui croît de jour en jour ;
L'Europe entière te rappelle.
Sourde à ses cris, veux-tu, cruelle,
Bouder et l'Europe et l'Amour ?
Oui, l'Amour ; il marche à ta suite,
Il te doit ses touchans attraits
A ta voix il pleure ou s'irrite,
Ses triomphes sont tes bienfaits,
Et ta couronne de Cyprès
Est sa parure favorite.

Allons, il faut prendre un parti.
Ma Clairon, vois où nous en sommes;
Plus d'Actrices, plus de grands hommes,
Tout meurt, tout est anéanti.
Par toi Paris est au régime:
Reprenant ses antiques droits
En vain Dumesnil quelquefois
Pour nous enchanter se ranime;
En vain Brizard, les sens troublés,
Vient étaler sur notre Scène
Ses beaux cheveux gris-pommelés,
Et son ame républicaine:
Chevelure, ame, rien ne prend,
Tous nos jeunes talens succombent,
L'un sur l'autre les Drames tombent,
Le Public ne voit ni n'entend.
Souveraine toujours chérie,
Tes États sont dans l'Anarchie.
Pour rendre enfin le mal complet,
D'un quart la recette est baissée,
Et Melpomène est eclipsée
Par le Singe de Nicolet.
Toi seule à nos vœux indocile
Causes les maux dont je gémis.
Tel jadis le courroux d'Achille
Fit le malheur de son Pays.
On dit, ô la plaisante histoire!
Que, par un scrupule enfantin,
Tu ne veux point, dois-je le croire?

Trouver Laïs sur le chemin
Où tu prends ton vol vers la Gloire.
Ce bruit est faux, je le soutiens :
Laïs est si bonne personne !
Elle a des Amans, la friponne !
C'est un avoir qui sied fort bien.
Je suis juste, sois indulgente.
Il est permis d'être Catin
Depuis dix-huit ans jusqu'à trente,
Et d'en avoir quitté le train
On gémit encore à quarante.
D'ailleurs l'Aigle, au milieu des airs,
Planant au-dessus des collines,
Se jouant parmi les éclairs,
Du haut de ces routes divines,
Voit-il, à l'ombre des buissons,
Les jeux des Mouches libertines
Et les amours des papillons ?
Ah ! j'y suis : tu voudrois détruire
Ce ridicule préjugé,
Qui, très-sottement protégé,
Fait qu'on flétrit ce qu'on admire.
Tu voudrois que tout simplement
Mérope, Alzire, Bérénice,
Allassent jurer en Justice,
Et qu'on les crût sur leur serment :
Tu voudrois, sans trop de caprices,
Jouir des mêmes droits que nous,
Et qu'un Dieu Sauveur mort pour tous,

Fût mort aussi pour les Actrices.
J'approuve fort de tels désirs,
Et le Pape, plein de sagesse,
Devroit, exauçant tes soupirs,
Te donner, pour menus plaisirs,
Le droit de mentir à confesse.
Dans un de ces étuits sacrés
Par nos dévotes révérés,
Combien j'aimerois Ariane,
Moitié sainte, moitié profane,
A quelques Moines débauchés
Demandant, avec tous ses charmes,
L'absolution de nos larmes,
Et le pardon de nos péchés!

Console-toi: les immortelles
Qui président au double Mont,
Déployant leurs brillantes ailes,
Descendent pour orner ton front
De leurs guirlandes les plus belles.
Voi l'Amour pénétré d'effroi,
Quittant les jeux de la Folie,
En long manteau noir devant toi
Porter l'urne de Cornélie.
Je ne puis cacher mes penchans,
J'aime le Dieu du Paganisme;
Tous ces Dieux-là sont bonnes-gens,
Ils favorisent les talens,
Et proscrivent le Fanatisme.
Clairon, tu leur dois de l'encens;

Et puisque le Christianisme
N'ose, malgré tes vœux ardens,
Te compter parmi ses enfans,
Et te renvoie au Catéchisme :
Choisis enfin des Dieux plus doux,
Console-toi par notre estime :
Nous prendrons tes crimes sur nous;
Sois toujours Payenne et sublime,
Tu feras encor des jaloux.

A MA SOEUR,

Quelques heures avant de quitter Dijon.

QUE le vol du Temps est rapide !
Je te vois depuis un moment,
Et déja le sort qui me guide
M'enlève à ce loisir charmant
Où, dans le doux épanchement
De la tendresse la plus pure,
Je serrois si tranquillement
Un nœud formé par la Nature.
Déja hennissent dans ta Cour
Les coursiers dont l'impatience
Va m'arracher à ce séjour.
Que leur fatale diligence

A de fois affligé l'Amour !
Sans vouloir lui faire une offense ;
L'amitié ressent comme lui
Le vuide affreux, le sombre ennui
Et tous les tourmens de l'absence.
Mais pourquoi vais-je t'attrister,
En m'arrêtant sur cette image ?
Tout ici-bas n'est qu'un passage,
Et l'on s'unit pour se quitter.
Liqueur céleste et bienfaisante,
Toi qu'on vit mûrir sur ces monts,
Qui, sur les coteaux Bourguignons
As puisé ta séve odorante,
Toi qui vas par delà les mers
Égayer les Penseurs de Londre,
Les Russes prêts à se morfondre,
Si tu n'échauffois leurs hivers ;
Les Bachas à deux ou trois queues,
En tuniques vertes ou bleues,
Te fêtant dans leurs belveders,
L'Iman, le Bonze, le Bracmane,
Sur-tout cet auguste Sultan,
Qui, las de la pompe Ottomane,
Envoie au diable le turban,
Pour te humer en bon Profane,
Boit, jure avec ses Icoglans,
Et laisse violer ses femmes
Par de petits Eunuques blancs,
Qui poussent auprès de ces Dames

Ce qu'ils ont de beaux sentimens.
Étourdis-moi, liqueur chérie,
J'ai besoin d'un moment d'erreur ;
Qu'un Sage à la Raison se fie,
J'implore ta douce vapeur
Qui vaut bien la Philosophie ;
De tes brouillards couvre mes yeux,
Et sauve mon amè attendrie
De l'amertume des adieux :

Du moins, ô ma plus sûre amie,
Je te laisse en des lieux charmans ;
Parmi vous la coquetterie
N'a pas éteint les sentimens,
Et de la bonne compagnie
Vous avez tous les agrémens,
Sans avoir sa superficie,
Ses éternels rafinemens,
Et sa brillante perfidie.
Vos époux sont accommodans,
Je ne dirai rien des Amans ;
Mesdames, votre fantaisie
Fit leur valeur dans tous les temps.
Combien de Belles sous les armes,
Méditant les plus doux combats !
L'enfant ailé fier de leurs charmes,
Sonne la charge sur leurs pas.
Honneur à notre jeune Achille (1) !

(1) M. le Prince de Condé.

Lorsque paisible et désarmé,
Il vient goûter dans cet asile
Le plaisir de se voir aimé.
Que ce cortége doit lui plaire !
C'est l'Aiglon qui sort de son aire,
Va nourrir ses jeunes ardeurs
Dans le foyer de la lumière,
Et las de porter le tonnerre
Revient s'abattre sur des fleurs.
DIJON, que je te dois d'hommages :
J'ai vu dans tes murs florissans
Des cœurs vrais, de jolis visages,
Et des graces et des talens,
La parure de tous les âges,
Le charme de tous les instans.
Auprès d'une Vénus nouvelle (1)
J'ai vu les Amours embellis
Lier Thémis, grave Immortelle,
Avec la ceinture des ris,
S'accoutumer à sa présence,
Armer ses mains de leur flambeau,
Lever un coin de son bandeau,
Et se jouer dans sa balance.
J'ai vu ce célèbre Citeaux,
Où quelques pieux Personnages
Sont abreuvés du vin du clos,
Si digne d'enivrer des Sages.
Vivent les Sages de ce lieu !

(1) La Première Présidente.

Ils font prospérer les familles,
Et, toujours pleins du plus beau feu,
Vont galopant chevreuils et filles,
En zélés serviteurs de Dieu.
Qu'ENTENDS-JE ?. on m'appelle, on me presse,
Chère Sœur, voici le moment.
Adieu, dans cet embrassement,
Reçois ma fidelle promesse
De t'aimer éternellement :
Je te jure qu'à ma maîtresse
Je n'oserois en dire autant.

A MADAME
DE CASSINI,

Qui demandoit des vers sur l'amitié.

TU veux des vers pour l'amitié :
En chanson que lui dire ?
C'est un sentiment oublié,
Dès qu'on te voit sourire.
On n'a point d'amis à vingt ans,
Flore, Hébé, n'ont que des Amans.
C'est aux zéphirs,
C'est aux plaisirs,
A tresser ta couronne.
Du Printemps goûtons les loisirs,
Avant ceux de l'Autonne.

A M. SOULIER,

MÉDECIN.

L'ŒIL toujours ardent et serein,
Le jeune homme, plein d'assurance,
Laisse sans soin et sans chagrin
Les trois Sœurs au fuseau d'airain
Filer sa rapide existence ;
Voit tout éternel devant soi,
Enfin vit avec insolence,
Sans savoir comment ni pourquoi.
C'EST moi que j'ai voulu te peindre.
Jusqu'ici par l'âge emporté,
Sans rien prévoir et sans rien craindre,
Je crus à l'Immortalité.
Je m'abusois; le charme cesse,
Mon sang, privé de sa chaleur
Circule avec plus de paresse,
Et dans tous les canaux qu'il presse
Va distribuer la douleur :
Je cherche en vain cette souplesse,
Ce sentiment de la vigueur,
Que le Ciel donne à la jeunesse,
Et j'ose porter ma langueur

Entre les bras de ma maîtresse.
Hélas ! ce symptôme est affreux ;
J'en frémis, tu frémis toi-même :
Sans doute mon mal est extrême,
Puisqu'il me défend d'être heureux....
Allons, répare cette injure ;
Rends mon sang plus libre en son cours ;
Que jusqu'à mon cœur il voiture
Le filtre brûlant des Amours.
Pour Églé qui déjà murmure
J'ai juré de vivre cent ans :
Montre mon bail à la Nature,
Et fais-lui sceller mes sermens.

Loin sur-tout l'aspect redoutable
De tout Esculape pédant,
Qui traite un malade tremblant,
De l'air dont on juge un coupable ;
Redouble ma fièvre en entrant,
M'anéantit quand il m'approche ;
Qui semble avoir la mort en poche,
Ou me guérit en m'ennuyant.

Comme toi l'on doit savoir plaire
Aux yeux même de la douleur :
Je hais le Médecin sévère ;
Il me faut un consolateur.
Courbé, flétri par la souffrance,
Oui, l'homme veut encor jouir :
Il est toujours prompt à saisir
Ce qui soutient son espérance,

Et son cœur expirant s'élance
Vers le fantôme du plaisir.

Franchement je te le confesse,
Je trouverois hors de propos
D'aller, au fort de ma jeunesse,
Meubler un de ces froids caveaux
Que jamais le jour ne caresse,
Où l'on goûte un morne repos,
Et sans amis et sans maîtresse.
Moissonnons encor quelques fleurs;
J'aime assez ce monde magique,
Où l'heureux prisme des erreurs
Prête à tout ses vives couleurs:
J'aime ce Peuple fantastique
D'enfans poursuivant les honneurs;
Ces graves Sots qui s'établissent
En Juges, en Réformateurs;
Qui récompensent, qui punissent,
Se nomment Rois, Législateurs,
Et de leurs rêves s'applaudissent.
Que tu dois être regretté
Au milieu de cette Féérie,
Amour, bienfaisante folie,
Seule illusion de la vie,
Qui ressemble à la vérité!
O doux et consolans mensonges,
Bercez-moi jusqu'à mon réveil:
Puisque la vie est un sommeil,
Rendons-nous heureux par des songes.

Soulier, si ton Art cependant
Ne peut d'un corps tout discordant
Appaiser la guerre intestine,
Si par un maudit ascendant
Je suis poussé vers ma ruine;
Avec courage il faudra bien,
Loin des chers humains que je fronde,
Dénouant un foible lien,
Aller rêver dans l'autre monde.

On y rêve commodément,
Il ne s'agit que du passage.
Mais, quel qu'en soit l'évènement,
Parmi les apprêts du voyage,
Je veux jusqu'à l'embarquement
Me distraire sur le rivage.

TAYLOR INST OXFORD

ÉPITRE

A MADEMOISELLE ARNOUT,

Actrice de l'Opéra.

Flora brilloit jadis dans Rome.
Consuls, Pontifes et Questeurs,
Et tant d'autres que l'on renomme,
Furent tous ses adorateurs.
On briguoit l'honneur de ses chaînes
A sa voix, naissoient les beaux jours;
A ses pieds, les Aigles Romaines
Se jouoient avec les Amours.
En lois érigeant ses caprices,
Elle soumit ces fiers vainqueurs :
De Rome elle fut les délices;
Rome en fit la Reine des fleurs,
Et lui fonda des sacrifices.
Mais, dans peu, Flora, s'il lui plaît,
Va te remettre sa couronne;
Détruisant ce que Rome a fait,
C'est tout Paris qui te la donne.
Reçois nos baisers et nos vœux;
Livre ton sein à nos caresses,

Le respect est l'encens des Dieux,
L'Amour est celui des Déesses.
Que dis-je? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de Sophie?
Crois-moi, jeune, folle et jolie,
Laisse l'Olympe radieux
A la céleste Bourgeoisie,
Que l'on adore et qui s'ennuie,
Tandis que tu fais des heureux.

Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à mes yeux;
C'est là que je te déifie;
Voilà ton palais et tes cieux.
Je vois Psyché, je crois l'entendre,
Parmi la foudre et les éclairs,
Mêler sa voix plaintive et tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'amour si tu peins les flames,
Si tu fais gémir la douleur,
Ta voix s'échappe de ton cœur,
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi; par quels dons inconnus
Peux-tu réunir, ma Sophie,
Le babil piquant de Thalie,
Les sons touchans de Polymnie
Et le silence de Vénus?

Sur-tout combien je t'idolâtre,
Lorsque rendue à tes Amans
Toujours désolés et contens,

Tu sais, par ton humeur folâtre,
Suspendre et charmer leurs tourmens!
Lorsqu'on te voit sans étalage,
Sans apprêt et sans dignité,
Prêtresse de l'Amour volage,
Cueillir avec légèreté
Cette fleur de libertinage
Qui ressemble à la volupté!
Jamais chez toi n'osent paroître
Ces vieux Despotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours si bien faits pour l'être;
Tu proscris les airs imposans,
Les tons burlesques, les caprices
Des Altesses de nos coulisses,
Qui traitent en Impératrices
Et leurs Valets et leurs Amans.

Chez toi l'on trouve la nature,
Ou l'art séduisant de Ninon,
Cet art qui tient à la raison,
L'art de tromper sans imposture;
Chez toi l'on badine et l'on rit;
La gêne y semble insupportable,
Et l'on y cache son esprit,
Afin d'en être plus aimable.

Il est un champêtre réduit,
Temple paisible du mystère,
Où l'on s'envole à petit bruit,
Loin de l'étiquette sévère,

Qu'en riant l'Amour éconduit.
C'est là que, sur une ottomane,
Qu'ombragent les festons légers
D'un voile errant et diaphane,
Volent les jeux et les baisers.
C'est là que, plus vive et plus belle,
Le feu, la gaîté dans les yeux,
Hébé verse le punch aux Dieux,
Qui ne s'enivrent pas sans elle.
C'est là que, vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes sur la table,
Entre le Plaisir et l'Amour.
Quelle volupté, ma Sophie!
Que font les biens et la grandeur?
Va, ce délire est le bonheur,
Il est le charme de la vie.
Crains de serrer de nouveaux nœuds;
Toujours folle, et toujours tranquille,
Laisse errer ton cœur et tes vœux.
Ton amour feroit un heureux;
Ton indifférence en fait mille.

BILLET

A MADEMOISELLE F....

Dont le Patron est Saint-Alexandre.

On parle de deux Alexandres ;
L'un est Saint, et l'autre un Héros.
L'un mettoit les Villes, en cendres,
Et l'autre s'ennuyoit comme font les dévots.
Va, crois-moi, jeune Alexandrine,
Tu l'emportes sur tes Patrons,
Héros ou Saints : tes yeux fripons,
Ta gaîté, ta grace enfantine,
Pour soumettre nos cœurs, valent, je l'imagine,
Des meurtres ou des oraisons.
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vainqueur d'Arbelle ?
Ton pouvoir est plus juste et plus vrai que le sien :
A son joug on étoit rebelle,
Et l'on vole au devant du tien.
Poursuis, tes couronnes sont prêtres ;
Dans le champ des Amours tu peux tout hasarder :
Ainsi que ce Héros, tu feras cent conquêtes ;
Et mieux que lui tu sauras les garder.

DESCRIPTION

De quelques effets des Grottes d'Arci en Bourgogne.

Ces antres souterrains, par la nuit habités,
Offrent de toutes parts cent bizarres beautés :
A travers mille rocs, sous ces voûtes profondes,
Par des canaux glacés on voit filtrer les ondes,
Qui, faisant chaque jour d'insensibles progrès,
Dans des blocs de crystal enfantent mille objets :
Chefs-d'œuvre renaissans d'une ouvrière habile,
Qui renferme en ses mains et dans son sein fertile,
Les Minéraux, les Sels, les Végétaux divers,
Tous ces sucs créateurs, germes de l'Univers.

Par son mobile poids dans les airs soutenue,
La liqueur quelquefois demeure suspendue ;
Elle est prête à tomber, rien ne peut l'arrêter,
Le doigt en la touchant va la précipiter :
Mais bientôt, de ces lieux, étonnante magie !
Cette même liqueur, par degrés épaissie,
Se resserre, durcit, sous le tact incertain,
Forme un globe solide, et repousse la main.
Ce sont ces changemens, dont la pompe mouvante
Orne de ces réduits la scène transparente :

De là, ces beaux salons de rocailles ornés,
Sans le secours de l'Art, avec art ordonnés :
Ces magiques piliers, dont la cime hardie
Observe, en s'élevant, l'exacte symétrie ;
Ces rocs qui des rubis dardent tous les rayons,
Ce buffet d'orgue, prêt à recevoir des sons ;
Ces ifs qui, sans les soins d'une vaine culture,
S'échappent tout taillés des mains de la Nature.

Puis-je me rappeler tant d'effets variés,
Sous l'œil contemplateur cent fois multipliés ;
Tant d'objets qu'on voit moins qu'on ne les imagine,
Que le caprice seul à son gré détermine,
Que plusieurs Spectateurs, dans le même moment,
Et sous le même aspect, verront différemment :
Simulacres légers, esquisses imparfaites,
Qu'efface et que détruit l'instant qui les a faites?

C'est ainsi que d'erreurs nous sommes entourés ;
A la lueur des sens nous marchons égarés ;
De l'homme, à tout moment, la Nature se joue :
Voulons-nous la juger? notre prudence échoue.
Une dans son essence et changeante à nos yeux,
Souvent, pour les confondre, elle excite nos vœux.
Sans les approfondir, contemplons ses ouvrages ;
Ne jugeons point, doutons ; c'est la vertu des Sages.

ÉLOGE DE LUBIN.

Il est plus d'un chien qu'on révère :
Le chien qui brille dans les cieux,
Et puis ce grand chien si fameux,
Ce vilain dogue attrabilaire,
Epouvantail des sombres lieux,
Vulgairement nommé Cerbère.
Il en est d'autres parmi nous,
Que le caprice a mis en vogue,
Aux crins hérissés, au ton rogue,
Et qui sont toujours en courroux :
Petits monstres de fantaisie
Qu'on a toujours à son côté,
Que l'on prend pour société,
Et que l'Amant lui-même envie
Qui, toujours livrés au sommeil,
Sur les carreaux de la mollesse,
Malgré la main qui les caresse,
Grincent des dents à leur réveil.
Grace à la bonne compagnie,
Ce sont là les prédestinés ;
Ici bas toujours fortunés,
Ils se moquent de l'autre vie ;
Epicure fut moins heureux.

Des barbets le plus respectable,
Lubin est un élu comme eux :
Mais il est cent fois plus aimable.

COMBIEN j'envîrois ton destin,
Toi, les délices de Corine,
Toi, qu'elle flatte de la main,
Et de qui la patte lutine
Fourrage les lis de son sein,
Toi, son gardien le plus fidèle,
Qui la nuit t'endors auprès d'elle,
Jusqu'aux baisers du lendemain!

HA! que j'aime ta double oreille
Qui va balayant le chemin,
Tes poils frisés, ton œil mutin,
Et ton museau de maroquin,
Qui vraiment te sied par merveille!
Que j'aime ton agilité,
Ton petit air de suffisance,
Et ta charmante incontinence,
Aux approches de la beauté;
Celle au moins que tu dois connoître,
Qui soupire dans tes liens,
Et que le Ciel exprès fit naître
Pour la félicité des chiens!

LUBIN, que mon sort t'intéresse.
Quand je parois chez ta maîtresse,
Ne t'arme point d'un air grondeur;
Accorde-moi quelque caresse;
Déclare-toi mon protecteur.

A tout important fais la guerre ;
Etrangle les sots, si tu peux ;
Jappe après l'Amant téméraire ;
Mords les jambes de l'ennuyeux :
Mais, dans cette foule éphémère
Qui viendra lui faire la cour,
Distingue l'amitié sincère,
Eût-elle un faux air de l'amour.

AVIS
AUX SAGES DU SIECLE.

Sages fameux, qu'allez-vous faire ?
Laissez les dogues d'Angleterre
S'entre-mordre, se déchirer :
Vous sied-il d'amuser la terre ?
Vous êtes faits pour l'éclairer.
Il n'est rien qu'ici l'on ne fronde,
Et, grace à leurs dissensions,
Souvent les précepteurs du monde
En sont devenus les bouffons.
N'allez point faner sur vos fronts
Votre laurier sexagénaire :
Le souffle seul d'un vent contraire
Sèche les plus belles moissons.

On voit courir par pelotons,
Cent littéraires mirmidons
Qui vont, sur la foi de vos noms,
Se rallier sous votre enseigne.
L'un, tenant l'*Emile* à la main,
Harangue en prose sa brigade :
L'autre à son escadron mutin,
Lit jusqu'au bout la *Henriade.*
Tout cela vous paroît plaisant,
Sans doute, et des rumeurs si foles,
Sur des esprits vains et frivoles,
Prouvent assez votre ascendant.
Mais il est un monde perfide,
Froid, inexorable et léger,
Qui de tout, en riant, décide,
Hait ceux qu'il n'ose protéger,
Voudroit dégrader ce qu'il aime,
Semble se plaire à mépriser,
Et ne demande qu'à briser
L'autel qu'il a dressé lui-même;
S'il caresse, il va déchirer,
Sa faveur est toujours volage,
Et la satyre le soulage
De la fatigue d'admirer.
Allons, imposez-lui silence :
Qui peut armer votre courroux ?
Appréhendez-vous que la France
Ne parle point assez de vous ?
Eh! de grace, dormez tranquilles;

Au Parnasse le trouble règne ;
Point de ces burlesques frayeurs,
Par-tout dans nos bourgs, dans nos villes,
Pullulent vos admirateurs ;
De vous on s'occupe sans cesse ;
Multipliant vos traits sacrés,
Du burin la savante adresse,
Pour satisfaire à notre ivresse,
Vous a cent fois défigurés ;
A votre gré tout s'exécute ;
Pour rendre vos noms plus fameux,
La nation fait de son mieux,
Et par égard vous persécute ;
Tout vous sert, censeurs, partisans.
A ces écrits que l'on adore,
Quoique hardis et mal-sonans,
Pour donner plus de vogue encore,
On les brûle de temps en temps ;
Le moyen de pouvoir se plaindre !
Non, non, respectables rivaux,
L'oubli pour vous n'est plus à craindre ;
Cueillez le fruit de vos travaux.
Des passions l'obscur nuage
Offusque la jeune saison :
Le jour tardif de la raison
Doit éclairer l'hiver du sage.
Aux Athlètes qui sur vos pas
Se hasardent dans la carrière,
O mes maîtres ! ne donnez pas

L'exemple de ces vils combats
Qui font rougir chaque adversaire.
Pour l'honneur de l'humanité,
Soyez unis, daignez m'en croire;
Vous avez la célébrité,
Il faut songer à votre gloire.
Il est des plaisirs si flatteurs!
Régner sur notre ame attendrie,
D'une céleste poésie
Déployer les riches couleurs,
Abattre d'une main hardie
L'hydre affreuse de nos erreurs,
Et lancer les foudres vengeurs
De cette intrépide éloquence
Qui fait arracher l'innocence
Au couteau des persécuteurs:
Voilà vos droits, vos avantages;
Soyez toujours nos bienfaiteurs,
Et plus dignes de nos hommages,
Achevez enfin par vos mœurs,
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

MES MŒURS.

Oui, bien qu'au siècle dix-huitième,
J'ai des mœurs, j'ose m'en vanter;
Je sais chérir et respecter
La femme de l'ami qui m'aime;
Si sa fille a de la beauté,
C'est une rose que j'envie :
Mais la rose est en sûreté,
Quand l'amitié me la confie.
Après quelques foibles soupirs,
Je me fais une jouissance
Du sacrifice des désirs,
Et ne veux point que mes plaisirs
Coûtent des pleurs à l'innocence.
Mais il est des femmes de bien,
Femmes, qui plus est, d'importance,
Et, Dieu merci, sans conséquence;
Qui sont, du célibat en France,
Et la ressource et le soutien;
Qui, pour peu qu'on ait un maintien,
Vous traitent avec indulgence,
Et vous dégagent du lien
D'une gothique bienséance :

De ces Dames-là, j'en convien,
J'use ou j'abuse en conscience,
Sans jamais me reprocher rien;
Le mari même m'en dispense;
Je sais trop bien ce qu'on leur doit
Pour me permettre un sot scrupule :
C'est une bague qui circule,
Et que chacun met à son doigt.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

LICIDAS prit dans le bocage
Un bel oiseau sous des buissons,
Et crut retenir le volage
Par un simple lien de joncs.
Que ta cage n'est-elle faite,
Lui disoit-il! dès cet instant,
J'irois t'offrir à mon Annette,
Et l'Amour sait ce qui m'attend.
ANNETTE n'est point trop sévère;
Ton ramage lui plaira tant,
Que j'obtiendrai de la Bergère
En échange un baiser comptant.
Qu'elle m'en donne un seul bien tendre;
Annette doit me l'accorder :
Les autres, je saurai les prendre,
Si je n'ose les demander.

Il dit, et songeant à la cage,
Détache une branche d'ozier,
Puis revient ardent à l'ouvrage,
Croyant tenir son prisonnier.
Mais hélas ! il s'est fait passage,
Du lien, l'oiseau s'est enfui,
Et tous les baisers, quel dommage !
Se sont envolés avec lui.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE D**

Qui quittoit son logement de la barrière de Vaugirard.

C'en est donc fait : plus de barrière
Qui sépare Thémire et moi !
Les ris délogent avec toi,
Et courent tous après leur mère.
Bien faits pour les épouvanter,
Les Commis, suspectant leur bande,
Espéroient en vain les traiter
Comme des ris de contrebande :
De qui prétend les arrêter,

Un

Un vol rapide les délivre ;
Ils ont des ailes pour te suivre :
Ils n'en ont point pour te quitter.
Dès que la pompe l'environne,
Dès que sa main s'arme d'un fer,
Melpomène alors les étonne,
Mais paroît-elle en pet-en-l'air,
Ils vont, aussi prompts que l'éclair,
Jouer autour de sa couronne,
Adoucir l'orgueil de ses traits,
Changer en roses ses cyprès,
Et d'un sopha lui faire un trône
Où le plaisir ne dort jamais.
AIMES-TU ton nouvel asyle ?
Sans doute la belle Cypris,
Du sein de ses oiseaux chéris,
Détacha le duvet mobile
Qui sert l'amour et le repos,
Et de ton alcove tranquille
Renfle mollement les carreaux.
Tu n'as point oublié peut-être
Les Dédales officieux
Qu'inventa l'Amour ce grand maître,
Pour soustraire l'Amant heureux
A celui qui paîra pour l'être.
COURAGE ! en ce charmant séjour.
Cueille les mirtes de Cythère ;
Enchante et trompe tour-à-tour,
Comme tu fis à la barrière ;

Tourmente bien Ducs et Milords,
Qui vont marchandant leurs Maîtresses,
Qui pensent qu'on vend des caresses,
Et qu'on achète des transports;
De nos Seigneurs fais un exemple;
l'Amour n'en aura pas pitié:
Mais garde dans le nouveau temple
Une chapelle à l'amitié.

A MADEMOISELLE

DE CHOISEUL,

Qui vouloit qu'on chantât Sainte-Claire sa Patrone.

CLAIRE, dit-on, étoit jolie,
Et fut vierge malgré cela:
Dieu soit loué! cet effort-là
Doit mener loin dans l'autre vie.
Disparoissez, Iris, Thisbé,
Qu'après mille ans on cite encore,
Vénus, Diane, antique Flore;
Disparois, éternelle Hébé.
Que m'importent ces fables vaines:
Et les protectrices d'Hector,

Et les Graces contemporaines
Du vieux chantre du vieux Nestor?
Dans les déserts de la Féerie,
Nous avons erré trop long-temps:
Claire, Choiseul, ô noms charmans,
Vous serez ma mythologie.
Amours, entourez ces deux noms
D'une auréole de lumière;
L'une, aux célestes régions,
Est une Sainte qu'on révère,
Et l'autre est Nymphe sur la terre:
Pour la Nymphe que nous servons
Soit fête annuelle à Cythère!

JEUNE Choiseul, règne à ton tour;
Exerce une douce puissance;
Les cœurs voués jusqu'à ce jour
A l'ennui de l'indifférence,
Ressuscités par ta présence,
Seront convertis à l'amour.
On dit que ta Patrone austère
Du mal des yeux sait garantir:
On ne voudra jamais guérir
Du mal que les tiens pourront faire.

LES SEPT DÉMONS
DE MADELEINE
A MADEMOISELLE***,
Pour le jour de sa Fête.

Ta Patrone, en cessant de plaire,
Pleura, nous dit-on, ses péchés;
Démêlons ses motifs cachés,
Elle pleura de n'en pouvoir plus faire.
De sept Démons Jésus la délivra;
Le fait est sûr : mais de ces démons-là
On n'a point éclairci l'histoire;
On n'en voit rien dans S. Grégoire
J'ai lu pourtant, si j'ai bonne mémoire,
Qu'ils sont depuis entrés à l'Opéra.
Jeune et charmante Madeleine,
De sept Démons aussi tu suis les douces loix :
A leur tête d'abord s'avance Melpomène,
Qui tonne ou gémit par ta voix,
Et dépose à tes pieds le sceptre de la scène.
Arrive après cet aimable lutin,
Ce petit Dieu qui fait le diable à quatre,
Qui joue entre tes bras, se cache dans ton sein,

Et sous tes lauriers vient s'ébattre.
L'inconstance le suit des roses à la main ;
C'est ce Démon sur-tout qu'on préfère à ton âge :
Pourquoi non ? la beauté doit être un peu volage,
Pour l'amour d'elle-même et celui du prochain.
Le quatrième est la coquetterie,
Non l'art cruel de tourmenter les cœurs,
Mais cet heureux secret, cette adroite magie,
Qui donne à des refus tout le prix des faveurs.
Près d'elle j'apperçois l'ingénieux caprice,
Qui veut et ne veut plus, rit et boude à la fois,
Fuit, revient, encor, choisit, pleure son choix,
Et fait de mille Amans le charme et le supplice.
Lui-même sur tes pas il conduit le désir ;
Le caprice l'éteint ; c'est lui qui le fait naître,
Et, pour fermer la marche, enfin je vois paroître,
Le Démon enchanteur qui préside au plaisir.
Dût ta vie éternelle être un peu hasardée !
Ne suis point ta Patrone en ses derniers excès,
De tes jolis Démons sois toujours possédée,
Et puissé-je avoir part aux péchés que tu fais !

MADRIGAL

A M. DE SAINT-MARC,

Officier aux Gardes, au sujet d'une Epître sur l'Amour et l'Amitié.

L'Amour et l'Amitié dont tu nous peins l'image,
Voilà tes Dieux, encense-les toujours :
Leur doux accord n'est connu que du Sage ;
L'un préside à ses nuits, l'autre embellit ses jours.

LES GRACES.

STANCES

A ÉGLÉ.

Les jeux abandonnoient ma lyre,
Et j'oubliois de la monter ;
J'ai vu les Graces te sourire :
L'Amour m'invite à les chanter.

De ce Dieu compagnes fidelles,
Élèves de la vérité,
Elles plaisent sans la beauté:
La beauté ne plaît pas sans elles.

En mille plis voluptueux,
Dans tes habits elle se jouent,
Églé, ce sont elles qui nouent
Les tresses de ces beaux cheveux.

Pour juger les trois immortelles,
L'Amour te nomme heureux Paris:
Tes yeux s'égarent éblouis,
Et n'osent pas choisir entr'elles.

Junon vante sa majesté,
Minerve, sa guerrière audace:
Mais Vénus se tait avec grace:
Le prix par elle est emporté.

La Déesse alors étoit nue;
C'est le droit des Divinités:
Je suis plus épris des beautés
Qu'une gaze cache à ma vue.

Loin cependant les vains apprêts;
Suis le conseil de la nature:
Belle Églé, le défaut d'attraits
Fit seul inventer la parure.

Le faste des ajustemens
Nuit à la grace naturelle;
C'est la Vénus de Praxitèle
Qu'on gâte à force d'ornemens.

Des fleurs qui naissent sur tes traces,
Couronne-toi sans autres soins;
Tout ce que l'art ajoute aux graces,
En est toujours une de moins.
Il en est..... le Dieu du mystère
Se plaît lui-même à les voiler;
Amour, que je puisse en parler!
Je te promets bien de me taire.

ÉPITRE
A M. L'ABBÉ DE L**.

En réponse aux Vers qu'il avoit adressés à l'Auteur.

En bonne foi, tu me fais trop d'honneur.
Jusqu'à présent je ne suis point un sage;
La sagesse, dit-on, est si loin du bonheur!
Je ne croirai point davantage,
Que mon foible talent puisse armer les jaloux:
Enfans irréguliers d'une muse volage,
Mes vers ne valent pas le frais de leur courroux.
Mais j'ai parmi les sots choisi quelques victimes;
J'ai d'un ton fou raisonné sur les mœurs,
Et le plus grand de tous mes crimes
Est d'avoir, sans égard, égayé mes censeurs.

Tu le sais : tout est fanatisme
Et convention aujourd'hui ;
Le rire est hérétique, et la gaîté fait chisme :
On brûlera bientôt ceux qui craignent l'ennui.
Des Auto-da-fés littéraires
Dussions-nous subir les horreurs,
Évitons ce fléau peu connu de nos pères,
Et né du cerveau creux des modernes penseurs.

Mais le moyen qu'il puisse te surprendre
Et fane les lauriers sur un front de vingt ans!
Poursuis, cultive en paix tes aimables talens,
Et que l'envie aille se pendre,
De voir les fruits chez toi joints aux fleurs du Printems.
Ne proscris point l'Amour, et les plaisirs qu'il donne :
C'est une douce erreur qui sied à tes beaux ans,
Et malgré la rigueur des saints commandemens,
Ce péché-là ne peut damner personne.

Simple Abbé, grand Vicaire, Evêque, ou Cardinal,
Garde toujours tes goûts, délices de la vie :
Les titres ne sont point un mal,
Quand ils n'enlèvent rien à la Philosophie :
Mais ne va point pour eux, retournant sur tes pas,
Transfuge ingrat du Pinde, Apôtre de la Bible,
T'interdire des jeux qui sont de tous états,
Et défendre à ton cœur d'oser être sensible.
Va, la calote rouge et le glaive terrible,
La Thiare, les clefs n'ont que de froids appas,
Et sont la proie enfin de la Parque inflexible :

Les jolis Vers affrontent le trépas ;
Un pape meurt fort bien quoiqu'il soit infaillible :
Le Prieur d'Oleron, Chaulieu ne mourront pas.

A MONSIEUR
L'ABBÉ DE LILLE,
Sur sa Traduction des Géorgiques.

Jusqu'ici j'ai peu su la cause
Qui reproduit cet Univers :
Mais, depuis que j'ai lu tes vers,
Je crois à la métempsycose :
De Lille est un nom supposé ;
Je reconnois dans ton langage
Virgile même francisé,
Qui nous traduit son propre ouvrage.

A
THÉMIRE,
Convalescente dans les premiers jours du Printemps.

QUELLE jeune et fraîche Déesse
T'invite à voler dans ses bras ?
Le plus aimable Dieu s'empresse
A la conduire sur tes pas.
L'une aux rayons de l'allégresse
Vient r'ouvrir ton œil enchanté,
Sans elle il n'est plus de jeunesse,
Sans elle il n'est plus de beauté.
L'autre, attendu par la Nature,
Répand des parfums dans les airs,
Et, des fleurs semant la verdure,
Fait un Jardin de l'Univers.
Aux feux que leur retour inspire,
Tu reconnois ces Dieux charmans ;
C'est la santé, jeune Thémire,
Que te ramène le Printemps.
Vois ces vergers et ces prairies
Déployer leurs riants tableaux :

Vois, dans ces retraites fleuries,
Errer ces paisibles ruisseaux.
Vois, ces tilleuls sur ce rivage
Unis, enlacés en berceaux,
Abaisser leur mobile ombrage
Qui va se peindre dans les eaux.
La Nature se renouvelle :
Quel spectacle touchant pour moi !
Je la vis mourante avec toi ;
Je te vois renaître avec elle.

A LA PRINCESSE DE**.

Un Philosophe Militaire
Sensé, comme on l'est à vingt ans ;
Tranchons le mot... un Mousquetaire,
Ose vous offrir son encens.
J'avoûrai qu'il est téméraire,
Que ses transports sont imprudens ;
Il le sent et ne peut se taire ;
Princesse, il est certains momens,
Où le cœur ne consulte guère
L'orgueil des titres et des rangs ;
Vénus alors devint Bergère :
Je ne crois plus aux sentimens,
Dès que la Raison les éclaire.

Dans ses doux transports Ixion
Saisissait la trompeuse image
Qui réalisoit ses désirs :
Il adoroit jusqu'au nuage
Qui s'opposoit à ses plaisirs.

A MADEMOISELLE
ALEXANDRINE.

Jeune et folâtre Alexandrine,
Je sentois mon heure venir :
Je touchois presqu'à ma ruine ;
J'allois, oui j'allois m'attendrir,
Grace à ta friponne de mine.....
J'ai pris la poste pour te fuir.
Je me suis abusé sans doute ;
Je n'en ai pas plus de repos.
Change-t-on de cœur sur la route,
Comme l'on change de chevaux ?
L'Amour, hélas ! est du voyage ;
Et quand je soupire pour toi,
Il bat de l'aîle autour de moi,
Et s'applaudit de son ouvrage.
Je revois ces yeux libertins
Que fait pétiller la folie,
Ettes agrémens enfantins,

Et cet art qui les multiplie,
Et cette bouche, au doux souris,
Où le baiser vit et repose ;
Et ce sein où parmi les lys
S'élève un trône pour la rose.
De loin tu sais lancer tes traits.
Au fond d'un bois, dans la prairie,
Par-tout je trouve tes filets,
Et je galope dans la Brie
Avec l'amour et tes attraits.
Apprends jusqu'où va mon délire.
Si le Ciel est pur, si les champs
Sont rafraîchis par le Zéphyre,
Je me dis.... en ces doux momens
Alexandrine doit sourire :
Mais, sur la cime des forêts,
S'il se forme une nue obscure ;
C'est toi qui boudes la nature ;
Oui, les beaux jours sont tes bienfaits.
Que de feux ! dis-moi donc : qu'en faire ?
A peine, hélas ! as-tu seize ans.
Déserteurs des bosquets rians
Et du Colombier de Cythère,
Bientôt tous les Amours du temps,
Adroits, flatteurs et caressans,
Viendront habiter ta volière,
Becqueter tes charmes naissans ;
Et je voyagerai long-temps
Avant de parvenir à plaire.

Chasse, crois-moi, ces Importans.
Choisis plutôt un Fou sincère
Qui sache aimer sans fade encens :
Tiens ; si tu veux, j'ai ton affaire.
Je m'abandonne à cet espoir ;
Il a suspendu mes alarmes :
Au galop je fuyois tes charmes :
Au palop je viens les revoir.
Je viens te consacrer ma vie ;
Je suis ivre brûlant d'amour.
Arrange-toi, je t'en supplie,
Pour m'adorer à mon retour.

A M. DE PÉZAY,

Sur la Galanterie moderne.

Il faut en convenir, Damis,
Combien, depuis qu'on le raisonne,
L'amour a perdu de son prix !
Les Sages, Dieu me le pardonne,
Ne sont que des Amans transis.
Le galant Clergé de Cypris
Exclut les Docteurs de Sorbonne,
Les Géomètres, les maris,

Froid bétail qui toujours foisonne,
Et qui désole tout Paris.
L'amour vrai, ton guide et mon maître,
Dans leurs calculs s'évanouit:
Oui, c'est l'instinct qui le fait naître;
Et l'Analyse le détruit.
Eh! laissons cet enfant bizarre
Régler son vol sur le désir:
Qu'importe après tout qu'il s'égare,
Si l'erreur le mène au plaisir?

QUELLE est notre galanterie
Dans ce beau Siècle si vanté?
C'est l'oisive coquetterie
Qui grimace la volupté.
On s'aime, et bientôt on s'évite;
On se prend, parce qu'on se quitte,
Tout est arrangé, concerté:
On fait des enfans par système,
Ou bien par un égard suprême
Pour la pauvre postérité.
L'amour, éternel Moraliste,
Devint un Dieu de Cabinet:
L'amour est Encyclopédiste;
Ce titre lui sied tout-à-fait.

DU bel esprit funeste empire!
Ton glacial, ton précieux!
Avec toi puissé-je proscrire
Tout tes suppôts volumineux,
Dont le travail fastidieux

Fait

Fait bâiller tout ce qui respire,
Mes bons, mes stupides Ayeux :
Que je vous aime et vous regrette !
Donnez-moi donc votre recette :
Plus sots, vous étiez plus heureux.
Beaux jours de la Chevalerie,
Revenez encor parmi nous :
Revenez, galante Folie,
Amadis terribles et doux,
Vous qui, de conquête en conquête,
La pique en main, le casque en tête,
Vainqueurs de cent périls divers,
Au galop couriez l'Univers ;
Vous qu'on voyoit tout entreprendre,
Pour vos belles, pour leur bonheur ;
Et dont l'amour soumis et tendre
N'osoit attaquer un bonheur
Qu'elles n'auroient osé défendre !
Que j'aime ce Fou suranné,
Ce preux Paladin de la Manche,
Au long visage décharné,
Mais à l'ame sensible et franche,
Qu'aux pieds d'un rocher calciné
On vit mille fois sur la brune
Se fessant au clair de la Lune
Pour l'Amour et pour Dulciné !
Avec quel transport je m'écrie,
Quand je vois ce fougueux Roland,
Dans son héroïque furie

Si fou, si risible et si grand,
Troubler le cristal des fontaines ;
Injurer les doux Zéphirs,
Effrayer les bois et les plaines
De ses longs et bruyans soupirs ;
Pleurer la honte de ses chaînes ;
Et, l'œil sombre, ardent, inquiet,
Sublime à force de foiblesse,
Déraciner une forêt
Pour se venger de sa maîtresse!
Les voilà ces emportemens,
Et ces écarts et ce ravage,
Ces fougues du cœur et des sens,
Que je préfère au persifflage
De tous nos Scélérats charmans.
L'Amour est le Dieu des orages,
Raison, le plus froid des Tyrans,
Mêle-toi de faire des Sages,
Et laisse en repos les Amans.
Je n'y tiens plus. Oui, je vais prendre
Une rondache, un écuyer :
J'ai l'esprit fou, j'ai le cœur tendre,
Amis, je me fais Chevalier.
Je veux dissiper l'imposture :
Belles, je veux dans votre cour
Ramener enfin la Nature
Avec le véritable Amour.
DAMIS, ne va point me distraire :
Ils pourroient encor m'échapper :

Tu sais trop, pour les rattraper,
Combien j'ai de chemin à faire.

A MONSIEUR
LEMIERRE,
En lui envoyant Pierre-le-Grand.

AMI, je hais les dédicaces
Et le ton des adulateurs :
Je demande un sourire aux Graces,
Rien au faste des Protecteurs.
Jamais par le moindre acrostiche
Je n'ai flatté l'orgueil des rangs.
Les Sots, que le hasard fit grands,
Pourroient bien transir dans leur niche,
Sans que j'y brûle un grain d'encens.
Je ris de l'opulence altière,
Qui, de sa triste oisiveté,
Prétend que l'on soit tributaire.
Ma Maîtresse et la vérité
Sont les Rois à qui je veux plaire.
A l'aspect du vice fêté,
Ma Muse, d'un œil irrité,
Se rejette, toujours plus fière,
Dans les bras de la liberté.

PAR sagesse ou par imprudence,
Je fuis tout succès mandié,
Et, du sein de l'indépendance,
J'offre mes vers à l'amitié.
Jette les yeux sur la peinture
De ce Guerrier Législateur,
Qui par son souffle producteur
Dans le Nord changea la Nature;
Rassembla les germes épars
Des talens et de l'industrie;
Et, se créant une Patrie,
Fit luire le Soleil des Arts
Sur les neiges de Sibérie.
Pour de pareils coups de pinceaux,
Je suis sans doute encor novice :
Ami, je me borne à l'esquisse,
Et te laisse les grands tableaux.
ON nous parle de l'ancien Pierre,
Qui, de la foi seule appuyé,
Jadis marcha sur l'onde amère,
Sans se mouiller le bout du pié.
Ce Pierre-ci, plus terre à terre,
Seroit, je crois, bientôt noyé,
S'il étoit par moi renvoyé
Sur les flots bruyans du Parterre.
Pour toi, brave cet Océan;
Hasarde et vogue à pleines voiles.
Guillaume, Hypermnestre, Artaban,
Voilà tes vents et tes étoiles.

Mais, tout prêt de toucher le bord,
Si tu succombois à l'orage,
Sur un débris gagne le Port,
Et reviens, te moquant du sort,
Rire avec moi de ton naufrage.
Tu trouveras un jour serein
Sous le berceau qu'on te destine :
Je t'attends, le verre à la main,
Et je t'attends avec Corine.

AUX ÉDITEURS

De l'Almanach des Muses, au sujet d'une Note qui s'y trouve, au bas des vers à Corine (1).

Eh! Messieurs, n'appréhendez rien :
J'ai beau médire de la gloire ;
C'est du temps perdu, j'en convien :
Quel Auteur osera m'en croire ?
Prêcher, aux Poëtes sur-tout !
Le mépris de cette fumée,
C'est renverser, confondre tout ;
Il leur faut de la renommée.

(1) J'y disois, je crois, qu'un sourire de Corine valoit mieux que la gloire ; et c'est ce qu'on désapprouve.

Pour moi, si vous le permettez,
Je prétends dépenser ma vie
En de plus douces voluptés.
Vos rêves n'ont rien que j'envie :
Il me faut des réalités.
Songez à la race future.
Moi qui resserre mes destins
Dans les bornes de la Nature,
J'aime assez cette sphère obscure :
J'y veux couler des jours sereins,
Et suis, quoique l'on en murmure,
Pour les plaisirs contemporains.

Et puis, par des routes diverses,
On atteint l'immortalité.
Outre le chemin fréquenté,
Il est des sentiers de traverses
Qu'on prend pour sa commodité.
Souffrez, sans qu'on vous scandalise,
Que, par ses penchans emporté,
On soit immortel à sa guise.
L'un veut l'être par ses hauts faits,
L'autre par ses écrits aimables :
Antonin l'est par ses bienfaits,
Et la Fontaine par ses Fables ;
Pétrarque par de froids Sonnets,
Homère par son Iliade :
Le Madrigal et la Ballade,
Flanqués de quelques triolets,
Valent ce titre à Benserade :

Chaulieu le doit aux seuls appas
De quelques graces négligées;
Vous, Messieurs, à vos Almanachs,
Comme Keyser à ses dragées.

Que dis-je? Pourquoi tant d'effort?
Pourquoi ces élans du génie ?
Tel n'a de titre, après sa mort,
Que l'indolence de sa vie :
Témoin l'oisif *Desyvetaux* (1)
Qui, dans une sage apathie,
Eloignoit tous ces vains travaux,
Pour abandonner son repos
A la tendre mélancolie.
Le Monde, à ses yeux enchantés,
N'étoit peuplé que de Bergers;
Et chalumeaux et pannetières
Pendoient toujours à ses côtés.
La mort pour lui fut un passage;
Exhalant ses derniers soupirs,
Il crut, dans un nouveau bocage,
Renaître à de nouveaux plaisirs.
Il descendit aux sombres rives,
Une houlette dans la main;
Et près de lui son air serein

(1) Célèbre Paresseux de l'autre Siècle : il étoit presque toujours en habit de Berger, et fit quelques chansons pastorales. Son nom est consacré par les vers de *Chapelle*, de *Chaulieu*, et sur-tout par ce qu'en a dit Mr *de Voltaire*.

Fixa les ombres fugitives.
Ainsi finirent ses beaux jours
Evanouis dans la mollesse ;
Et son nom, qui vivra sans cesse,
Fut déposé par la paresse
Dans les Annales des Amours.
O trop heureuse indifférence!
Calme, abandon voluptueux!
Viens embellir mon existence :
Peux-être un jour chez nos neveux
Je trouverai quelqu'indulgence ;
Mais, trompé dans mon espérance,
Si je suis oublié par eux,
Je leur ai pardonné d'avance.

A MONSIEUR

L'ABBÉ DE***,

En lui demandant Tibulle.

Jeune Apôtre de Jésus-Christ,
Envoyez-moi cet amoureux Tibulle ;
On pourroit vous voler son livre sans scrupule :
Vous garderez toujours son cœur et son esprit.

A UN AMI

Sur mon déménagement.

Ami, je quitte ma barrière (1),
Mes tilleuls et mes tourtereaux :
Pas encore assez loin des Sots,
Je l'étois trop de ma Glicère.
Qu'ai-je besoin, sur mon chemin,
De gazons, d'arbres véritables ?
Je voyage au pays des Fables,
Et leur empire est mon jardin.
De la baguette poëtique
Ne connois-tu pas le secret ?
Je puis, d'un seul coup de sifflet,
Enfanter un monde magique.
Bois de myrte et de serpolet,
Labyrinthes, fraîches cascades,
Dais de fleurs, vertes palissades,
Voûte odorante d'un bosquet,
Appareil brillant d'une fête,
Groupes d'Amour, folâtres jeux,
Tout cela, dès que je le veux,

(1) La Barrière de Sève.

Sort tout arrangé de ma tête.
Mais apprends quel est mon destin.
Sur moi la Providence enfin,
Si dans ses décrets j'ose lire,
Paroît avoir quelque dessein,
Et semble en secret me conduire.
Pour avant-goût de ses faveurs,
Je vais occuper la cellule
D'un de ces pieux Directeurs,
Toujours hérissés de scrupule,
De pénitence et de rigueurs;
Le tout pour le bien des pécheurs.
D'un de ces Mortels respectables
Qui, de leur pleine autorité,
Peuvent donner à tous les Diables
Un pauvre Mondain entêté
De ces illusions damnables
Qui font notre félicité.
Du saint Homme ignorant l'absence,
Ses Pénitentes, quelque jour,
De leurs messages tour-à-tour
Gratifieront ma Révérence :
En échange du Paradis,
On m'enverra pâtes sucrées,
Longues ceintures bien moirées,
Petits rabats, flottans surplis,
Fourrure, hermine doctorale,
De bon chocolat de santé,
Et force liqueur pectorale,

Pour les cas de nécessité.
Que sait-on? Dévotes jolies
Peut-être viendront les matins,
Dessous leurs voiles clandestins,
M'entretenir de leurs folies :
D'une soutane empaqueté,
Je rirai bien de leurs détresses,
En voyant leur timidité
Offrir à ma sévérité
Le buletin de leurs foiblesses (1).
L'absolution avec moi
Sera le prix de la figure.
Vieilles ou laides, je t'assure,
N'ont à mes yeux, ni foi, ni loi,
Et de qui sait plaire, je crois,
La conscience est toujours pure.
Directeur de mon encolure
Aux attraits donnera beau jeu :
Comment pourroient offenser Dieu
Celles qui parent la Nature ?
Ma foi, ce dogme est triomphant :
Mais je vais, hôte moins austère,
Rajeunir de mon presbytère

(1) Cette petite Pièce ne doit être regardée que comme un délire d'imagination, absolument sans conséquence. C'est ains que Boileau s'est permis, dans une de ses Satyres, quelques plaisanteries sur les Directeurs, quoique pénétré de respect pour les fonctions de leur état.

L'apostolique ameublement.
Déjà Tibulle a pris la case
Qui logeoit l'ancien Testament :
Catulle saisit promptement
L'étui d'un vieux St.-Athanase ;
Un Saint Paul tout rongé des rats
A Virgile cède sa place,
Et la Somme de Saint Thomas
Fuit devant le badin Horace.
Ovide expulse un Saint Justin,
Chaulieu chasse un Saint Epiphane ;
Et Voltaire qui se pavane
Fait déserter Saint Augustin (1).
Les Suaires, les saintes Faces
Sont remplacés par ces tableaux ;
Où les jeux tirent les rideaux
Qui nous cachoient le sein des Graces :
Au lieu de ces grils enflâmés
De ces buchers du Fanatisme,
Où notre doux Christianisme
Sanctifia ses biens-aimés ;
On y verra de frais ombrages,
Des lits de gazon, de beaux jours,
Et tout ce qui rappelle aux Sages
La religion des amours.

---

(1) Un homme du Monde peut être plein de vénération pour ces grands Personnages, sans les avoir dans sa Bibliothèque.

Ici la belle Cythérée
Sort de son berceau transparent,
Et de ses Nymphes entourée,
Sourit au Ciel pur qui l'attend.
Plus loin, autour d'un col d'albâtre
S'entrelace un Cigne amoureux;
Douce image d'un Dieu folâtre,
Qui se cache pour aimer mieux.
De la Nymphe il se rend le maître,
Et, dans ses amoureux élans,
Éparpille ses lys brûlans
Sur les roses qu'il a fait naître....

Mes Amis, mes consolateurs,
Venez tous dans mon hermitage:
Allons, qu'on apporte des fleurs;
Buvons frais: à l'Amour volage
Demandons encor des erreurs;
Et, toujours exempts de nuage,
Si le plaisir est dans nos cœurs,
Que notre front en soit l'image.

A MADAME***

Qui demandoit un impromptu.

QUOI ? des Vers ! et si promptement !....
Bel embarras ! jeune Thémire,
Te voir, t'aimer et te le dire
N'est que l'affaire d'un moment.

A ROSIRE.

CHASSÉ deux fois ! c'est trop, friponne.
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne :
Je suis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce sont les droits de la beauté :
Du Benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages ;
Nous autres Sots soi-disant Sages
Ainsi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus qué Dieu confonde !

Qu'on voit sans cesse, autour de toi,
Frémir, tousser, faire la ronde,
Ce Dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien alarme,
Et qui n'est prompt qu'à soupçonner :
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuse ;
J'ai mon congé, c'est mon excuse.
D'autres iroient se lamentant,
Te reprochant tes injustices :
Pour moi, de tes jolis caprices
Je me console en plaisantant.
Dis-moi donc : qu'est-ce que demande
Ce vieux Bostangi des Amours ?
Dois-tu trembler, quand il commande,
Et lui prodiguer tes beaux jours ?
Donne-t-on des chaînes à Flore ?
Elle éparpille sur ses pas
Les roses qui viennent d'éclore :
Un seul ne s'en couronne pas.
La jeune et brillante Immortelle,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir,
S'envole où le désir l'appelle,
Et court souvent après Zéphyr,
Comme Zéphyr court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Rosine, toi fraîche et belle !
Ce décrépit, ce lourd Midas,

Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas,
Qui, pour t'outrager se tourmente,
Ose unir l'hiver au printemps,
Et sur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiser de soixante ?
Je crois voir ce Cyclope affreux,
Ce forgeron atrabilaire,
Qui, de ces antres ténébreux,
Tout en boitant vient à Cythère
Attrister les ris et les jeux,
De Vénus salir la ceinture,
Effaroucher la volupté,
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté.
Ah ! ramène enfin sur tes traces
Et la folie et l'agrément.
Allons, Rosire, au nom des Graces,
Chasse-nous ce froid Surveillant :
Qu'en veux-tu faire, je te prie ?
Je sais bien qu'il est opulent :
Eh ? n'es-tu point jeune et jolie ?
C'est à peu près l'équivalent.
Ta voix, ta voix enchanteresse,
Dont les accens victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse,
La langueur, le trouble et les feux ;
Ta taille élégante et légère,
Ton œil fripon, le don de plaire

Qu'à

Qu'à la beauté l'amour préfère,
Mille talens voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foiblesses et nos désirs,
Crois-moi, voilà ton héritage :
Enrichis-toi par tes plaisirs.

A MONSIEUR
LE COMTE DE**

Hé bien ! mon aimable Exilé,
Que fais-tu dans ta solitude ?
Les réflexions et l'étude
T'auront sans doute consolé.
La raison orgueilleuse et libre,
Dans une tour, sous des lambris,
Garde toujours son équilibre :
On pense à Metz comme à Paris.
Eh ! vraiment, je t'en félicite ;
C'est un droit dont je fais grand cas :
Que de Sots, tu le sais, hélas !
Qu'un si beau privilége irrite,
Voudroient bien qu'on ne pensât pas !
Mais, dis-moi donc : par quel scrupule,
Dans un Discours assez subtil,

Monsieur de *** défend-il
Que dans Paris on inocule ?
A Londre on inocule aussi ;
Et l'on n'est pas plus ridicule
A Londre qu'on ne l'est ici.
De Gatti la recette est bonne ;
Du moins je l'ai toujours pensé.
Pourquoi consulter la Sorbonne
Quand la Nature a prononcé ?
Mon ignorance est bien profonde ;
Mais il est, je crois, très-prouvé,
Qu'une recette utile au monde
Ne peut être un cas réservé.
On auroit beau leur citer Londre,
Cher Comte, c'est perdre son temps,
Et gratuitement se morfondre ;
Ils n'en sont pas plus indulgens :
Et puis, le moyen de confondre
Ces Mortels, ces Juges puissans,
Qui vous empoisonnent les gens
Long-temps avant de leur répondre ?
Laissons ces discours dangereux ;
Ton exemple m'ouvre les yeux :
A mon babil trop téméraire
Je ne veux pas être immolé.
Souvent, pour avoir trop parlé,
On est des siècles à se taire.
Jasons et de vers et d'amours :
Censurons la Cour de Cythère ;

C'est un droit que l'on eût toujours :
Pour l'autre, il faut qu'on la révère.
Mais, quoi ! les amours envolés
Loin de Paris sont tous encore :
Les uns, dans les bois de Saint-Maure
Par Cassini sont rappelés ;
Auprès d'une Duchesse aimable,
D'autres accourent vers Chilli ;
Et leur cortége est innombrable
Dans les bosquets de Chantilli.
Fuyant cette foule importune,
Les autres t'ont voué leur foi,
Et compagnons de ta fortune,
Sans doute font prison commune,
Et sont en exil avec toi.
Enfin, cher Comte, il ne nous reste
Que quelques Anglais désœuvrés,
De leur vilain *Splin* dévorés,
Et très-ennuyeux, je l'atteste,
Quoique par moi très-révérés ;
Qui, dans leurs ténébreux caprices,
Prodiguant l'or pour être heureux,
Vous baragouinant leurs feux
Aux Majestés de nos coulisses.
Va, crois-moi, ne regrette rien :
Pardon ; j'oubliois ta maîtresse ;
C'est quelque chose, et j'en convien.
Qu'il pèse à la délicatesse
D'être enfermé dans une tour,

Tandis que par le monde on laisse
Courir l'objet de son amour. . .
Peut-être de jalouses flammes
Agitent tes sens désolés ;
Entre nous, ces maudites Femmes
N'ont point pitié des Exilés.
Rassure-toi, Comte ; je gage
Que ton effroi sera déçu :
L'exil est assez pour un Sage ;
Ce seroit trop d'être cocu.
Si cependant, par un caprice,
Tu devois l'être quelque jour ;
Si ta belle te fait ce tour
Et cette cruelle injustice,
Je demande au grand Dieu d'Amour,
Que ce soit moi qu'elle choisisse.

A MONSIEUR

LE COMTE DE***

Qui me demandoit des Vers, de Lille-Adam où il étoit pendant la Semaine-Sainte.

Eh! que pourrois-je vous écrire
D'un séjour triste et pénitent,
Où l'Amour sous un crêpe expire,
Dans l'effroi du jour qu'on attend,
Et n'ose parler ni sourire;
Où, de la grace enfin touchés,
Nous allons, aux pieds des Apôtres,
Purger nos cœurs de vieux péchés,
Afin de faire place à d'autres;
Où l'infatigable Gélin
Du Louvre fait mugir le dôme
Par son organe souterrain;
Où Muguet, au timbre argentin,
En roulades habile en Pseaume,
Et nous persécute en Latin?
C'est à vous, c'est-à votre Muse
Qu'il faudroit demander des vers.
Quels vastes champs vous sont ouverts!

On écrit bien où l'on s'amuse.
Peignez-nous ce Mortel charmant,
Qui tour à tour est de la France
Et le soutien et l'ornement;
Qui sait garder, en s'amusant,
Le *decorum* de la naissance;
Qui, faisant déserter Paris
À l'essaim brillant de nos Femmes,
Nous enlève toutes ces Dames,
Et nous laisse tous leurs maris.
De ces jeunes Enchanteresses
Crayonnez les riants portraits:
Célébrez tout haut leurs attraits;
Parlez tout bas de leurs foiblesses;
Point du tout, si vous l'aimez mieux.
En amour un peu de mystère
Sied bien, disoient nos bons Ayeux,
Et je vous crois assez heureux,
Pour être obligé de vous taire.

A UNE FEMME MORALISTE.

TA morale est pleine de charmes;
Elle touche et séduit les cœurs;
A la raison je rends les armes,
Ta main la couronne des fleurs:
Mais, jeune Elmire, la tendresse,
Dans tes yeux se peint à son tour,
Ah! quand tu parles de sagesse,
Défends leur d'inspirer l'amour.

A ÉGLÉ,

Sur de faux bruits.

EH quoi! tes yeux versent des larmes!
Jeune Églé, calme ta douleur.
Pour faire cesser tes alarmes,
Tu n'as qu'à rentrer dans ton cœur.
Ton cœur est pur, qu'il te serve d'asyle:

Ris de ces plats Oisifs, colportant par la Ville
Les mensonges courans et tous les sots discours :
De ces méchans obscurs la rage est inutile,
Et n'atteint point au trône des Amours.
Ris bien sur-tout de ces tristes Femelles
Qu'inspire le dépit, que l'âge rend cruelles,
Qui, rappelant en vain de transfuges attraits,
En de plus jeunes mains ont vu passer leurs armes,
Et dont l'orguëil, révolté pour jamais,
Croit voir un ennemi dans chacun de tes charmes.
Elles font leur métier ; je conçois leur chagrin.
Tout se fane à leurs yeux; pour toi tout vient d'éclore.
Elles vengent sur ton aurore
Le vide affreux de leur déclin ;
Cybèle dans les Cieux est jalouse de Flore.
Juge-toi ; tu n'as pas vingt ans ;
Les ris badins ont tressé ta couronne,
Aux graces tu joins les talens ;
Et tu veux que l'on te pardonne !
Mais d'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu prétends ?
A tant de charmes différens
Le monde ne pardonne guère :
C'est un grand tort que de lui plaire :
Prends patience, et laisse faire au temps.
Quand la Nature est plus fraîche et plus belle ;
Dans nos jardins lorsque tout rajeunit,
Des Frélons importuns l'essaim se renouvelle,
Et, dès que la rose fleurit,
L'Insecte naît et rampe à côté d'elle.

LE CONGÉ.

De quel poids on est soulagé
Lorsque l'on perd une maîtresse!
Enfin, Ami, le charme cesse;
Je suis heureux, j'ai mon congé.
Tout m'amuse, rien ne me lie;
Il faut pourtant en convenir,
Laïs est jeune, elle est jolie;
C'est pour cela que je l'oublie;
On risque à s'en ressouvenir.
Que je hais ce front où respire
L'intéressante volupté!
Cet art de tromper, de séduire,
Si semblable à la vérité;
Et sa folie et sa gaîté,
Et les graces de son sourire!
Que je dédaigne, que je hais
Sa longue et belle chevelure
Qui voltigeant sur mille attraits,
Leur sert de voile ou de parure;
Son sein qu'Amour sait embellir,
Qui frémit, s'élève ou s'abaisse,
Au moindre souffle du désir;

Où la rose semble fleurir
Sous la bouche qui le caresse;
Ses caprices qui sont des lois,
Ce feu dont son œil étincelle,
Et les sons touchans de sa voix,
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante Amans à la fois!
Je la déteste, je l'abhorre;
Mais c'est trop m'en entretenir;
Car, à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.

A M. DE....

Retiré à sa campagne pour se livrer à la Philosophie.

O toi, qui jeune encor, as su briser tes chaînes,
Que j'aimerois tes paisibles loisirs!
Nos réduits fastueux, nos fatigans plaisirs
Valent-ils tes jardins, tes fleurs et tes fontaines?
Maître absolu de ton destin,
Dans le secret des bois, sous l'épaisse verdure,
Tu sondes d'un œil plus certain
Les mystères de la Nature

Et l'énigme du cœur humain.
C'en est donc fait? Tu veux, loin de notre féerie,
T'ériger en Sage nouveau,
Des mains de Bayle arracher le flambeau
Pour en éclairer ta patrie,
Et soulever le reste du rideau
Qui couvre encor notre Philosophie ?
Sans doute cet orgueil est beau ;
Mais que ta raison s'en défie.
Sage naissant, redoute les travers
Qui trop souvent accompagnent ce titre ;
Tel des humains se croit l'arbitre,
Et n'est qu'un dur cynique à charge à l'Univers.
A travers ces faux jours distingue la sagesse.
Conserve-lui ses véritables traits,
Elle avertit, conseille, ou plaint notre foiblesse,
Et nous instruit, sans nous blesser jamais.
Indulgente, facile, autant qu'elle est sublime,
Par degrés sa lumière entre au fond de nos cœurs ;
Elle ouvre le refuge à côté de l'abîme,
Et sait par des plaisirs remplacer nos erreurs.
Voilà sous quels dehors il faut qu'on se présente ;
Le génie est un Dieu qui dompte les Mortels,
C'est la douceur qui les enchante,
Et l'homme bienfaisant eut les premiers autels.
Sème les vérités, fût-ce en un sol aride ;
Et n'en exige aucun retour :
Pourvu qu'on les recueille un jour,
Ta gloire est entière et solide.

Enfonce-toi dans l'avenir,
Vois-y germer ta récompense,
Privé de tout, jouis par l'espérance;
Va mériter le prix, c'est plus que l'obtenir.
Mais si la Renommée, aux bornes de ta vie,
Te surprenant au fond de tes bosquets,
Sous les lambris de nos Palais
Fait résonner ton nom, et vante ton génie;
Sans doute alors et la haine et l'envie,
De ta cabane assiégeront le seuil;
Les poisons de la calomnie
Infecteront tes jours au bord de ton cercueil,
Et voilà le moment de la Philosophie!
Il te faudra fuir tes persécuteurs,
T'arracher à ton doux asyle,
Et chercher des hommes ailleurs
Qui te pardonnent d'être utile.
Fuis, mais sur ton exil jette des yeux sereins;
On t'observe, on va te connoître.
N'affiche point ces superbes chagrins
Que tant de Sages font paroître,
Et qui les rabaissent peut-être
Au niveau des autres humains.
N'affecte point un air sauvage,
Et que ton front, prêt à s'épanouir,
Comme un ciel pur et sans nuage,
Peigne la paix qu'on voudroit te ravir:
Tel cet Astre brillant, ame de la Nature,
Sera demain ce qu'il est aujourd'hui,

Sans qu'il contracte la souillure
Du globe infortuné qui roule autour de lui.
L'Amour du bien, voilà ta plus sûre boussole;
Tourne autour de ce point, quels que soient tes succès;
Laisse s'évaporer le murmure frivole
Des Sots et des ingrats qu'on ne fléchit jamais;
Et si ton cœur est pur, que lui seul te console.
De ta gloire sur-tout crains les trompeurs attraits;
Elle nous égare et s'envole.
C'est un feu bienfaisant lorsqu'il est réprimé :
Alors il nourrit le courage,
Alors il est en nous par les dieux allumé,
Pour y développer les traits de leur image,
Et pour rapprocher d'eux l'être qu'ils ont formé :
Mais, quand il franchit sa barrière,
Ce n'est plus qu'un volcan qui s'élance des monts,
Répand une affreuse lumière,
Embrâse les forêts, et détruit les moissons.
Il fut en Perse un Mortel renommé,
Des rayons qu'elle adore en naissant animé.
Rival des Chantres d'Ausonie,
De leurs accens mélodieux
Il ressuscita l'harmonie.
Malgré les Mages orgueilleux,
Il sut en l'éclairant consoler sa patrie,
Eteignit les bûchers, dompta la barbarie,
De la société resserra tous les nœuds;
En jardins toujours verts, en bosquets d'Idalie,
Il transforma les sentiers épineux

De l'aride Philosophie,
Célébra les Héros, et fit aimer les dieux;
Tous les honneurs illustrèrent sa vie,
Il eut tous les talens, et ne fut point heureux.
Cet inquiet souci, cette ardeur de la gloire
Empoisonna les plus beaux de ses jours;
Rassasié d'encens, il désira toujours,
Et ne goûta jamais le prix de la victoire.
Ce phantôme brillant que précède le bruit,
S'asseyoit avec lui sur le bord des Fontaines,
Le poursuivoit dans le calme des plaines,
Dans le fond des forêts, dans l'ombre de la nuit;
Lui crioit à toute heure : écris, compose, veille,
Joins des lauriers encore aux lauriers de la veille;
Fixe par le travail le moment qui s'enfuit.
Redoute, Ami, ce cruel esclavage.
Laisse distraire tes désirs.
A ces purs sentimens, les délices du Sage;
La gloire incertaine et volage
Avec de vrais tourmens n'a que de faux plaisirs;
Elle endurcit notre ame, et la veut sans partage.
De cette passion le délire effréné
Reporte l'homme sur lui-même,
Et fait qu'un être infortuné
Ne voit rien hors de lui qu'il estime ou qu'il aime;
D'une palme épineuse esclave couronné,
Qui sous un pesant diadême,
Vit pour lui seul, et meurt abandonné.
De tes penchans conserve l'équilibre;

Le Mortel le plus sage est toujours le plus libre.
Ne va pas, de toi-même ardent admirateur,
  A la critique opposer la satyre,
  Et, t'exerçant dans l'art de nuire,
Te faire un ennemi pour défendre une erreur.
Réprime de l'orgueil les fureurs intestines :
Crains d'avilir le prix que tu veux remporter,
Et ne mets point ta gloire à semer des ruines
  Autour du Trône où tu prétends monter.
Le sage se dégrade au moment qu'il se venge ;
On vante son esprit aux dépens de son cœur ;
Le laurier qu'il dispute est traîné dans la fange,
Et ne fait qu'attester l'opprobre du vainqueur.
  Lorsqu'Appollon, dépouillant sa parure,
De l'Olympe exilé vint habiter les champs,
  S'occupa-t-il pour venger son injure,
A brûler de Cérès les fertiles présens,
Et les fruits de l'Automne et les dons du Printemps ?
Rangés autour de lui sous l'ombrage d'un hêtre,
Les Bergers pour l'entendre oublioient leurs troupeaux,
Et venoient applaudir à ses accens nouveaux
  Dans un lycée agréable et champêtre.
    Humain, sensible, généreux,
  Il suspendoit leurs pénibles ouvrages ;
    Il leur apprit l'art d'être sages,
    Mais plus encor l'art d'être heureux.
  Que ce tableau te serve de modèle ;
Sois l'ami des humains : qu'ils ne craignent jamais
    L'aigreur de ton ame infidèle.

Que tes écrits pour eux soient autant de bienfaits,
Et, rival d'Apollon dans ton obscur asyle
Deviens un Dieu pour nous en devenant utile.
Respecte ces liens, de tout temps protégés,
Politiques rigueurs, freins de la multitude;
Ne l'abandonne point à son inquiétude;
Elle perdroit ses mœurs, perdant ses préjugés.
Le bien public sans doute a fondé nos usages :
Un Etat se maintient souvent par ses abus;
Supportons-les, quoiqu'ils nous soient connus,
Et soyons Citoyens, avant que d'être sages;
A des opinions préférons des vertus.
Jeté sur la scène commune,
Sur cet immense et triste amas
De foiblesse, d'erreur, et sur-tout d'infortune,
Le Sage cède aux lois qu'il ne changeroit pas.
Il révère le Trône, il aime sa patrie,
Même en fût-il persécuté.
Tout ce qui peut toucher l'humanité,
Trouve un accès dans son ame attendrie.
Pour couronner ses tranquilles désirs,
L'amitié vient dans sa retraite;
Ses jours sont des momens, son ame est satisfaite;
La Nature est un temple orné pour ses plaisirs.
En vain la mer mugit, et la foudre étincelle,
Ce ne sont point les vents, les frimas ténébreux....
Le crime seul rend l'Univers affreux,
Et la Nature est toujours belle,
Lorsque nos cœurs sont vertueux.

Ah!

Ah! rapproché de ce que j'aime,
Quand pourrai-je, Ami, sur tes pas
La méditer et jouir de moi-même!
Braver l'orgueil farouche et la grandeur suprême
Fuir les foibles amis, ou les amis ingrats,
Ne plus flotter au gré d'une vaine espérance,
A l'instant qu'elle fuit, saisir la volupté;
Vivre enfin dans le calme et dans l'indépendance,
Jusqu'à l'instant fatal par le Ciel arrêté,
Où le rapide éclair d'une frêle existence
S'évanouit au sein de la Divinité!

UN SÉMINARISTE,

A UN HOMME DU MONDE,

SUR L'ENTERREMENT

de Mademoiselle CAMOUCHE (1).

HONNEUR à la Philosophie!
Applaudis-toi, mon cher Mondain;
Notre Morale radoucie
N'effraîra plus le genre humain.

(1) Actrice de la Comédie Française.

Le jour renaît ; l'Eglise même,
Grace à ses Pasteurs éclairés,
Ne s'arme plus de l'anathême,
N'a plus de ces Tyrans sacrés,
De ces Alguasils en aube,
Qui damnoient la moitié du globe ;
Et vouloient en être adorés.
Enfin ces Mortelles aimables
Qui savent charmer nos loisirs,
Et sur la Scène par des Fables
Nous donnent de si vrais plaisirs ;
Ces Sirènes enchanteresses
Trouveront des Juges plus doux.
Heureux, si leurs tendres foiblesses
Pouvoient arriver jusqu'à nous !
Le Ciel m'entende et me bénisse !
Quoi qu'il arrive, en attendant,
Nous, le Clergé de Saint Sulpice
Et le Curé, notre complice,
Venons très-solemnellement
D'inhumer une jeune Actrice.
Ses Confrères menoient le deuil ;
J'ai vu les Enfans de Thalie,
Les Elèves de la Folie
Sanglotter autour d'un cercueil :
Moi de qui l'ame est assez bonne,
Je m'attendrissois *in petto* ;
Et je pleurois *incognito*,
Pour ne scandaliser personne.

J'avois tort. Le divin rochet,
Aussi respecté, moins terrible,
Ne défend plus d'être sensible,
Et c'est en vérité bien fait.
Tu méritas, belle Camouche,
Ce funèbre et dernier honneur :
Tes grands yeux noirs pleins de candeur,
Ta vertu franche et point farouche,
Vivront à jamais dans mon cœur.
Que dis-je ? dans mon hermitage,
Je veux, à l'ombre d'un berceau,
Pour éterniser mon hommage,
T'ériger moi-même un tombeau.
On y verra sur le porphyre
Des Archanges bien rebondis
Flatter Saint Pierre, lui sourire,
Et lui voler pour t'introduire,
Une des clefs du Paradis.
Qu'entends-je ? la cloche qui sonne
Me force, Ami, de te quitter :
Il faut que j'aille méditer :
Mon Directeur ainsi l'ordonne.
Adieu : me voilà recueilli,
Les yeux baissés, la bouche close ;
Mais si je rêve à quelque chose,
Dieu sait que ce n'est pas à lui.

DIALOGUE

ENTRE THÉMIS ET L'AMOUR.

A Madame la Duchesse de M. sur un Procès qui alloit être jugé.

THÉMIS.

L'AMOUR dans mon Palais! bon Dieu! qu'y vient-il faire?

L'AMOUR.

Je viens, chaste Thémis, pour te solliciter.
Ne va point t'aviser de faire la sévère;
Et prends garde à l'Arrêt que ta voix va porter.
Moi je n'ai lu ni Cujas, ni Barthole :
Tous ces Messieurs sont maudits par l'Amour.
Tu peux en paix régenter ton école;
Mais c'est de moi qu'il s'agit en ce jour.
Je veux avoir raison.

THÉMIS.

Et quelle est ton affaire?

L'AMOUR.

Celle d'Églé; ce n'est point un mystère.
Nous confondons nos droits.

THÉMIS.

Je m'en étois douté.

L'AMOUR.

Oui, ma Bonne; oui, de moi c'est celle qui dispose;
Et l'Amour est toujours en cause,
Quand il s'agit de la beauté.
Mais finissons, parle enfin et prononce :
Sur-tout dans un fatras de mots sentencieux,
Comme certains Bavards, Oracles de ces lieux,
N'enveloppe point ta réponse.
Juge en riant, ce sera beaucoup mieux.

THÉMIS.

Quel étourdi! va, va, la brigue est inutile.
De bonne-foi, te serois-tu flatté
Qu'à tes conseils tu me rendrois docile?
Je ne connois de Dieu que l'équité.
Mon bel enfant, gémis, verse des larmes;
D'Églé je pèserai les droits :
Je n'aurai point d'yeux pour ses charmes.
Thémis est insensible, aussi bien que les lois.

L'AMOUR.

Pédante! et que me font tes lois et leur chimère?
Est-il des lois contre l'Amour?
En est-il contre l'art de plaire?
Il est vrai qu'on l'ignore en ce triste séjour.

THÉMIS.

Songes-tu bien qu'ici tu n'es point à Cythère?
Je puis, Monsieur le Dieu, vous faire décréter.

L'AMOUR.

Décréter moi! la menace est légère.
Penses-tu donc m'épouvanter?
La Loi se traîne et l'Amour vole.
Au même instant, c'est ce qui me console,
Je puis te fuir, et toi, tu ne peux m'arrêter.
Tremble à ton tour au sein de ton empire :
Si tu ne réponds à mes vœux,
J'y répandrai le trouble et le délire.
Tous tes Ministres ennuyeux
Seront autant de fous qui plaindront leur martyre :
Ta Cour résonnera de soupirs amoureux,
Je lancerai dans ma fureur nouvelle
Tous mes brandons sur la Sainte Chapelle;
Je tournerai la tête à ton grave Sénat;
Plus de Lois, plus de Code, et plus de Protocole;
Toi-même je te rendrai folle
De quelque benêt d'Avocat.

THÉMIS.

Tu me fais peur au moins.

L'AMOUR.

Allons; sois-moi propice :
L'Amour sait se venger; tu connois son pouvoir.
Va, m'obéir est un devoir :

Un Dieu peut-il vouloir une injustice ?
Regarde... Églé vers toi porte ses pas :
Qu'on a de droits lorsqu'on a tant d'appas !
Tu parois incertaine, et ce délai m'offense :
Il faut te tirer d'embarras.
Je vais juger; mais n'en appelle pas :
Prends mon flambeau; je tiendrai ta balance.

DIALOGUE

ENTRE MARS ET THALIE,

Récité un des jours du Carnaval, devant le Maréchal de Brissac.

THALIE, *riant.*

Ah! ah! la bonne mascarade!
Mars est-il fou? comment un Masque! un domino!
Tout l'attirail! quelle est cette boutade?...

MARS.

Tais-toi, je suis incognito.

THALIE

L'incognito! c'est un plaisir bien fade,
Bien peu bruyant pour un Dieu fanfaron,

Qu'on ne peut égayer qu'à grands coups de canon :
Mon pauvre Dieu, tu fais une triste ambassade :
Remonte au Ciel.

MARS.

Il est trop ennuyeux,
C'est un séjour que je déteste ;
Depuis la paix sur-tout, plus d'encens, plus de vœux.
Nous sommes là près du tapis céleste,
Quelques Sots désœuvrés qu'on appelle des Dieux,
Faisant un Wisk le plus morne des Jeux.
Vivent la discorde et la guerre !
J'aime assez les fléaux, je me sens fait pour eux.
Du moins alors on trouve à se distraire :
On s'égorge, on s'exerce, et tout n'en va que mieux.

THALIE.

Toujours charmant, toujours doux et paisible !
Tu me fais peur, au moins, avec tes passe-temps !
L'aimable Dieu ! les aimables penchans !
Vénus ne peut donc rien sur ton cœur inflexible ?

MARS.

Qui ? Vénus ! ne m'en parle pas :
Elle est, dit-on, toujours jeune et jolie ;
Mais entre nous, belle Thalie,
C'est une éternité d'appas
Qui me fatigue et qui m'ennuie.
Je ne crois point à de pareils attraits :
La plus séduisante Déesse,

Après quelques siècles complets,
N'a pas trop bonne grace à vanter sa jeunesse,
Et c'est vieillir que ne changer jamais.
D'ailleurs c'est bien, tu le sais à peu près,
La plus libertine immortelle,
Qui soit admise aux célestes banquets.
C'est tous les jours quelque intrigue nouvelle.
Apperçoit-elle un jeune et frais Pastour,
Ne voilà-t-il pas que Madame
Fait atteler ses pigeons par l'Amour,
Plante là tout l'Olympe, et, promenant sa flâme,
S'en va courir les bois et les vallons,
Arborer la houlette, et garder les moutons?
Tiens, si tu veux, je deviens infidèle :
J'aime cet œil fripon où l'Amour étincelle,
Et que l'esprit vient embellir;
J'aime ce joli nez troussé pour le plaisir,
Ce sourire charmant, cette taille légère :
D'une Muse jamais je n'ai pris de leçons;
Tu vas me donner la première.
Oui, laisse-moi te conter mes raisons,
Et chiffonner ta fontange de lierre.
Mars en Amour vaut cinquante Apollons.

THALIE.

Mars en Amour ne me tenteroit guère,
Et l'Amant des fléaux n'est point du tout mon fait.

MARS.

Ventrebleu! tu fais la sévère!

Quelque Mortel sans doute a su te plaire :
Car ces maudits humains ont trouvé le secret
De supplanter les maîtres du Tonnerre,
Et, par je ne sais quel attrait,
S'en vont cocufiant jusqu'au Dieu de la guerre,
J'entre dans un courroux.

THALIE.

Il te sied tout-à-fait.

MARS.

Et quel est cet Amant?

THALIE.

Le voici trait pour trait.
Quand le devoir l'exige et que l'honneur l'ordonne,
Comme un éclair il s'élance aux combats,
Devance le char de Bellonne,
Et fait voler la terreur sur ses pas :
Mais dès que la retraite sonne,
Il ouvre alors son cœur aux amoureux désirs;
De peur d'effrayer les plaisirs
Il cache les lauriers qui forment sa couronne :
Protecteur de l'humanité,
Compatissant, généreux et sensible,
Aux flatteurs seuls inaccessible,
Même à la Cour il dit la vérité;
Il admet l'amitié fidelle
Dans le secret de ses vertus,
Et boit la tocane avec elle
A la santé de ceux qu'il a vaincus.

MARS.

Va, dès le premier mot j'ai su le reconnoître.
A mes côtés, dans les champs de l'honneur,
Mille fois je l'ai vu paroître,
Et disputer à Mars le prix de la valeur.
J'en eusse été jaloux, si les Dieux pouvoient l'être.
Aux plus hardis il inspiroit l'effroi :
Non; un simple Mortel n'est point si redoutable,
Brissac est brave comme moi.

THALIE.

Ajoute, et cent fois plus aimable.

ÉPITRE
A Mlle. BEAUMESNIL.

J'examinois hier au soir
Ton œil mutin, ton air folâtre,
Et j'ai jugé par le Théâtre
De tes talens pour le boudoir.
Me voilà pris, ou Dieu me damne;
Ta voix sans timbre, tes attraits
Et ta mine toute profane,
M'ont mis au rang de tes sujets.
Ne crains point que, louangeur fade,

Me récriant sur tes appas,
J'aille, dans des Vers de parade,
Te donner ce que tu n'as pas.
Ce n'est point l'allure orgueilleuse
De l'altière et vaine Junon,
Ni la pudeur très-fabuleuse
De l'Amante d'Endymion;
Tu n'es, je le dis sans façon,
Pudique ni majestueuse;
Mais l'amour qui par toi soutient
L'aimable empire de sa Mère,
Des charmes seul dépositaire,
T'en a donné ce qu'il en tient
Dans le corset d'une Bergère.
Tes yeux sont deux foyers ardens
Où j'ai failli brûler mes aîles,
Et d'où partent mille étincelles
Sur le salpêtre de mes sens.
Près de toi vole le caprice,
Qui, moitié fou, moitié chagrin,
Tient des papillons à la main,
Et te poursuit dans la coulisse.
Viennent après l'air enfantin,
Les faussetés au front serein,
Faveurs d'épines couronnées,
Tout l'attirail du Dieu malin,
Quand il va faire ses tournées,
Pour désoler le genre humain.
Sur des tapis de fleurs brillantes,

On voit sur-tout à tes côtés,
Jouer sous cent formes changeantes,
L'essaim des infidélités.
Que j'aime en toi ces perfidies,
Ce joyeux oubli des sermens,
Et ces adroites singeries
Qu'on prendroit pour des sentimens!
Avec quel art tu dois séduire
L'Amant dans tes fers arrêté!
Que de tourmens sous ton empire
Rajeunissent la volupté!
Admets-moi dans ta confidence,
Chasse ces froids adorateurs
Imbibés d'ambre et d'arrogance,
Ce groupe de petits Seigneurs,
Qui de l'amour ont les fadeurs,
Sans en avoir la consistance;
Qui par-tout avec impudence
Vont traînassant leur nullité,
Et dont la stérile insolence
Trompe l'espoir de la beauté.
Je me conduis avec décence,
De mon printemps je sais user;
On sait aussi temporiser,
Et, réprimant l'effervescence,
Prolonger une jouissance,
Ne pouvant pas l'éterniser.
Ah! si ma jeune enchanteresse
Donne une nuit à mes souhaits,

Nuit plus amoureuse jamais
N'aura signalé ma tendresse!
Tantôt je croirai dans mes bras
Des fleurs enchaîner la Déesse,
Et certes je ne prétends pas
Que Zéphyr me passe en tendresse.
Tantôt, pour soutenir mon feu,
Tu seras la belle Pomone;
Et si je m'y connois un peu,
Vertumne n'a rien qui m'étonne.
Pyrame aux genoux de Thisbé,
Bacchus dans les bras d'Érigone,
Hercule sur le sein d'Hébé,
Je ne veux pas qu'à ma couronne
Un seul fleuron soit dérobé.
Prends-tu la forme d'une Muse?
Je prends les flèches d'Apollon,
Pour Sapho je deviens Phaon,
Et fleuve enfin pour Aréthuse.
Ivre de mes félicités,
Fidèle aux célestes usages,
Je veux égaler mes hommages
Au nombre des Divinités.
Cet orgueil est d'un bel exemple;
Mais je fais mes conventions;
Ferme-moi les portes du Temple,
S'il faut payer mes oraisons.
Un baiser dont on fait l'emplète,
Ne rend pas l'Amant fortuné;

Sans prix alors qu'il est donné,
C'est moins que rien quand on l'achète.
Ne va point te décourager,
Il ne me faut qu'une huitaine,
Et, dès ta première migraine,
Je te promets de déloger,
De planter là ma souveraine.
J'ai des mœurs. Pour te rassurér,
S'il te vient dans cet intervalle
Quelque traitant à dévorer,
Quelque amplitude épiscopale,
Qui, sans bruit, veuille à ce jeu-là
Sanctifier sa convoitise,
Et, pour des filles d'Opéra,
Distraire le bicn de l'Église :
Si, las de bâiller à grands frais,
Quelque Ministre misantrope
Vient, pour esquíver les placets,
De la politique envelope
Chez toi dépouiller les apprêts,
Et sur deux tétons désormais
Laisser flotter les intérêts
Et la balance de l'Europe :
Vu le besoin de t'occuper,
L'habitude de ces mystères,
Ces graves sots qu'il faut duper,
Et tous, suivant leurs caractères,
Je te permets de me tromper,
Et de vaquer à tes affaires.

Adieu, je ne dis pas mon nom :
Jeune Beaumenil, quand on aime,
Il faut de la discrétion.
Je serai ce soir au balcon,
L'œil triste, le visage blême,
Pour mieux jouer la passion.
Si ta nuit n'est point retenue,
Et que tu goûtes ma paleur ;
Dans tes beaux yeux, Nymphe ingénue,
Mets le signal de mon bonheur ;
Mais si tu combles mon martyre,
Si ta rigueur vient m'accabler,
Permets-moi quelque éclat de rire
Pour m'aider à me consoler.

THÉMIRE.

J'ai vu Thémire dans nos champs ;
Comme à la ville elle y sait plaire,
Thémire écoutoit mes accens
Amour Thémire étoit Bergère.
Elle étoit belle sans apprêts ;
Les lieux où brillent ses attraits,
Sont toujours ceux que je préfère.
Sous un bosquet, sous des lambris,

De triompher elle est bien sûre,
Les cheveux chargés de rubis,
Le front couronné de verdure.
Près d'elle tout paroît charmant;
De tout elle fait l'ornement,
Et rien ne lui sert de parure.
Si l'art quelquefois la séduit
Dans le séjour de l'imposture,
Bientôt le sentiment l'instruit
Et la ramène à la Nature:
Oui, c'est une onde que les vents
Troublent peudant quelques momens,
Mais dont la source est toujours pure.

NARCISSE,

IMITATION D'OVIDE.

Au fond d'une vallée une onde fugitive
Arrosoit le gazon qui tapissoit sa rive.
Là jamais les Bergers ne menoient leurs troupeaux;
Rien ne troubloit jamais le cristal de ses flots,
Et des chênes voisins l'ombre fraîche et sacrée
Aux rayons du Soleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la Chasse, en ce riant séjour,

Narcisse fatigué fuit la chaleur du jour;
Mais lorsqu'il veut calmer la soif qui le dévore,
Il sent naître une soif plus dévorante encore.
A l'aspect imprévu de sa propre beauté,
Immobile et rêveur il demeure enchanté:
Il se contemple, il brûle, étonné de lui-même,
Et prête un corps, hélas! à cette ombre qu'il aime.
Avidement penché vers ces bords trop flatteurs,
Il admire ses yeux embellis par ses pleurs,
Ces longs cheveux flottans dont il est idolâtre;
Ce col plus éclatant et plus blanc que l'albâtre,
Cette noble pudeur et ce tendre incarnat
Qui des lys de son teint anime encor l'éclat:
Se livrant par degrés au charme qui l'attire,
Il languit, il désire, et c'est lui qu'il désire,
Il est tout à la fois l'Amant, l'objet aimé,
Et meurt d'un feu cruel par lui-même allumé.
Combien de fois, trompé par ces ondes perfides,
Leur donna-t-il en vain mille baisers avides?
Malheureux! il s'épuise en efforts surperflus;
Il voudroit se saisir, et ne se trouve plus.
Il ne sait ce qu'il voit, mais ce qu'il voit l'enflâme,
Et l'erreur de ses yeux a passé dans son âme.
Insensé! que fais-tu? quel objet te séduit?
Disparois, il n'est plus: fuis de ces lieux, il fuit.
Le sommeil ni la faim n'interrompt son ivresse,
Il ne sauroit quitter cette onde enchanteresse;
L'œil chargé de langueur, où brille encor l'espoir,
Il savoure à longs traits le plaisir de se voir,

Et sur l'herbe étendu, se soulevant à peine ;
Il adresse ces mots à la forêt prochaine.
Solitude profonde, asyle ténébreux,
Où tant d'Amans discrets ont soupiré leurs feux ;
Oui, j'en prends à témoin votre antique feuillage,
Depuis qu'à leurs secrets vous prêtez votre ombrage,
Et que vous les cachez dans vos sombres détours,
Avez-vous jamais vu d'aussi tristes Amours ?
Ce que j'aime se peint dans ces eaux trop fidelles ;
Et ses charmes trompeurs sont fugitifs comme elles.
Qu'est-ce donc qui m'arrête, au moment d'être heureux?
Ce ne sont point des monts, des rochers sourcilleux,
Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare ;
C'est l'eau d'une fontaine, hélas ! qui nous sépare.
Lui-même à mes désirs bien loin de s'opposer,
Lorsqu'à ces flots émus je confie un baiser,
De ma bouche enflammée il approche sa bouche :
Le cruel ! il m'échappe alors que je le touche.
Que peu de chose nuit au bonheur des Amans !
O toi, qui que tu sois, viens calmer mes tourmens.
Pourquoi donc me fuis-tu ? par quel destin contraire
Ne puis-je te fléchir, t'attendrir et te plaire ?
Ma jeunesse pour toi n'est-elle d'aucun prix ?
Des Nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.
Que dis-je ? j'entrevois un rayon d'espérance :
Sur cette onde attaché, quand vers toi je m'élance,
Lorsque je tends les bras, je rencontre les tiens,
Et tes prompts mouvemens sont l'image des miens.
Tu ris lorsque je ris : sensible à mes alarmes,

Tu parois à mes pleurs mêler aussi tes larmes :
Tu rends geste pour geste, et même, en ce moment,
Si ce n'est pas encore un doux enchantement,
Tu sembles me parler, et, fidèle interprète,
Ce que ma bouche dit, ta bouche le répète.
Trop douce illusion ! signes trompeurs, hélas !
Que je crois expliquer et que je n'entends pas ?
Mais je n'en puis douter ; j'adore mon image :
Quel Amant dut jamais prétendre davantage !
Je possède, je suis l'objet de mon désir,
Et je n'en jouis point à force d'en jouir !
Puissé-je être à jamais séparé de moi-même !
Puisse s'anéantir le bel objet que j'aime !
Quel vœu pour un Amant ! Je cède à ma douleur ;
De mes jours malheureux l'Amour sèche la fleur.
Déjà la mort s'approche, et j'y suis insensible.
Elle est pour moi la fin d'un mensonge pénible.

Il revient à la source, en prononçant ces mots,
et trouble par ses pleurs la surface des eaux.
Son image à l'instant s'obscurcit et s'efface.
Quoi ! tu me fuis, barbare, ah ! demeure par grace,
Dit-il, ah ! laisse-moi jouir de mon erreur,
M'enivrer de moi-même, et nourrir ma fureur.
Oses-tu m'envier cette cruelle joie ?
Ne pouvant rien de plus, au moins que je te voie.
Il frappe en ce moment, et déchire son sein ;
Les roses et les lys s'y confondent soudain.
Vers l'onde colorée où se peint ce ravage,
Il se penche, et frémit en voyant son ouvrage.

Comme aux premiers rayons d'un jour pur et serein
S'exhalent dans les airs les parfums du matin,
Comme à l'aspect du feu l'on voit fondre la cire,
Tel Narcisse languit, il succombe, il expire ;
Ce n'est plus ce Pasteur, par écho préféré.
Forces, couleurs, attraits, tout s'est évaporé.
La Nymphe cependant, par lui si malheureuse,
Imite encore les sons de sa voix douloureuse.
Hélas! s'écrioit-il; elle répète, hélas!
Frappe les airs des coups dont il meurtrit ses bras,
Et, du fond de la grotte où gémit sa tendresse
Joint des adieux plaintifs aux adieux qu'il s'adresse.
Elle n'entend plus rien. Narcisse inanimé
Sur le gazon épais tombe et meurt consumé.
Ses sœurs en gémissant préparent les guirlandes,
Les feuilles de cyprès, les funèbres offrandes,
Et déjà le bûcher, couvert de leurs cheveux,
Semble leur demander leur frère malheureux.
On cherche en vain son corps, on n'en voit plus la trace
Narcisse disparoît, une fleur le remplace.

SALMACIS,

IMITATION D'OVIDE.

D'un antre solitaire une onde vive et pure
Tombe et baigne en fuyant la naissante verdure.
Cette source est sacrée, et l'on n'y voit jamais
Croître ces tristes joncs qu'enfantent les marais.
D'un ombrage éternel le Printemps la couronne,
Et Flore n'y craint point le retour de l'Automne.
UNE Nymphe indolente, en ces charmans réduits,
Perd dans un froid repos et ses jours et ses nuits :
Un arc entre ses mains accable sa mollesse,
Et le seul bruit du cor fait frémir sa paresse,
Elle fuit des forêts les sentiers tortueux.
Sa Sœur lui dit souvent : viens te joindre à nos jeux ;
Salmacis, prends un arc ; Diane nous appelle,
Arme-toi ; viens, suis-moi, viens chasser avec elle.
Salmacis, souriant avec tranquillité,
Demeure et s'applaudit de son oisiveté.
ELLE tresse tantôt sa blonde chevelure.
Sur la rose et le lys éparse à l'aventure.
Se jouant quelquefois dans un fleuve voisin,
Elle abandonne aux flots l'albâtre de son sein ;
Et son œil, attaché sur leur cristal fidelle,

S'y regardant toujours, s'y voit toujours plus belle.
Quand des feux du Midi les brûlantes chaleurs
Percent la grotte obscure et dessèchent les fleurs,
On la voit reposer sous un dais de feuillage :
Des bosquets parfumés lui prêtent leur ombrage.
Elle dort ; tout se tait : les timides Oiseaux
N'osent plus voltiger de rameaux en rameaux.
Zéphyr même s'arrête ; il adoucit pour elle
Ses baisers amoureux et le vent de son aile :
Elle dort, et son sein doucement agité
N'oppose qu'une gaze à la témérité.

L'Amante de Titon sur les gazons humides
Déployoit ses réseaux et ses perles fluides.
Séduite par le calme et l'air pur du matin,
La gorge demi-nue, et le regard serein,
Salmacis moissonnoit les doux présens de Flore,
Encor tout humectés des larmes de l'Aurore.
Soudain s'offre à ses yeux un Berger plein d'appas,
Et formé pour l'Amour, qu'il ne soupçonnoit pas.
Charmant, il unissoit, doux et rare assemblage !
La fleur de l'innocence à la fleur du bel âge ;
Et la nature en lui, retardant le désir,
Déroboit à ses sens les secrets du plaisir.
A peine Salmacis peut-elle se contraindre.
Le voir et soupirer, et désirer et craindre,
Ces sentimens divers l'agitent tour-à-tour.
Ses yeux, jadis si doux, étincellent d'amour.
Son orgueil inquiet a connu les alarmes :
Ses avides regards interrogent ses charmes.

Ce ruisseau qui souvent lui peignit sa beauté,
Alors trop peu flatteur, est cent fois consulté.
Elle vole au Berger, s'arrête, se retire:
La frayeur la retient, lorsque l'Amour l'attire.
A travers le feuillage elle suit tous ses pas,
Désire qu'il approche, et craint son embarras.

Elle s'avance enfin : Jeune Enfant, lui dit-elle,
Ah! parlez; de quel nom faut-il qu'on vous appelle ?
Descendez-vous des Cieux pour orner ce séjour ?
Si vous êtes un Dieu, c'est le Dieu de l'Amour.
Si vous êtes Mortel, heureuse la Maîtresse
Qui de vous a reçu la première caresse ?
Elle voudroit poursuivre: il se trouble, il rougit;
Mais son trouble lui sied, sa rougeur l'embellit.
Elle exige de lui cette faveur légère,
Ces baisers qu'à sa sœur peut accorder un frère.
Ah! cessez, lui dit-il, que vois-je dans vos yeux?
Cessez, ou pour toujours j'abandonne ces lieux.
Salmacis en pâlit. Demeurez, je vous laisse;
Demeurez... Elle fuit alors avec adresse,
Et derrière un buisson, d'où son œil peut le voir,
Elle observe l'instant de remplir son espoir.

Se croyant libre, il vole, erre dans la prairie,
Foule d'un pas léger l'herbe tendre et fleurie,
Et dans ces belles eaux qui l'invitent au bain,
Hasarde un pied craintif qu'il retire soudain;
Mais bientôt, abusé par leur charme perfide,
Sur ces bords enchantés devenu moins timide,
Il découvre à la Nymphe, en quittant ses habits,

La jeunesse en sa fleur prête à donner des fruits.
Ce ne sont point ces traits, cette expression mâle,
Et ces muscles nerveux qui fatiguoient Omphâle,
Ni de nos demi-Dieux les brillants attributs;
C'est le jeune Adonis préféré par Vénus.

Sous l'eau qui le reçoit et près de lui bouillonne,
Il paroît comme un lys que le verre emprisonne,
Où comme un bloc d'albâtre, où des ciseaux hardis
Ont sculpté d'un beau corps les contours arrondis.
Salmacis en secret dévore tant de charmes,
Une tendre fureur lui fait verser des larmes;
Tout jusqu'à l'air si frais qu'on respire en ces lieux
Lui paroît autour d'elle embrasé de ses feux:
Rien ne la retient plus; elle brûle, frissonne,
Elle ne peut souffrir tout ce qui l'environne;
Le voile qui la couvre et pèse à ses désirs
Détaché de son sein, flotte au gré des Zéphyrs,
Et son œil, de sa flâme éloquent interprète,
Est semblable au soleil que le cristal répète.

Oui, je te tiens, dit-elle; et la Nymphe à ces mots,
Jette ses vêtemens, s'élance dans les eaux.
Tour-à-tour elle emploie et la force et la ruse;
Lui ravit des baisers, que l'ingrat lui refuse;
Sous le voile de l'Onde où ses efforts sont vains,
Laisse errer au hasard ses caressantes mains;
De ses flexibles bras l'enveloppe, le lie,
S'enlace dans les siens, et cent fois se replie:
Tel le lierre, en naissant, sur la terre couché,
Serpente autour du chêne et s'y tient attaché.

TAYLOR INST. OXFORD

L'Amour qui rit en l'air des efforts de la Belle,
Émousse encor l'organe interrogé par elle,
Et la Nymphe, expirant de honte et de désirs,
Dans leur propre foyer cherche en vain les plaisirs.
Dieux, ô Dieux, dans mes bras enchaînez le barbare,
Dît-elle, je mourrai plutôt qu'on m'en sépare,
L'amour, trop tard hélas ! applaudit à ses vœux,
Et dans un même corps les confondit tous deux.
Sur une même tige, ainsi l'on voit deux roses
Mourir en même temps, en même temps écloses;
Ou, tels dans les forêts deux jeunes arbrisseaux,
Semblent d'un même tronc élever leurs rameaux.

LE
PIED DE NEZ
DES AMOURS.

Je traversois les campagnes de Gnide,
On aime à revoir ce séjour :
J'y vais encor d'un vol rapide;
J'ai l'aile un peu basse au retour.
A dix-huit ans, qui peut? je les eus; mais tout passe.
N'importe; je vis là d'innombrables Amours
Je ne peindrai ni fleurs, ni Zéphyrs sur leur trace;

Car, en ces lieux, quoi qu'on dise, et qu'on fasse,
Flore et Zéphyr ne règnent pas toujours.
Nos petits Dieux ailés célébroient leurs vacances ;
Carnaval, si l'on veût, temps des extravagances.
Quand ils sont désœuvrés, ces Messieurs font cent tours.
On le sait trop : enfin, mais qu'on devine,
Quel étoit lors de la Troupe enfantine
Le caprice régnant : au gré de son humeur,
Chacun jetant carquois, flèches, armure,
D'une Actrice applaudie, ou d'un célèbre Acteur
Avoir revêtu la figure,
Le maintien digne, et l'abord protecteur.
L'un, en robe à grands plis flottante ;
Très-gravement hissé sur un double patin,
Marchoit à pas comptés sur l'arène brillante ;
C'étoit Clairon, en costume Romain :
Un pauvre Amour honteux jouoit sa confidente.
L'autre, en gros gants de buffle, en habit écourté,
Avec un long sabre au côté,
Se distinguant par sa folie,
Ses tours d'adresse, et son regard malin,
Avoit sa tête ensevelie
Sous la calotte de Crispin.
Un petit furibond, le poignard à la main,
Effrayoit ses sœurs et sa mère,
Et tâchoit d'imiter notre illustre le Kain,
Autant qu'un Amour peut le faire.
Un sur-tout me toucha par son air languissant ;
L'Amour séduit et plaît, fut-il convalescent :

Je crus voir cet Acteur, que le Ciel nous ménage,
Et vient de rendre à nos plaisirs;
Semblable au lys, qui courbé par l'orage,
Se relève et renaît aux baisers des Zéphyrs.
Certains Amours, déguisés en Duchesses,
Le fêtoient malgré sa langueur:
Il reprenoit quelque vigueur,
Réconforté par leurs caresses,
Et, profitant de leur crédit,
Aux oisifs du canton dressant une embuscade,
Payoit à leurs dépens, en Amour plein d'esprit,
Le Médecin qui le guérit,
Et la beauté qui le rendit malade.
D'autres groupes plus loin se jouent à l'envi
Sur des tapis couleur de rose.
Un Amour folâtroit sous les traits de Luzzi;
Et même au changement il gagnoit quelque chose.
L'amour naïf, qui doubloit Doligni,
Sembloit tout fier de sa métamorphose.
Il en vint un; il fut le bien-venu:
Ce vrai Lutin, parmi nos bons Apôtres,
Se pavanoit, et, quoique nu,
Me paroissoit plus paré que les autres
Il les narguoit, et les badinoit tous;
C'étoit le bien-aimé des Graces:
Les ris par escadrons défiloient sur ses traces:
Son nez sur-tout faisoit mille jaloux.
Lorsqu'en riant je l'examine,
Vois, me dit-il, comme ils sont rafrognés,

Comme ils ont l'air boudeur, comme ils me font la mine
Les Sots ont tous un pied de nez,
Depuis que j'ai pris, moi, celui D'ALEXANDRINE.

STANCES A L'AMOUR,

Adressées à une jolie femme, qu'on ne voyoit qu'à travers des rideaux.

AMOUR, tu me poursuis encore,
Moi, déserteur de tes drapeaux !
Amour, tout l'Univers t'adore,
Laisse un seul Mortel en repos.

PRÈS de mon solitaire asyle,
Respire une jeune Beauté :
Quel écueil pour un cœur tranquille....
Qui ne l'a pas toujours été !

JE la vois... et la vois à peine,
A travers ses rideaux jaloux.
L'air qui se balance entre nous
Est parfumé de son haleine.

EN quittant les bras du sommeil,
Dieu ! que Zélis est fraîche et belle !
Quel plaisir de suivre auprès d'elle
L'amoureux progrès du réveil !

Il dort; il fait du bien, et sur-tout il digère,
Et dit à son réveil, en se frottant les yeux :
Qu'un homme aimable est loin d'un homme heureux!

BILLET
A M. DE PÉZAY,
*En lui envoyant l'*ASTRÉE.

QUOI, libertin, tu veux lire l'Astrée,
Ce Code doucereux, rédigé par l'ennui,
Où de Durfé la plume timorée
Nous trace un vieil Amour que l'on siffle aujourd'hui!
Tu vas y voir un Céladon transi,
Des glaces du Lignon sauvé par des Bergers;
Petit Pasteur en Héros converti,
Parcourant du Forêt les rives solitaires,
Qui fait rougir et n'a jamais menti;
Qui, froid adorateur de sa belle maîtresse,
Toujours laisse envoler l'instant qu'il faut saisir,
Confie aux seuls échos sa dolente tendresse,
Et consume en respects les momens du plaisir.
Laisse, crois-moi, ces archives antiques :
On prétend que nos bons Ayeux
Ont admiré ces peintures gothiques;

Ils s'ennuyoient : n'admirons pas comme eux.
Je l'avoûrai, quoi qu'on en dise :
Je suis pour l'amour d'à présent.
Il pleure, il rit, se masque, se déguise ;
Il est fripon, mais il est amusant,
Philosophe bien plus ; chacun l'est à sa guise.
Il désarme en riant l'altière dignité,
Sous les jeux d'un enfant cache l'orgueil d'un Maître,
Badine avec la Majesté,
Et toujours est heureux ou toujours cherche à l'être.
C'est fort bien fait ; tel est l'art de jouir.
Le désir est, dit-on, insolent, téméraire :
L'Amour est enfant du désir,
Il doit ressembler à son Père.

BILLET AUX DANSEUSES DE L'OPÉRA (1).

De Terpsicore, chastes Sœurs,
Un impudent, Ciel ! quel outrage !
A, dit-on, censuré vos mœurs.

(1) Il couroit contr'elles une satyre, dans laquelle on leur disoit des vérités dures.

On voit bien qu'il n'a pas mon âge,
Et qu'il n'eut jamais vos faveurs.
Armez contre lui la Nature :
Courez, les torches à la main,
Déchaîner contre le parjure
Tous les monstres du Magasin :
Évoquez les Dieux et les Diables ;
Ils sont tous vos humbles valets :
Qu'ils vengent vos ballets.
Quel reproche peut-on vous faire ?
Si par fois, sous l'œil d'un mystère
Vous dupez quelque sot Midas,
Ou quelque vieux atrabilaire,
Pour vous envoler dans les bras
Du jeune et brillant Mousquetaire ;
Ce sont vos droits, je les révère ;
Il n'est point de plus doux loisirs.
L'Amour vous défend la décence ;
Il vous forma dans sa clémence
Pour présider à ses plaisirs.

BILLET
A UN
JOURNALISTE.

J'AI lu ce que vous avez dit
De mes lambeaux épistolaires ;
Je hais les louanges vulgaires
Dont le ton mielleux m'affadit.

MAIS que les vôtres me sont chères !
Déjà l'amour-propre aux aguets
Venoit me tendre ses filets,
Et me bercer de ses chimères.

SOUDAIN, avec dextérité,
Une critique délicate,
D'un ton qui m'instruit et me flatte,
Me vient offrir la vérité.

QUE vous la rendez séduisante !
J'ai cru la voir dans sa beauté,
Elle n'a jamais d'âpreté
Quand c'est le goût qui la présente.

SOUS nos berceaux l'arbre étalé
Doit sa vigueur à la Nature :

Mais il doit au moins sa parure
Aux soins de l'art qui l'a taillé.

J'AIME l'éloge et je l'oublie :
Je me souviens de la leçon ;
L'un plut à ma coquetterie,
Et l'autre plaît à ma raison.

ÉPITRE
A M. HELVÉTIUS,
PENDANT SON SÉJOUR A BERLIN.

TON aimable Philosophie
Fait briller ses rayons sur moi :
Je m'arrache à ma léthargie,
Et je vais revivre pour toi,
Ainsi le paresseux reptile,
Dans son obscur et froid asyle,
Par les feux du jour ranimé,
Étale cent couleurs nouvelles,
Et fier de l'azur de ses ailes,
Sort du tombeau qu'il s'est formé.

HEUREUX mortel, que je t'envie,
D'habiter ces bords florissans,

Où ce n'est point à ses dépens,
Qu'on fait éclater son génie,
Où l'on ne craint point la manie
Des Décrets et des Mandemens,
Épouvantails de ma Patrie!
Tu le vois, le connois enfin,
Ce Roi dont la main protectrice,
Des Arts protège le destin.
Ce Roi qui se lève matin,
Et va commander l'exercice
A tous les Houzards de Berlin;
Qui, des cours perçant le mystère,
Quand il le faut, peut les braver,
Et par l'esprit sait achever
Ce que le sabre n'a pu faire;
Qui, tandis que cent Fainéans
Lassent les oreilles Divines
De leurs pieux nasillemens,
Et ronflent en chantant Matines;
Retiré seul dans son Palais,
Souvent, la nuit, veille en bottines,
Et rêve au bien de ses Sujets.

MAIS si ton bonheur est extrême,
Qu'il se félicite à son tour,
De pouvoir fixer dans sa Cour
Un Sage que Minerve même
Voulut disputer à l'Amour;
L'Auteur d'un écrit plein de flâme,
Qui sut, dans ses tableaux brûlans,

Relever le Trône des sens,
Pour doubler les plaisirs de l'âme,
De mille masques différens
Dépouille l'orgueil qui murmure;
Va, d'une main légère et sûre,
Sonder nos plus secrets penchans;
Et montre à l'esprit qu'il épure
La nudité de la Nature
Qu'on détruit sous les ornemens.
Enfin ce mortel, vrai, sensible,
Dont l'œil de pleurs est humecté,
Quand il voit le spectable horrible
D'un malheureux persécuté,
Qui, jaloux d'ennoblir son être,
Veut, non content de la connoître,
Servir encor l'humanité;
Ne se borne point à l'usage
D'une oisive et froide raison,
Et sent qu'une belle action
Vaut mieux que le plus bel ouvrage.

De Potzdam jardins fortunés,
Bois solitaire, heureux ombrage,
Bosquets de palmes couronnés,
Recevez mon nouvel hommage.
Mortels, favorisés des dieux,
C'est là, que le chêne orgueilleux,
Se plaît à vous couvrir tous deux
De la pompe de son feuillage;
Que tout se pare et s'ennoblit;

Que la nature s'embellit
Sous l'œil d'un Monarque et d'un Sage.
Au sein d'un auguste repos
C'est là que Frédéric respire ;
Et qu'après ces brillans travaux
Qu'exige le soin d'un Empire,
L'homme va rire du Héros :
Là, sans ivresse et sans délire,
Des Souverains pesant les droits,
Licurgue vient de créer des Lois,
Amphion vient toucher la lyre.

Avec les Maîtres des humains,
Moi, j'aimerois assez à vivre,
Dans le moment qui les délivre
Du Sceptre qui charge leurs mains :
Les beaux esprits, je les révère,
Quand ils sont doux et bienfaisans ;
Et lorsque chez eux l'art de plaire
Prête un nouveau charme aux talens ;
Mais aux beaux Esprits redoutables,
A nuire consumant leurs jours ;
Mais aux Rois qui le sont toujours,
Il est cent Mortels préférables.
Témoins ces paresseux aimables,
Qui, sans talens et sans grandeur,
Ont, avec les plus douces mœurs,
Des estomacs infatigables ;
Enivrent jusqu'à leurs censeurs ;
De l'amitié sentent les charmes,

Et, sachant vivre sans alarmes,
Savent mourir sans Confesseurs.
QUE dis-je! plaignons le courage
De ces pécheurs trop endurcis :
Te parlerai-je de Paris?
Qu'a-t-il de nouveau pour un Sage?
Il est tel que tu l'as laissé,
Aujourd'hui fou, demain sensé,
Et s'ennuyant, selon l'usage.
On y voit des Sots rengorgés,
Des Bégueules très-agréables,
Et des enfans sans préjugés;
De grands Seigneurs bien dérangés,
Se donnant les airs d'être affables;
Des Protecteurs impitoyables,
Qui vont quêtant des protégés.
Profondément on déraisonne;
On siffle, on prône tour-à-tour :
On s'idolâtre sans amour :
Le Français se perfectionne,
Et se corrompt, de jour en jour.
MAIS sans doute la Renommée
Aura fait passer jusqu'à toi,
Le deuil de la scène alarmée,
Et notre universel effroi.
Peuple charmant, peuple folâtre,
Que tous ces traits te peignent bien!
Paris, qui ne tremble pour rien,
Trembloit déjà pour son Théâtre :

Déjà la sublime Clairon,
Hélas! que Dieu nous le pardonne,
Sous le guichet d'une prison,
Avoit abaissé sa Couronne :
Le Kain, Brisard, dans leurs transports
Trop vifs, trop indiscrets peut-être,
Étoient tout prêts à disparoître,
Pour soutenir l'honneur du Corps.
Moi, je les excuse sans peine;
Un peu d'orgueil sied aux talens.
Comment eût permis Melpomène,
Que l'on fît faire sur la scène
Devant des Spectateurs décens,
Le beau récit de Théramène
Par un faiseur de faux sermens (1)?

Ce tourbillon et cette ivresse,
Ce tableau mouvant m'intéresse;
Et lorsque j'ai bien épuisé
Ce long reflux de bagatelles;
Quand j'ai bien fatigué mes ailes,
Je revois mes tilleuls fidèles.
Et je me crois désabusé.

C'est dans ce champêtre hermitage,
C'est dans ce paisible jardin,
Que la nature, au front serein,

---

(1) C'est ce dont on accusoit injustement, sans doute, l'Acteur chargé des récits. Cette anecdote est trop récente pour avoir besoin d'explication.

Venant m'inviter à l'ouvrage,
Me met l'arrosoir à la main.
Là je vois l'amitié sourire
A mes projets, à mes travaux :
Lorsque l'ame est dans le repos,
C'est l'amitié qu'elle désire :
Elle et son frère désormais
Entretiennent ma douce ivresse ;
Dans ma retraite enchanteresse
Ils ont toujours un libre accès.
Quand elle viendra sous tes traits
Nous y recevrons la sagesse.

RONDE

Pour un Souper où se trouvoient deux jeunes personnes pleines de talens.

AIR : *Enfans de quinze ans.*

BUVONS, rions jusqu'au matin,
Saisissons l'instant du bel âge :
La Raison, au regard chagrin,
Est folle, à force d'être sage :
On peut égayer ses sermons,
Par mille jeux, par des chansons.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos Mamans.

On

On badine avec les Amours
Sans blesser en rien la décence :
S'aimer bien et s'aimer toujours,
C'est la véritable innocence.
L'autre n'est rien qu'un jeu de l'art,
Que l'on quitte toujours trop tard.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos Mamans.

La gloire plaît aux jeunes cœurs,
Et de vous deux elle dispose :
Vous négligez les humbles fleurs,
Pour la palme qu'elle propose ;
Mais qu'il est doux de marier
Quelques brins de mirte au laurier !
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos Mamans.

A la rose dans son bouton,
On peut comparer votre aurore ;
Mais l'Amour est le doux rayon
Par qui la rose doit éclore.
Ce n'est pas tout que fleurir ;
Il faut encor s'épanouir.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos Mamans.

Je ne veux point vous alarmer,
Oublions l'amoureux délire :
Demain il sera temps d'aimer,
Aujourd'hui ne songeons qu'à rire.

Lorsque l'on aime, adieu les jeux;
On ne rit plus, on fait bien mieux.
 Enfans de quinze ans,
 Demandez à vos Mamans.

DÉLIRE NOCTURNE,

Traduit d'un Auteur Irlandois.

TANDIS que le Dieu du repos
De son aile molle et légère
Caressoit ta belle paupière,
Et l'humectoit de ses pavots,
Tandis que les riants mensonges,
Te peignoient encor mes désirs;
Qu'autour de toi, l'essaim des songes,
Sans bruit, éveilloit les plaisirs;
Resté seul, la tête échauffée
De métaphysique et d'amour,
Je bravois les traits de Morphée,
En rêvant, j'attendois le jour.
J'osois, Philosophe nocturne,
A l'Univers donner des lois:
De Minos usurpant les droits,
Je confondois dans la même urne
Le sort des Sujets et des Rois;

Et dans mon réduit taciturne,
Tout étoit soumis à ma voix.
Ainsi m'érigeant en arbitre,
Je sens s'ébranler la maison;
J'entends siffler dans chaque vitre
Le fifre aigu de l'aquilon.
Je jure six pas à la ronde,
A l'abri de mon paravent;
Et le Réformateur du Monde
Est aux prises avec le vent.
Soudain sur un char diaphane,
Par deux Chérubins éclairé,
Descend dans mon humble cabane,
Un bel objet, bien éthéré,
Qui dans son attirail sacré
Mêle un tant soit peu du prophane,
Que de tout temps j'ai préféré.
De sa guimpe Zéphyr dispose,
Son regard est un doux rayon,
Sa bouche a l'odeur de la rose,
Et sa gorge en a le bouton.
Un pied charmant et sans chaussure
Me parut un échantillon
Du plus voluptueux augure:
Je crus que le Ciel tout exprès
Me suscitoit cette aventure;
Et déjà je me préparois,
Pour me soumettre sans murmure
A ses respectables décrets.

N'APPROCHE pas, je suis ***
Dit-elle, une Sainte d'honneur,
Très-bavarde, ne t'en déplaise,
Et qui, connoissant ton humeur,
Vient ici jaser à son aise,
Quoique tu sois un grand pêcheur,
Fort menacé de la fournaise.
Du Monde ardens restaurateurs,
Nos Bonzes que je multiplie,
Grace à ma réforme établie,
Sont devenus encor meilleurs;
Et, dans leurs ferventes ardeurs,
Triplant toujours leur exercice,
Forment une sainte milice
Beaucoup plus digne de nos sœurs.
Les Philosophes et les Sages,
M'adressent leurs doctes hommages;
Ils ont honoré mon tombeau.
Leur culte n'a rien qui m'étonne,
De Fani je suis la Patrone;
Voilà mon titre le plus beau.
Elle en auroit dit davantage;
Mais moi qui m'enflammai soudain,
J'interrompis ce verbiage,
Et voulus me rendre certain
Si cet aérien corsage,
Étoit solide sous la main;
Mon âge méconnoît la crainte,
L'assaut ne m'épouvante pas.

Je cours, je m'élance, et la Sainte
Devient un ombre entre mes bras;
Elle s'évapore; qu'y faire?
Les Mortelles valent bien mieux
Que ces Saintes que l'on révère.
Sa fuite ne m'afflige guère.
Qu'elle se tienne dans les Cieux;
Mais toi demeure sur la Terre.

A M. DE....

Qui me conseilloit de répondre à une critique.

Vous voulez, pour un foible outrage,
Que j'aille sonner le tocsin;
Afficher avec étalage
Un ressentiment enfantin,
Et me venger en Écrivain,
Quand je puis m'amuser en Sage?
Ma foi, je n'ai point ce courage.
A mon Drame un peu brusquement
J'ai voulu donner la naissance:
Le Public eut la complaisance
De m'en dire son sentiment,
Et de m'avertir, en bâillant,
De mon défaut d'expérience;
J'ai cédé par reconnoissance

Aux vœux de ce Juge indulgent,
Et nous voilà quittes, je pense.
Après cet accommodement,
Dans l'arêne irois-je descendre,
Remuer une triste cendre
Qui repose paisiblement ?
C'est trop exiger, trop prétendre ;
Laissons mon Drame, s'il vous plaît :
C'est bien assez de l'avoir fait;
Sans qu'il faille encor le défendre.

Que j'aime la sénérité
De l'apathique Fontenelle!
Je veux le prendre pour modèle,
Au moins, dans sa tranquillité.
Le bon homme, selon l'usage,
Fut par les Sots persécuté.
Déjà siffloit sur son passage
La triste médiocrité.
Ses yeux se détournoient à peine;
A peine il entendoit leurs cris:
Il se sauvoit, par le mépris,
Des tourmens que donne la haine.
Enfin, très-dispos et très-vieux,
Dans un calme voluptueux
Il mourut, sans daigner confondre
Les Sots qu'il dut bien étonner,
Et qui n'ont pu lui pardonner
D'être ainsi mort, sans leur répondre.

A M. ROUSSEAU

Sur ses différens Ouvrages.

Aristarque éloquent et sage quadrupède,
J'aime assez tes sermons; mais ils sont superflus;
L'homme est sur ses deux pieds; c'est un mal sans remède,
Tu ne changeras rien, ni vices, ni vertus.
Le monde a pris son pli. Le triste Diogène,
Fameux par son orgueil qu'on nous a peint en beau,
Par sa lanterne et son tonneau,
Étoit sifflé par les Plaisans d'Athènes.
Montre-moi, si tu peux, formidable Censeur,
Les merveilleux effets de tes vagues systèmes,
Rêves de ton esprit démentis par ton cœur.
Tous les François t'ont lu; les François sont les mêmes.
Dans le sein bruyant de Paris
Je vois toujours la Fortune inégale,
Malgré tes sublimes écrits,
Verser sans choix les dons de sa faveur vénale.
Tu nous as dit cent fois: « les Sciences, les Arts
» Ont corrompu vos mœurs par leur vaine imposture.
» Écoutez, Citoyens; fuyez de vos remparts.
» Troupeau d'êtres pensans confusément épars,
» Dans les champs, dans les bois cherchez votre pâture,

» Vers la terre abaissez vos sublimes regards :
» Broutez, ô mes amis, et suivez la Nature.
» Oubliez, oubliez que Corneille exista :
» Ne vous souvenez plus des beaux vers de Racine.
» Qu'ont-ils faits ces fléaux nés pour votre ruine ?
» Que leur doit l'Univers ? Athalie et Cinna ?
» Ils ont tracé dans de coupables rimes,
» Que maint Acteur sur la Scène ânona,
» Le Roman des vertus et l'histoire des crimes. . . ».
Tu me fais rire. . . . A quoi sert ce courroux ?
Je les préfère à toi ; leur empire est plus doux.
Plains en silence, au fond de ta cabane,
Plains nos travers sans cesse renaissans ;
Ce Peuple léger et profane,
Fourmilière de Sots qui chérit les talens,
Qui conserve ses goûts, quand Rousseau les condamne.
Ah ! je t'entends encor : » Confiné dans les bois,
» Du grand Tout, me dis-tu, j'observe l'harmonie,
» Le jeu mystérieux et les secrettes lois.
» La Nature pour moi dévoile son génie ;
» Et les humains vont entendre ma voix.
» Pour être heureux, ils n'ont qu'un pas à faire.
» Au lieu des riens brillans qui couvrent leur misère,
» On leur offre des jours paisibles et sereins,
» Des antres, des rochers, et de gras pâturages,
» Des femmes sans pudeur, des plaisirs bien sauvages,
» De vastes champs défrichés par leurs mains,
» Et l'abrutissement envié par les Sages.
» Les barbares qu'ils sont, ils détournent les yeux :
» Corrupteurs l'un de l'autre, ils restent dans leurs villes ;

» Ou, s'ils vont habiter de champêtres asyles,
» Ils y portent leurs mœurs et leur masque avec eux.
» Tilleuls, n'étendez plus votre odorant ombrage,
» Asservis désormais au tranchant des ciseaux,
» Un monstre... un Jardinier va tondre vos rameaux.
» Fuyez l'abri de ce feuillage,
» Antiques rossignols : sous ces tristes berceaux
» Qu'ont-ils besoin de votre doux ramage ?
» N'ont-ils pas Vaucanson qui leur fait des oiseaux ?
» N'espérez plus, Nayades fugitives,
» Promener sur des fleurs le cristal de vos flots :
» Ah ! libres autrefois, mais aujourd'hui captives,
» D'une gueule d'airain on fait jaillir vos eaux....
Eh ! mon ami, mon cher Cynique,
Tâche d'humaniser ton austère bon sens.
Au sortir d'un jardin, d'un bosquet symétrique,
Ne peut-on contempler le spectacle des champs ?
Mais tu viens de t'ouvrir des routes moins vulgaires ;
O Minerve ! préside à ses soins bienfaisans.
Il n'a pu corriger les pères :
Il veut élever les enfans.
Que de Sages, grand Dieu, pour la race future !
Je vois un Peuple tout nouveau ;
Des préjugés chassant la foule obscure
Le jour se lève, et le divin Rousseau,
Le Créateur d'Émile ajoute à la Nature.
O ! que j'aime à te voir dans ton emploi sacré,
De langes, de maillots noblement entouré,
Mêler tes jeux à ceux de ton Pupille,

Ce marmot fortuné, Philosophe d'un jour ;
Lui prodiguer ton héroïque amour,
L'embéguiner toi-même, et, d'un regard tranquille,
Parcourir le beau sein qui doit nourrir Émile !
Hommes ! ce n'est point vous qu'on veut endoctriner;
Rousseau s'est réservé pour un plus bel ouvrage :
Le hochet de l'enfance est dans les mains du Sage ;
C'es elle désormais qu'il prétend gouverner.
Premier âge que je regrette !
Ciel ! qu'Emile est heureux, et que son sort est beau !
Socrate balbutie autour de son berçeau :
L'un réfléchit, tandis que l'autre tette.
Quel contraste sublime et quel riant tableau !
Mère, dont l'instinct seul dirige la tendresse,
N'espérez point par de vulgaires jeux
Exercer votre Émile et sa mâle jeunesse.
Voyez-le s'échapper, et fuir loin de vos yeux,
Déployer de ses nerfs la rustique souplesse ;
Émule d'un chevreuil, et non pas de Vestris,
Gravir sur un rocher où Jean-Jacque est assis,
Pour applaudir à son adresse.
Voyez-le soulever de pénibles fardeaux ;
Accoutumer ses mains à de grossiers travaux ;
Niveler, labourer sous l'œil de la sagesse,
Et comme sur la Terre habiter sous les eaux.
Sur son front basané quelle aimable rudesse !
Petit Pâtre charmant, tu n'as point de rivaux !
Mais ce n'est rien encore : au fond d'une boutique
Je vois Monsieur Émile avec un tablier,

D'un œil affable accueillant la pratique,
Achever une mule ou finir un soulier.
Tout sage Citoyen doit savoir un métier ;
A l'État, à lui-même il doit payer sa dette ;
Mais qu'il ne soit ni Peintre ni Poëte ;
Un Poëte, bon Dieu, vaut-il un Cordonnier ?
Il ne falloit donc pas, même dans ton ouvrage,
Prodiguer les vives couleurs
De cet Art séduisant que ton orgueil outrage.
Pourquoi lui dérober sa parure et ses fleurs ?
C'est toi qui vas parler. « Dans sa carrière immense,
» Tout rayonnant de feux l'Astre du jour s'élance.
» Un point brillant s'échappe et part comme un éclair ;
» Il remplit à l'instant les vastes champs de l'air.
» Leur voile ténébreux se replie et s'efface,
» L'homme sent dissiper les langueurs de la nuit,
» Il s'éveille, il admire, en mesurant l'espace,
» La majesté d'un Monde à ses yeux reproduit.
» La verdure a repris une fraîcheur nouvelle ;
» La mobile rosée en rubis étincelle
» Sur l'émail velouté des fleurs,
» Et réfléchit à l'œil attentif et fidelle
» L'éclat de la lumière et l'éclat des couleurs.
» Quel doux frémissement dans mon ame attendrie !
» De nos forêts hôtes harmonieux,
» Vous saluez en chœur le père de la vie ;
» Vous apprenez à l'homme à célébrer les Dieux ».
Crois-tu donc avilir ce céleste langage,
Ce délire, ce feu divin

Que tu sais diriger avec tant d'avantage,
Quand il vient embraser ton sein ?
Possesseur d'un talent que l'on rabaisse en vain,
Notre bon la Fontaine à mes yeux est un Sage :
Ta raison ne vaut pas son léger badinage ;
Il instruit en riant, et j'aime mieux enfin
Les folâtres leçons de Maître Jean Lapin,
Que les arrêts d'un Précepteur sauvage
Qui me dégrade, qui m'outrage,
De mes douces erreurs prétend m'ôter l'usage,
Et veut remettre au gland le pauvre genre humain,
Mais retournons sur les traces d'Émile.
Par des canaux secrets son sang élaboré
Bouillonne en flots pourprés dans un sein plus fertile,
L'enfant n'est plus, et l'homme s'est montré.
A ses plaisirs l'Univers s'intéresse :
Sophie est jeune, et doit avoir son tour :
Près de ses dix-sept ans, qu'est-ce que ta sagesse ?
Monsieur le Gouverneur, faites place à l'Amour.

LE PLAISIR.

Tes yeux promettent le bonheur,
Confirme leur langage,
Va, le plaisir vaut bien l'honneur
D'être fière et sauvage.
Quand l'Amant n'est point trompeur,
Son triomphe est un hommage.
Sous l'aile du tendre Zéphyr
Vois cette rose éclorre;
Vois son incarnat s'embellir
Des baisers de l'Aurore;
Jeune Églé, c'est le plaisir
Qui l'anime et la colore.
L'oiseau sous ces bosquets fleuris
Le peint dans ses caresses:
Lui seul donne aux Amans chéris
Leurs nuits enchanteresses,
Et Vénus lui dut le prix
Disputé par deux Déesses.
Dieu charmant, veille à mon destin,
Rends Églé moins cruelle;
Laisse-moi mourir sur son sein,
Et renaître pour elle;
C'est là que je veux enfin
M'écrier! Dieu! qu'elle est belle!

VÉNUS DÉTRONÉE,

A MADAME DE TOURNI.

L'ENFANT qu'adore la Terre,
Le Dieu que l'on nomme Amour,
Le front ardent de colère,
  A sa mère
  Trop sévère
Voulut échapper un jour.

Le voilà battant de l'aile,
Et plein d'un secret ennui,
Cherchant la Vénus nouvelle,
Celle qui régne aujourd'hui,
La Bergère la plus belle
Et la plus semblable à lui.
C'est Tourni qu'on lui propose;
Il la voit, et dit soudain :
De mes traits qu'elle dispose,
  C'est la rose
  Fraîche éclose
Aux doux rayons du matin.

Disparois, Fille de l'Onde,
Ne régente plus ma Cour;

Toi, si ton cœur me seconde,
Belle Nymphe, dès ce jour
Sois Vénus aux yeux du Monde,
Mais sois Psyché pour l'Amour (1).

LES VENDANGES DE VÉNUS.

DANS l'Ile de Cythère
Vénus a son pressoir
Que d'une main légère,
Les plaisirs font mouvoir.
On y puise sans cesse
Ce nectar précieux,
Que verse la jeunesse
A la table des Dieux.

Cuve où l'on est à l'aise
Plaît le mieux à Bacchus;
Ce goût, ne lui déplaise,
Siéroit mal à Vénus:
Le plus petit espace

(1) Ces Stances peuvent se chanter sur l'Air: *Quand je vais au bois seulette. Gavotte de Rameau.*

Renferme mille appas;
Le vin tient de la place
Le plaisir n'en tient pas.
Tout rempli d'allégresse,
Comme on voit le Glaneur
Grapiller ce que laisse
Le fer du Vendangeur;
Armé d'une faucille,
Dans Cythère à son tour,
Le pauvre Hymen grapille
Les restes de l'Amour.

Ennemi du mystère
Bacchus cherche un séjour,
Que le Soleil éclaire,
Et vendange le jour:
Vénus aime le sombre
Du plus secret réduit,
Elle se plaît à l'ombre,
Et vendange la nuit.

ODE ANACRÉONTIQUE.

AMIS, dans quel lieu du monde
Rit-on, chante-t-on aujourd'hui?
Qu'avec nous l'écho réponde:
C'est à Berci, c'est à Berci.

Berci pour nous devient Cythère:
Des Amours c'est le rendez-vous,
Ils quittent le sein de leur mère,
Pour venir jouer avec nous.

Brillantes Nymphes de la Seine,
Couronnez de fleurs vos bateaux;
Noyons le chagrin et la peine:
Plaisirs, nagez entre deux eaux.

Bacchus nous verra du rivage,
L'Amour tiendra les avirons:
Vénus écartera l'orage,
Pour qu'on entende nos chansons.

La jeunesse est de ce voyage:
C'est la beauté qu'elle conduit;
Et la beauté ne fait naufrage
Que quand la jeunesse s'enfuit.

La nuit sur ce bel hémisphère
Étend son crêpe, mais en vain:
Le plaisir ici nous éclaire;
Il fera jour jusqu'à demain.

VERS
SUR SOISSONS.

Traduits du Latin de la Monnaie.

Soissons, ta plaine fortunée
(1) Du bon Adam fut, dit-on, le jardin;
C'est-là qu'il végétoit le long de la journée,
Tout ébahi sous les berceaux d'Éden.
Tandis que Madame Ève, errante à l'aventure,
Sans ornement, sans feuille de figuier,
S'en alloit coqueter pour se désennuyer,
Et le laissoit bâillant admirer la Nature;
D'un beau reptile à l'œil rusé,
Dressant sa crête d'or à travers la verdure,
Écoutoit le propos doux et symétrisé,
Et damnoit la race future
Pour complaire au grand Diable, en Serpent déguisé.

(1) Vieux dicton du Pays.

(1) Un Mortel aujourd'hui qui pare la Raison,
Que dégrada le premier homme,
A fixé le bonheur près de ton beau vallon;
Les péchés qu'on y fait sont au moins de bon ton,
(2) De vrais péchés d'Elus, permis en Cour de Rome
Et l'on auroit trop de confusion
(3) De s'y damner pour une pomme.

ÉPITRE
A
M. LE MARQUIS DE...

*A l'occasion d'une grace qu'il avoit demandée pour Mademoiselle***, à M. de Richelieu.*

Eglé possède assurément
Les attraits d'un joli visage,
Joints au plus aimable talent:
Mais la beauté, quand elle est sage,
N'a point le crédit du moment;

(1) Intendant alors.
(2) Sans doute il avait chez lui de jeunes femmes nouvellement mariées.
(3) On n'a garde d'approuver le ton léger qui règne dans cette Pièce, dont on n'est que le Traducteur.

A moins qu'un Protecteur charmant
Ne l'excite, ne la seconde,
Et n'ose, scandaleusement,
A ce vain tourbillon du monde
Montrer l'éclair du sentiment.
Voilà ce qu'on vous verra faire;
J'ai su toujours vous bien juger :
En faveur de l'art d'obliger,
On vous pardonne l'air de plaire.
Mettez-vous au courant du jour;
Changez, tous les mois, de maîtresse:
Ayez les ailes de l'Amour,
Et même sa scélératesse :
Trompez avec délicatesse
Toutes nos Dames, à leur tour,
Sans jamais croire à leur tendresse:
Ce sont momens bien employés,
A l'acquit de la conscience;
Et, pour peu qu'elle s'en offense,
Ces crimes-là sont expiés
Par un seul trait de bienfaisance.
Vous dupe-t-on? vous le rendez:
Moi, je ferois ce que vous faites.
Parmi ces plaintes indiscrettes
De cœurs l'un de l'autre excédés,
Soyez toujours ce que vous êtes,
Et très-volage en amourettes,
Et très-solide en procédés.
Oui; sur vous Églé se repose:

Les Graces gagneront leur cause,
Puisque c'est vous qui la plaidez.

Richelieu qui, dans son automne,
Garde tous les goûts du Printemps;
Richelieu qui ceint la Couronne
Et des Guerriers et des Amans,
Doit être juste pour les Belles,
En faveur des doux souvenirs
Qui l'accompagnent auprès d'elles,
Et qui sont encor des plaisirs.
Loin d'être sourd à votre instance,
Son cœur en doit être flatté :
Il a tant séduit la beauté !
Il faut bien qu'il la récompense,
Et change ainsi de volupté.

Ces Demoiselles de la scène
Briguent-elles quelques faveurs ?
Elles font l'échange des leurs
Avec celles de leur Mécène.
Églé n'entend rien à cela;
Elle a des mœurs, l'infortunée!
Et je sais que cet avoir-là
Ne vaut rien, au bout de l'année :
Mais, en plaignant sa destinée,
Le Maréchal l'excusera.

A ce prix, puisse-t-il sans cesse,
Poursuivre ses galants exploits;
Chaque matin, voir sous ses lois,

Défiler l'Amour, la Jeunesse,
Avec un essaim de minois
Qui présentent à son ivresse
Le piquant embarras du choix !
Puisse-t-il moissonner encore
Les fleurs de l'arrière saison ;
Vieillir enfin, comme Titon,
Entre les bras d'une autre AURORE !

PORTRAIT.

L'AMOUR tendre, l'Amour fripon,
L'amour qui rêve, ou qui badine,
Tous les Amours, par peloton,
Vinrent pour peindre Alexandrine.

L'UN dessine, d'un air vainqueur,
Ces yeux, où lui-même il se blesse ;
Et, prêt à peindre leur langueur,
Il est distrait par leur finesse.

CELUI-CI tâche de saisir
Ce nez qui fait tourner les têtes,
Et qui ne semble conquérir,
Qu'afin de narguer ses conquêtes.

CENT fois échappe le pinceau :
Non, ce nez-là, dit notre Appelle,

N'est point troussé dans mon tableau,
Avec l'air coquin du modèle.

L'AUTRE, colorant à loisir,
Cette bouche digne de Flore,
Cesse d'envier au Zéphyr
Toutes les fleurs qu'il fait éclore.

PLEIN du feu qui vient l'embraser,
Ah! dit-il, c'est trop me contraindre!
Enfant et Dieu, je puis baiser
Ce qu'un mortel s'amuse à peindre.

JETANT leurs crayons imparfaits,
Nos Albanes quittent l'ouvrage,
Et vont lutiner les attraits
Dont ils n'ont pu tracer l'image.

PENDANT ce folâtre concours,
Arrive l'amitié fidelle,
Qui dérobe et garde pour elle
Ce qu'ont ébauché les Amours.

A M. LE PRINCE
DE CONDÉ.

Mars dès long-temps se voyoit oublié ;
A peine quelques fous l'encensoient sur la terre ;
Vénus aux Cieux ne s'en occupoit guère ;
Il avoit l'air d'un Dieu disgracié :
Armé de pied en cap, il arrive à Cythère
Au son du fifre et des tambours,
Et veut d'un coup de cimetère
Exterminer tous les Amours.
Sous une grotte sombre et de fleurs tapissée,
A travers un feuillage épais,
Impénétrable aux regards indiscrets,
Il apperçoit Vénus mollement renversée :
Vénus entre ses bras tient un guerrier charmant ;
Elle s'enchaîne à lui par le nœud des caresses,
Et des cheveux de son Amant
Sa main d'albâtre éparpille les tresses.
Par cent petits Amours le bosquet est gardé ;
De myrte et laurier ils sèment la fougère ;
Ils comptent en riant les soupirs de leur mère,
Et murmurent tout bas : vive Papa Condé !
Quoi ! dit Mars, ce Héros me poursuivra sans cesse ;

A Cythère, au combat toujours victorieux!
S'il résiste à mon bras, qu'il cède à mon adresse;
Trompons-le par le bruit du clairon belliqueux;
Présentons la gloire à ses yeux.
Il va, pour y courir, me rendre ma maîtresse.

ÉPITRE
A
M. SAINT-AUBIN,

A l'occasion d'un Portrait de Mademoiselle Dubois, *qu'il a peinte en* Chimène *au moment de ces vers :* Pleurez, pleurez mes yeux, *etc.*

PEINDRE une belle en ces momens
Où rien ne l'agite et l'enflamme,
Où ses regards, quoique charmans,
Annoncent le sommeil de l'ame,
Où tous les traits dans le repos,
Gardant leur douce symétrie,
Grace aux couleurs, à leur magie,
Vont s'arranger sous les pinceaux;
C'est une agréable imposture,
Qui nous attache et nous séduit:

Dans le calme de la nature,
Telle une fleur se reproduit,
Peinte au cristal d'une onde pure :
Mais je ceins du laurier vainqueur
Le Peintre qui, bravant l'usage,
M'offre le tumulte du cœur
Exprimé sur un beau visage ;
Qui des passions, du malheur
Devient le fidèle interprète,
Et donne à la toile muette
L'éloquence de la douleur.
VOILA ce que tu viens de faire.
Tu pouvois nous peindre Dubois
Comme la Reine de Cythère,
Qui, bornée à l'orgueil de plaire,
Dicte paisiblement ses lois
Aux Amours dont elle est la mère :
Plus jaloux de nous attendrir,
Tu nous la montres gémissante :
Éplorée, elle est plus touchante
Que lançant les feux du plaisir.
Le froid censeur que tu désarmes,
Lui-même est enfin transporté :
Eh ! qui ne seroit pas dompté
Par un bel œil noyé de larmes !
Sa langueur fait sa volupté.
QUEL intérêt tu sus répandre
Sur le moment dont tu fis choix !
C'est Chimène ; je crois l'entendre

En même temps que je la vois :
Et ton pinceau, mieux que la voix,
Devient l'organe d'un cœur tendre.
Mais, quoi ! ta vive émotion
N'a point rendu ta main moins sûre !
Ah! chaque trait de ton crayon
Étoit sans doute une blessure
Qu'Amour faisoit à ta raison.
Pour moi, si, plein du même zèle,
Eclairé du même flambeau,
Il m'eût fallu, rival d'Appelle,
Peindre la Chimène nouvelle,
A son père dans le tombeau,
Conservant un amour fidèle ;
J'aurois, en la voyant si belle,
Laissé là crayons et pinceau,
Et quitté cent fois le tableau,
Pour tomber aux pieds du modèle.

HYMNE
A LA BIENFAISANCE.

FILLE du ciel, ô bienfaisance!
La plus aimable des vertus,
Sans en excepter l'innocence;
O toi que l'on ne connoît plus,
Puisse l'hymne que je t'adresse
Enflammer encor tes amans,
Des Rois réveiller la mollesse,
Et la langueur des Courtisans.

REPOSE-TOI sur mon asyle;
Ennoblis mon obscurité,
Par l'heureux désir d'être utile,
Si le pouvoir m'en est ôté.
Que dis-je? au sein de la misère,
Un être plein de ta chaleur,
Trouve toujours du bien à faire:
Tu mets ses trésors dans son cœur.

PÉRISSENT les ames arides,
Les cœurs incapables d'aimer,
Les amis ingrats et perfides!
Mais quel courroux vient m'animer?

Sont-ce là les vœux qui t'honorent?
Hélas! ces mortels odieux,
Douce bienfaisance, ils t'ignorent:
Ils ne sont que trop malheureux!

Viens, enivre-moi de tes charmes,
O sentiment consolateur!
Tu mêles du plaisir aux larmes,
Et de l'attrait à la douleur;
Par toi, sans tumulte on sommeille;
Par toi, le réveil est serein;
Le bien que l'on a fait la veille,
Fait le bonheur du lendemain.

A
Mlle. RIANCOUR,

Qui, après avoir lu le Poëme de Sélim, demandoit s'il étoit plus fâcheux d'être aveugle que d'être sourd.

De tous les sens, aimable Riancour,
J'aime fort l'utile assemblage:
Mais chacun d'eux, réclamant son usage,
Près de vous l'emporte à son tour;

Ne cherchez plus auquel la préférence est due :
Ils ont tous leur ivresse, ils ont tous leur instant ;
Lorsqu'on vous voit, le prix est pour la vue,
Et pour l'ouïe, alors qu'on vous entend.

A

Mme. DE CASSINI,

En lui demandant le Roman d'Almahide.

Vous me l'avez promis ce volume gothique,
Où tant de fabuleux amans,
De l'amour et des sentimens
Epuisent la métaphysique,
Dans leurs éternels complimens ;
Parlent sans fin, jamais n'agissent,
Et d'inanition périssent
Dans la crise de leurs sermens.
Combien devoit être importune
L'ardeur de ces héros, moulés sur Céladon,
Ne pouvant faire une chanson,
Sans y fourrer le soleil ou la lune !
Ainsi que vous, je ne veux lire un mot
Des billets doux, des galans logogriphes,
De tous ces combats apocryphes
Où le plus brave est souvent le plus sot :

Mais s'il se trouve en ce recueil si fade,
Héroïne sensible et vive tour-à-tour,
Dont les yeux commandent l'amour
Et dont la voix le persuade,
Qui réchauffe par la gaîté,
L'air un peu froid de la décence,
De l'amitié sente la volupté,
Et, fuyant quelquefois le bruit et l'affluence,
Dépose avec simplicité
Dans le sein de la confiance,
Les couronnes de la beauté :
Dans ce portrait alors reconnoissant le vôtre,
A loisir je suivrai chaque coup de pinceau,
Surpris qu'en l'autre siècle on ait fait un tableau,
Dont le modèle est dans le nôtre.

A MONSIEUR DE**.

En lui envoyant les MÉMOIRES DE SULLY.

VOILA ce que de lui nous laissa ce vrai sage,
Ce bon Ministre d'un bon Roi,
Qui respire dans cet ouvrage;
Que réunis tous deux, ils soient chantés par toi!
Peins dans l'un ce zèle héroïque,
Cette austère amitié, leçon des courtisans,
Et cette ame patriotique
Que ne souillèrent point les horreurs de son temps:
De l'autre ose tracer l'auguste caractère,
Les malheurs, les exploits, et sur-tout les bienfaits;
Que ce tableau nous frappe, et que tous les Français
Baignent encor de pleurs l'image de leur père!
DÉVOILE-NOUS, sans pompe et sans détours,
Ce cœur vraiment royal, trésor de nos ancêtres,
Ce cœur où pénétra le poignard de leurs prêtres;
Ou plutôt, retranchant ces détestables jours,
Prends de plus doux crayons pour peindre ses amours;
Montre-nous ce héros aux pieds de Gabrielle,
Moins superbe que tendre, et française, et fidelle.
Il est des Rois dans la foule perdus,

Que

Que déshonorent leurs foiblesses:
Mais celles de Henri sont des titres de plus;
Il fut si grand, il eut tant de vertus,
Que l'on peut bien lui passer ses Maîtresses.

PRÊCHE DE L'AMOUR.

Nimphes, prêtez une oreille attentive;
Les Cieux sur vous ont semé les attraits.
Eh! que sont-ils, sans mes autres bienfaits?
Naissantes fleurs, c'est moi qui vous cultive,
Sachez vous rendre, et sur-tout résister,
D'un air naïf versez des pleurs perfides;
Intimidez les désirs trop avides,
N'effrayez pas ceux qu'il faut exciter.
Feintes langueurs, insidieux sourire,
Transports charmans, quoiqu'ils soient concertés,
Rare abandon des secrettes beautés,
Employez tout, pour fonder mon empire!
Tout dans l'Amour n'est qu'un rafinement
A vos traits seuls défendez l'imposture,
Et, croyez-moi, réservez prudemment;
L'art pour vos cœurs, pour vos teints la nature;
Près de trahir un trop crédule Amant,
Jurez-lui bien de n'être point parjure,
Je serai là, pour rire du serment.

A UN ENFANT,

Poursuivant des Abeilles.

ENFANT, d'où viennent tes fureurs?
Tu pleureras ton imprudence.
Ces volatiles bienfaiteurs
Avec eux portent leur vengeance.
Pour leur butin ils ont des fleurs,
Et leur aiguillon pour défense.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

PAGES.

Discours sur la Poésie en général, et particulièrement sur les Pièces fugitives, 3
L'Esprit de l'ouvrage, 35
A mes ennemis, car tout le monde en a, 36
Epître à une Coquette, 37
Traduction d'un Distique latin, 43
Epître au Roi de Dannemarck, Idem
A Madame Neker, en lui envoyant les Vers au Roi de Dannemarck, 48
A Madame de Cassini, qui se plaignoit de ce qu'on bâtissoit chez elle, 49
A la Baronne de Neukerque, 50
Le Bouton de Rose, 53
Billet en réponse à des Vers que l'Auteur appeloit Versiculets, 54
A M. Hume, 55
Les Peines d'Amour, 62
A M. de Voltaire, sur la complaisance qu'il a d'écrire à tout le monde, 63
A Mademoiselle Doligny, pour mettre au bas de son Portrait, 69
Portrait d'un Chevalier François, Idem

A M. de Pezai, voyageant, 70
A Mademoiselle Clairon, 73
Epître à Doris, Idem
*Billet à Mademoiselle ***, qui me proposoit d'aller dans un désert, passer un mois avec elle,* 76
Vers sur le Mariage de M. de la Marche, Premier Président du Parlement de Dijon, 77
*A Madame de **, qui avoit dit, en plaisantant, que je passerois la nuit avec elle,* 79
Vers sur une Eclipse, 80
*A M.***,* 81
A une jolie Femme qui m'avoit défendu au sujet d'une Epigramme, 86
A l'Auteur des Graces, 87
*Au Marquis de ***,* 91
A Zémis, pendant mon séjour à la Rochelle, 95
A M. de Pezai sur son Poëme, 98
A Mademoiselle Clairon, sur l'indécision de sa rentrée au Théâtre, 100
A ma Sœur, quelques heures avant de quitter Dijon, 104
A Madame de Cassini qui demandoit des Vers sur l'amitié, 108
A M. Soulier, Médecin, 109
Epître à Mademoiselle Arnout, Actrice de l'Opéra, 113
Billet à Mademoiselle F. dont le Patron est St.-Alexandre, 117

Description de quelques effets des Grottes d'Arci, en Bourgogne, 118
Éloge de Lubin, 120
Avis aux Sages du siècle, 122
Mes Mœurs, 126
Autant en emporte le vent, 127
*Epître à Mademoiselle D**, qui quittoit son logement de la barrière de Vaugirard,* 128
Mademoiselle de Choiseul, qui vouloit qu'on chantât Ste-Claire, sa Patronne, 130
*Les sept Démons de Madeleine à Mademoiselle ***, pour le jour de sa Fête,* 132
Madrigal à M. de Saint-Marc, au sujet d'une Epître sur l'Amour et l'Amitié, 134
Les Graces, Stances à Eglé, Idem
*Epître à M. l'Abbé de L**, en réponse aux Vers qu'il avoit adressés à l'Auteur,* 136
A M. l'Abbé de Lille, sur sa traduction des Géorgiques de Virgile, 138
A Thémire, convalescente dans les premiers jours du Printemps, 139
*A la Princesse de ***,* 140
A Mademoiselle Alexandrine, 141
A M. de Pezai, sur la Galanterie moderne, 143
A M. Lemierre, en lui envoyant Pierre le Grand, 147

Aux Editeurs de l'Almanach des Muses, au sujet d'une note qui s'y trouve au bas des Vers à Corine, 149
*A M. l'Abbé de***, en lui demandant Tibulle*, 152
A un ami sur mon déménagement, 153
*A Mad. ***, qui demandoit un impromptu*, 158
A Rosire, *Idem*
*A M. le Comte de ****, 161
*A M. le Comte de ***, qui me demandoit des Vers de Lille-Adam, où il étoit pendant la Semaine-Sainte*, 165
A une Femme moraliste, 167
A Eglé, sur de faux bruits, *Idem*
Le Congé, 169
A M. de .... retiré à sa campagne, pour se livrer à la Philosophie, 170
Un Séminariste à un homme du monde sur l'enterrement de Mademoiselle Camouche, 177
*Dialogue entre Thémis et l'Amour, à Madame la Duchesse de M**, sur un procès qui alloit être jugé*, 180
Dialogue entre Mars et Thalie récité un des jours du Carnaval, devant le Maréchal de Brissac, 183
Epître à Mademoiselle Beaumesnil, 187
Thémire, 192
Narcisse, imitation d'Ovide, 193
Salmacis, 198
Le Pied-de-Nez des Amours, 202

Stances à l'Amour, adressées à une jolie Femme, qu'on ne voyoit qu'à travers des rideaux, 205
Les deux Fleurs rivales, 207
Portrait d'Ismène, 208
Représentation à Mad. de... qui me remettoit à deux ans, 210
L'homme détrompé, Conte moral, 212
Billet à M. de Pézai, en lui envoyant l'Astrée, 214
Billet aux Danseuses de l'Opéra, 215
Billet à un Journaliste, 217
Epître à M. Helvétius, pendant son séjour à Berlin, 218
Ronde pour un souper, où se trouvoient deux jeunes personnes pleines de talens, 224
Délire Nocturne, 226
A M. de ... qui me conseilloit de répondre à une critique, 229
A M. Rousseau, sur ses différens ouvrages, 231
Le Plaisir, 237
Vénus détrônée, 238
Les Vendanges de Vénus, 239
Ode anacréontique, 241
Vers sur Soissons, 242
Epître à M. le Marquis de ... au sujet d'une grace qu'il avoit demandée à M. de Richelieu, 243
Portrait, 246
A M. le Prince de Condé, 248

OXFORD TAYLOR INST.

Epître à M. St Aubin, à l'occasion d'un Portrait de Mademoiselle Dubois, qu'il a peinte en Chimène, 249
Hymne à la Bienfaisance, 252
A Mademoiselle Riancour, qui après avoir lu le Poëme de Sélim, demandoit s'il étoit plus fâcheux d'être aveugle que d'être sourd, 253
A Madame de Cassini, en lui demandant le Roman d'Almahide, 254
*A M. de ** en lui envoyant les Mémoires de Sully,* 256
Prêche de l'Amour, 257
A un Enfant poursuivant des Abeilles, 258

FIN.

65625876

TRIM TOP EDGE
ONLY

DORAT - (1)

MES FANTAISIES

141